CONGO : QUI VA GAGNER ?

(voir pp. 10-11)

L'EXPRESS

18 AOUT 1960. — N° 479

1,25 NF

Un reportage de Paul JOHNSON

UN ANGLAIS CHEZ LES NUDISTES

(p. 19)

(Agip.)

L'ABBÉ FULBERT YOULOU, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE DU CONGO (p. 3)

« La politique de toutes les puissances est dans leur géographie. »

(Napoléon Iᵉʳ.)

6 ★★★★★

Courrier

INDEX

- La Chine, l'Afrique et nous, par P. Mendès France 4
- Le scandale des fruits et légumes 7-8
- Congo : Portrait de Tschombé 10-11
- Astronautique : Un but pour l'Amérique . . . 17
- Reportage : Un Anglais chez les nudistes . . 19
- Entretien avec Richard Wright 22-23
- Un jeu de vacances : Attention à la peinture . 26-27
- L'agenda de vacances de Siné 28

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68
Tarif : 4, 50 NF le mm. (+ taxes 8,52 %)
Minimum 12 mm. encadré (42 lettres, signes ou espaces par ligne)
PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOIS (cadres)

FIRME INTERNATIONALE de produits alimentaires cherche **CONCEPTEUR-REDACTEUR** de 1er ordre pour Service Publicité en Suisse

Ecrire sous n° 1673 à SPEDIC, 52, boulevard Malesherbes (8e) qui transmettra

OFFRES D'EMPLOIS

RECHERCHE **2 DAMES** 25-40 ans pour collabor. direct. exc. présent. et apt. comm. exig. Sit. 1er ordre. Se prés. MASSONI, 21, r. Lesueur, 14-18 heures.

DÉPANNAGES - SECRÉTARIAT

C.N.T.O. vous procure immédiatement **STÉNOS-DACTYLOS**
BAL. 99-79 - PIG. 38-63 - TRI. 00-24

TRI. 11-57 St.-Dactylos
DEPANNAGE IMMEDIAT

IMMOBILIER

P. MASSONI
21, rue Lesueur (16e)
ACHAT - VENTE - LOCATION
QUARTIERS RESIDENTIELS
KLE. 31-10

HOTELS ET PENSIONS

MEGEVE, altitude 1.113 m. Station des 4 saisons
HOTEL MONT-BLANC ★★★ Tél. 0.02, 0.03, 0.04
Ouvert toute l'année. Forfait 15 jours T.C. à partir de 415 NF. Direction : G. BOISSON

SAINT-VERAN (H.-A.). Alt. 2.042 m. HOTEL BEAUREGARD
★★ A. Tél. 2. Plus haut village d'Europe. Site incomp., repos, excursions, pêche. 300 j. soleil.

BONNES ADRESSES

PEINTURES des Grandes Mques. Rem. 20 %
VITRIFICATEURS des Grandes Mques. Rem. 20 %
PAPIERS PEINTS des Grandes Mques. Rem. 30 %
BODY 2, rue Cler PARIS-7e
de 10 h. à 20 h. sans arrêt, sauf lundi

MARCHANDISES (Achat)

C. T. S. ACHETE aux plus hauts cours GRAND COMPTANT tous articles tissus, confection, chaussures. Convoquez-nous sans engagement. Paris-Province, 76, rue de Cléry - LOU. 79-86.

DIVERS

SITOGRAPHIE La sténo en une semaine
METHODES EUREKA
Villa « Les Lucioles » Bd Farot
SIX-FOURS LA Plage (Var)
Documentation contre deux timbres

Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS
Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
18, r. du Faub.-Montmartre.
PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

Vos centurions

Ayant participé comme officier de réserve parachutiste aux récents événements du Congo, je vous certifie que les affirmations contenues dans votre dernier éditorial concernant la non-obéissance des parachutistes au Gouvernement de Bruxelles sont tout à fait inexactes.

Jamais parmi le cadre et la troupe composant les unités de parachutistes il n'a été question de ne pas obéir ou de désobéir aux ordres de Bruxelles ni même d'agir de notre propre chef. Jamais non plus le Gouvernement n'a été intimidé par nous.

Vous avez tort de regarder les parachutistes belges à travers une optique française. Croyez bien que nous n'avons rien de commun avec les méthodes et les doctrines de vos centurions et prétoriens.

ADELIN SLOSSE,
Bruxelles

Les militaires et la décolonisation

Vous l'avez dit à propos de l'Algérie. Vous l'avez affirmé à propos des Etats-Unis et de l'affaire de l'U 2. Vous le répétez à propos du Congo : si nous continuons à fêter les militaires au lieu de leur donner les ordres qu'il est de leur état de recevoir, nous augmentons les risques d'une troisième guerre mondiale.

C'est une idée que vous avez raison de marteler, car les conditions n'étant jamais les mêmes et les passions jouant, les gens ne reconnaissent plus le danger sous son visage nouveau.

Je voudrais souligner un autre aspect, moins spectaculaire, mais quand même très important pour nous, Occidentaux, de ce rôle prépondérant des militaires. C'est le danger de voir s'installer dans les pays d'Occident privés de leurs colonies et de leurs marchés traditionnels, des « régimes forts » appuyés sur l'Armée, sinon inspirés par elle, qui bloquent l'évolution des relations avec les pays neufs et, au nom de la défense de la civilisation occidentale, condamnent l'Europe à une « provincialisation » de plus en plus stérilisante.

Après l'Espagne et le Portugal, ce danger existe non seulement pour vous, les Français, mais aussi pour nous, les Belges.

EMILE JANSSENS,
Bruxelles.

Cet anti-tout

Que Siné dessine, passe encore, bien que ses dessins soient souvent d'un intérêt bien médiocre, autant par l'idée que par la forme. Mais au moins qu'il n'écrive pas. Qu'avons-nous à faire de savoir qu'il n'aime pas Trenet, Marceau, Barrault, Saint-Exupéry ou l'Opéra, d'autant plus que ses appréciations à l'emporte-pièce (et combien discutables) ne sont étayées sur rien. Quant à ses astuces sur le contraire du cauchemar, elles sont d'un goût pour le moins douteux.

Au fait, on se demande bien ce qui peut trouver grâce aux yeux de cet anti-tout, primaire et sectaire, dénué de tout sens poétique comme de tout esprit critique et dont la prétendue fantaisie n'est que grossièreté laborieuse.

R. DESCOLLONGES,
Lyon.

Le cafard

... La pluie et la page de Siné, ce serait suffisant pour vous donner le cafard pendant ce mois d'août !... Heureusement, on garde l'espoir que le soleil reviendra vite... et Mauriac aussi !

M. NICOLLE,
Dijon.

Des lettres méchantes

Cher Siné, il m'est très pénible d'apprendre que vous recevez tant de lettres méchantes. Je voudrais pouvoir faire un peu contrepoids avec elles, parce que moi je vous aime bien. Vous m'êtes très sympathique et vos dessins ne me choquent pas du tout.

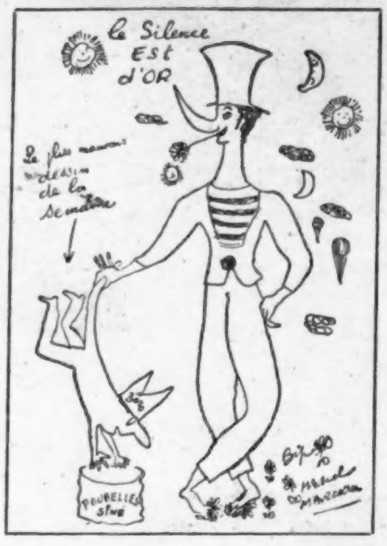
C'est quand même malheureux de constater que la vérité blesse tant de gens ! Pour ma part, j'aime la vérité et je considère comme mes amis tous ceux qui ont le courage de la dire et de la regarder en face.

JEANINE BUJALSKI,
Paris.

Le mime Marceau répond

A l'anti-poète Siné qui m'a A Chat Siné.

Quand je vous entends parler j'aime d'autant plus le silence et surtout les



dessins de Effel et de Tim. Le reste est Siné qua non.

Le « Rhinocéros Marceau » vous envoie un dessin où vous vous reconnaîtrez facilement.

LE MIME MARCEL MARCEAU,
Paris.

Ceux qui l'aiment bien

Je suis sûr que de nombreux correspondants bien pensants engueulent Siné copieusement chaque jour.

Beaucoup ne l'aiment pas car ils se sentent un peu trop visés. Qui se sent morveux se mouche. Mais, rassurez-vous, nombreux sont ceux qui l'aiment bien et ce ne sont ni des anarchistes ni des salauds.

PIERRE DUGUERIAN,
Paris.

L'accouchement sans douleur

A propos de votre récent article sur l'accouchement sans douleur, je voudrais vous dire, entre autres, qu'il ne me paraît pas possible, dans une explication des causes d'échec, de taire le scepticisme, l'attitude plus réservée de celles qui abordent la préparation « sur la pointe des pieds ».

L'A.S.D. est une éducation, c'est-à-dire un enseignement et une pédagogie qui sont la clé de voûte de l'apprentissage. La confiance est contenue dans la pédagogie et dans la qualité de l'enseignement.

La confiance naît de l'apprentissage.

Il n'est que très normal qu'une femme, au début de la préparation, témoigne de son scepticisme ou de la simple curiosité qui l'anime. Une telle forme de pensée, dans la mesure où elle persiste, est un obstacle certain à l'apprentissage. Les réserves, les doutes — tout à fait légitimes — sur la valeur et l'efficacité de la méthode, doivent être contrebalancés jusqu'à disparaître par la légitimité et le contenu scientifique d'une préparation solide, dynamique et homogène.

Dans le cas d'un échec, il est facile de conclure : « Je savais bien que ça ne marcherait pas », ou encore : « Je me suis préparée par curiosité, mais au fond je n'y croyais pas beaucoup, et je ne me suis pas trompée. » (Je m'empresse d'ajouter que telles ne sont pas vos conclusions.) Il est par contre plus difficile de se poser la question : « Dans quelle mesure mon scepticisme n'a-t-il pas gêné l'apprentissage ? »

Là est le vrai problème.

Il reste encore que la confiance, qui contribue à réaliser l'analgésie, ne se fonde pas sur les relations interpersonnelles entre la future mère et le médecin ou « la monitrice ». Elle se fonde sur un fait scientifique...

DOCTEUR HERSILIE,
Paris.

Les comtes d'Aspremont Lynden

J'ai l'honneur d'être la secrétaire du comte Harold d'Aspremont Lynden depuis de nombreuses années. J'ai été très surprise de voir dans « L'Express » du 11 août 1960, page 6, la photo que vous prétendez être la sienne. Elle ne lui ressemble en rien. Pourriez-vous faire vérifier la chose ?

J. VERBOIS,
Bruxelles.

[*La photographie illustrant dans le n° 478 l'article de Jean Daniel était en effet celle du comte Geoffroy d'Aspremont Lynden et non celle du comte Harold d'Aspremont Lynden qui représente le gouvernement belge auprès de M. Tschombé. Nous nous excusons de cette erreur. Les comtes Geoffroy et Harold d'Aspremont Lynden appartiennent tous deux à la grande famille de l'aristocratie belge dont les membres contrôlent d'importants intérêts financiers en Belgique et au Congo (l'un d'eux, le comte Gobert, grand maréchal de la cour, est également administrateur de la Compagnie maritime belge, de la Compagnie du Katanga et de la Lloyd's Royal. Il est commissaire de la Société Générale.*]

Bata répond à Giono

Vous avez publié dans votre numéro 462 *bis* du 22 avril 1960, à la page 37, un article intitulé : « Entretien », et en sous-titre : « Un homme heureux », compte rendu d'une interview avec M. Jean Giono.

Vous y indiquez que M. Giono aurait dit d'abord que l'ouvrier artisan d'autrefois, « *mis chez Bata, coudra des trépointes toute sa vie. Toute sa vie comme ça...* », et ensuite : « *En sortant de chez Bata, l'ouvrier, quand il est vieux, va à l'assistance publique ou à l'hospice.* »

Ces indications peuvent être de nature à induire vos lecteurs en erreur en leur laissant croire, d'une part, que la couture des trépointes est un travail particulièrement lassant, dénué d'intérêt et fatigant, et qu'elle constitue l'activité essentielle, sinon unique et obligatoire, des ouvriers de nos usines.

Même si l'on fait la part des simplifications de la littérature et de la méconnaissance de la technique, il est nécessaire de préciser pour le redressement des erreurs possibles, d'une part, que la couture des trépointes n'est qu'une faible partie des multiples et divers travaux de nos usines, qu'il s'agit là d'un travail délicat nécessitant autant d'habileté que d'attention, hautement qualifié, et qui n'est naturellement accompli que par ceux qui en sont capables, le désirent et le pratiquent pendant le temps qui leur convient.

Il faut préciser, d'autre part, que l'indication que nos ouvriers quand ils deviennent vieux iraient à l'assistance publique ou à l'hospice, indication de nature à laisser croire qu'ils sont si mal payés qu'ils ne peuvent assurer leurs vieux jours ni être aidés des leurs, est aussi peu bienveillante que mal fondée, particulièrement en ce qui nous concerne...

Nos ouvriers ont plus que nulle part ailleurs la possibilité d'assurer leur avenir, d'autant qu'il faut souligner en outre que tout l'ensemble de notre personnel est inscrit à l'assurance de retraite complémentaire. Nous n'insistons pas sur le développement de nos œuvres sociales ni sur ce fait cependant essentiel que nos cadres et notre maîtrise sont en grande majorité issus du recrutement de base.

Loin d'être bien choisie pour les besoins de la démonstration rapportée au cours de votre article, la désignation de notre société est celle qui l'est au moins juste titre.

BATA S.A.
Le Président Directeur Général :
R. VOGT.

Les Presses de la Cité nous précisent que « Le Pouvoir de la Pensée positive », de Norman Vincent Peale, qui a été pendant 186 semaines sur la liste des best-sellers américains, a paru en France sous le titre « Vivez pleinement votre vie », aux Presses de la Cité.

IL Y A CINQ ANS MOURAIT FERNAND LÉGER...

Pour la première fois dans l'Histoire de l'Art, un Musée a été inauguré, en mai dernier, pour servir de cadre à l'œuvre d'un grand peintre :

LE
MUSÉE FERNAND LÉGER
BIOT
Alpes-Maritimes (près d'Antibes)
Ouvert tous les jours, sauf Lundi

Une parodie de justice

L'EXECUTION, sur ordre des chefs du F.L.N., de deux soldats français de 22 ans, Clotaire Le Gall et Michel Castera, a provoqué à Alger comme à Paris un tumulte furieux. Les partisans de la guerre en tirent — par un macabre paradoxe — un argument de plus pour la prolonger. « L'Aurore » exige qu'il n'y ait jamais de négociations avec le F.L.N. L'Association des Combattants de l'Union Française réclame l'exécution de Ben Bella.

Il y a dans cette indignation tant d'hypocrisie et tant de lâcheté que l'on doit d'abord rappeler une vérité très simple que « Le Figaro », lui-même, notait au lendemain de la nouvelle : « L'assassinat de Le Gall et Castera fait suite, et répond, aux récentes exécutions de nationalistes algériens condamnés à mort par les tribunaux militaires français. »

En protestant contre ces crimes, de part et d'autre, on se donne bonne conscience. Il faut aller au-delà. La guerre d'Algérie n'est pas une affaire de morale, mais un problème politique. Il ne s'agit pas de distribuer des appréciations de vertu, il s'agit d'en sortir.

C'est à cet égard que l'acte du F.L.N. est le plus navrant.

MEME si les deux soldats avaient été reconnus publiquement coupables d'exactions graves ; et même si leur condamnation par les tribunaux du F.L.N. avait été acquise par des procédures incontestables ; même dans ce cas, la sentence n'aurait pas dû être exécutée. Leur grâce en effet eût créé une incitation irrésistible, en France, à la suspension des mises à mort d'Algériens. La formidable pression psychologique des millions de parents, frères, sœurs, épouses, fiancées, de soldats et futurs soldats du contingent s'en serait chargée.

Non seulement le F.L.N. n'a pas agi ainsi, mais la chronologie de ses communiqués du mercredi au vendredi, le secret absolu sur la procédure de jugement, l'absence de la moindre précision sur les actes imputés à Le Gall et Castera, jettent un complet discrédit sur la méthode employée.

CETTE affaire prouve, une fois de plus, que s'il y a au G.P.R.A. quelques hommes sincèrement partisans de la négociation, ils sont aisément intimidés, quand les circonstances s'y prêtent, par les plus extrémistes. Chaque fois donc que nous décevons, ou que nous ridiculisons les espoirs des modérés, nous affermissons l'emprise des ultras. Cet engrenage odieux ne débouche sur rien d'autre que du sang. Seule une initiative loyale de négociation de la part du gouvernement français permettrait aux plus raisonnables des chefs algériens de faire prévaloir leurs vues. Moins ils sont forts, plus nous devons les y aider; c'est une évidence. Jamais cela n'a été fait.

Le gouvernement français a déclaré cette semaine que dans le cas de Michel Castera et Clotaire Le Gall il y avait eu une « parodie de justice ». C'est vrai. Il convient de lui rappeler qu'il y eut à Melun une parodie de négociation.

J.-J. S.-S.

LES FÊTES DE L'INDÉPENDANCE A BRAZZAVILLE (*). (A.P.)
Douze fois en un an.

AFRIQUE

Entre Lumumba et Fulbert Youlou

● ***Au moment où quatre Etats de la Communauté reçoivent leur indépendance dans la même semaine, pourquoi la France est-elle accusée par M. Lumumba d'être « le pays le plus colonialiste du monde » ?***

LORS de la dernière session du Conseil de Sécurité relative à l'ancien Congo belge, le délégué permanent de la France, M. Armand Bérard, a déclaré :

« Mon pays, qui vient de conduire en une année douze Etats à l'indépendance, n'a de leçon à recevoir de personne. »

La semaine dernière seulement, les ministres français célébraient dans les nouvelles capitales africaines une impressionnante série de proclamations d'indépendance. L'un après l'autre, les quatre Etats de l'ancienne A.E.F. faisaient leur entrée sur la scène internationale : jeudi 11 août, le Tchad ; samedi 13, la République Centrafricaine (ex-Oubangui-Chari) ; dimanche 14, le Congo, et enfin mercredi 17 août, le Gabon.

C'est pourtant au même moment que la Communauté a été dénoncée de la manière la plus inquiétante par le Premier ministre de la République du Congo, M. Patrice Lumumba, qui affirmait dans une allocution radiodiffusée :

« La France, qui a toujours préconisé, qui a toujours prétendu être le pays de la liberté et de la démocratie... est la nation la plus colonialiste du monde... Et la France constatera que sa Communauté va s'effondrer bientôt... »

Pourquoi cet éclat et en ce moment ? Nous avons essayé de décrire les difficultés dans lesquelles se débattent les leaders de l'ancien Congo belge et quels mérites ils avaient à tenter de les vaincre. Sans doute aussi les discours récents de M. Lumumba ne révèlent pas une continuité sans faille. Tant s'en faut. Il brûle très vite ce qu'il a adoré. M. Hammarskjoeld, notamment, s'est vu adresser en l'espace de trois jours deux discours de félicitation, et trois procès.

Les propos de M. Soustelle

Pourtant, le Premier ministre congolais exprime chaque fois avec force les réactions du moment, ce qui est, dit-on, la définition de la sincérité et même de la vérité africaines. De plus le Congo est le pays d'expression française le plus grand et le plus peuplé d'Afrique. Rien de ce qui s'y passe, et surtout en ce moment, ne peut laisser indifférents non seulement les pays riverains mais encore tous les Etats francophones. D'où le danger de la prise de position de M. Lumumba.

Sur quoi se fonde-t-elle? D'abord les dirigeants congolais ont été heurtés par certains propos de M. Michel Debré ou de M. Couve de Murville, surtout au moment où le Quai d'Orsay a prétendu faire valoir auprès du gouvernement belge un « droit d'option » de la France sur le Congo en vertu d'anciennes conventions coloniales. Cette démarche a sans doute été la pire et la plus inutile des maladresses. Elle a empêché les Congolais d'apprécier la véritable nature de la politique du gouvernement français à leur égard. En effet, sur ordre de l'Elysée, le gouvernement français a refusé de recevoir une délégation katangaise. Cela, les Congolais ne l'ont pas vu. Ils n'ont pas vu davantage que notre ambassadeur à Léopoldville, M. Charpentier, avait obtenu du Quai d'Orsay l'envoi d'une mission technique décidée à enquêter sur les besoins de l'administration congolaise. Mais ils ont été heurtés par les deux abstentions françaises au Conseil de Sécurité, alors que les Anglais et les Américains n'ont pas hésité à voter contre les Belges.

Ce n'est pas tout. Il y a aussi les réactions des « ultras ». Les uns, réfugiés dans l'ancien Congo français, poursuivent là-bas une politique d'anticolonialisme de sous-préfecture à prétentions planétaires. Ainsi, depuis des mois, sont partis de Brazzaville des initiatives visant à unir une partie du Congo belge à la République que préside l'abbé Fulbert Youlou. Ce dernier, certes, est à la tête d'un Etat indépendant. Il a la responsabilité de sa politique. Mais il est regrettable que les autres gouvernements africains et, en particulier, celui de Léopoldville puissent penser que derrière ces initiatives se profilent les manœuvres de groupes français bénéficiant de l'appui tacite de Paris.

Or ils sont fondés à le croire quand ils lisent, par exemple, les jugements émis par M. Soustelle dans une interview à un journal belge sur la situation congolaise. M. Soustelle — dont les amis sont fort actifs dans la république de M. Fulbert Youlou — s'efforce d'y montrer que l'Algérie et le Congo sont, l'une comme l'autre, les terrains de bataille du monde libre, que le succès de M. Lumumba serait aussi grave que le succès du F.L.N. en Algérie, qu'il entraînerait la perte de toutes les positions africaines de l'Occident, tandis que l'O.N.U. est accusée par l'ancien gouverneur de l'Algérie de devenir le fourrier du communisme au moment même où l'U.R.S.S. accuse M. Hammarskjoeld d'être l'instrument du colonialisme. La logique de ce raisonnement, c'est qu'il faut abattre M. Lumumba, comme le préconisent le Portugal ou l'Afrique du Sud, M. Tschombé étant, lui, comme M. Fulbert Youlou, un pur héros de l'Occident.

Ainsi, au moment où M. Lumumba, pris dans les gigantesques contradictions de son continent, cherche à unir autour de lui les chefs d'Etat africains, un mot magique se présente soudain : Algérie. Il l'avait entendu aux congrès d'Accra et de Conakry. Il l'avait entendu à Rabat et à Tunis.

Bourguiba et Nasser

Mais il a découvert surtout, aux moment où il avait besoin pour sa propre action personnelle à la fois de mystiques et de surenchères, que l'Algérie représente en Afrique ce qu'Israël est pour les pays arabes, c'est-à-dire le moyen de provoquer l'union d'un congrès, l'enthousiasme unitaire d'une réunion de chefs d'Etat africains. Au moment même où la France accorde, d'une façon spectaculaire, l'indépendance à douze Etats africains, la guerre d'Algérie est le seul problème sur lequel puissent se retrouver par exemple le président Bourguiba et Nasser, le sultan du Maroc et le Premier ministre de Mauritanie, voire M. N'Krumah et le président Houphouët-Boigny, et même, alors qu'ils sont opposés sur tout le reste, M. Lumumba et l'abbé Fulbert Youlou. Si M. Lumumba accable la France « colonialiste », c'est parce que le procès est, hélas ! payant.

JEAN DANIEL.

(*) De gauche à droite : l'abbé Fulbert Youlou, président de la nouvelle République du Congo, le président du Congo ex-belge, M. Kasavubu, M. André Malraux, représentant du gouvernement français.

QU'EN DIT MENDÈS FRANCE ?

Ici, chaque semaine, Pierre Mendès France répond aux questions que suscite l'actualité.

— On parle de la Chine derrière tous les événements récents (Afrique, Asie, U.R.S.S.). Que pensez-vous, d'abord, des divergences entre la Chine et la Russie ?

JE reste convaincu que l'Union soviétique et la Chine sont associées politiquement pour longtemps et que ce serait une illusion coûteuse de spéculer sur leurs divisions. S'il y a eu récemment des discussions internes, si les Russes ont riposté avec vivacité aux critiques des « dogmatistes » et des « sectaires de gauche », tout cela s'est développé à partir de sources doctrinales communes, d'une sorte de religion unique. C'est un ciment puissant.

Les gouvernants de Moscou et de Pékin peuvent diverger sur la meilleure attitude à adopter, à un moment donné, vis-à-vis de l'Occident. Mais les uns comme les autres, pour des raisons théoriques permanentes, considèrent l'Occident capitaliste comme l'ennemi qui les menace et les assiège. Sur les cartes géographiques que l'on voit là-bas, Chine et U.R.S.S. forment un bloc, presque rond, une sorte d'île au milieu d'un autre monde — hostile.

Lorsque M. « K » vient à Washington, à Paris ou ailleurs, on aurait tort d'oublier qu'en fait il parle au nom du groupe (c'est une conséquence évidente de la non-reconnaissance de la Chine).

Cela n'empêche pas des débats idéologiques intérieurs qui peuvent être vifs. Je ne crois pas que ces péripéties entraîneront la scission, le divorce dont certains se réjouissent déjà !

— D'ici trente ou quarante ans, une opposition d'intérêts entre la Chine et la Russie n'est-elle pas inévitable ?

A vrai dire, cela est sans intérêt immédiat. Nous ne pouvons guère travailler politiquement que sur une perspective de dix ans, de quinze ans. Pour une telle période, la solidarité entre les deux « grands » communistes restera certainement assez puissante pour démentir toute hypothèse de dissociation.

— Cet univers russo - chinois, quels sont les objectifs actuels de ses dirigeants ?

UNE chose les intéresse avant tout : c'est le tiers monde, les pays sous-développés.

Nous assistons à une grande entreprise de pénétration en Asie, en Afrique, en Amérique du Sud même. Propagande, aide économique, soutien aux gouvernements nationalistes (en Egypte, en Irak, à Cuba, en Indonésie, au Congo...).

Bien entendu, la Chine ne saurait, pour le moment, leur fournir une aide technique semblable à celle qu'apportent des pays industrialisés comme la Russie, la Tchécoslovaquie ou l'Allemagne de l'Est. Mais elle peut prêter des hommes expérimentés pour l'encadrement de travaux collectifs, pour certaines techniques rurales et agricoles, etc. Il y a des animateurs de ce genre en grand nombre en Guinée, paraît-il. Il y en aura, sans doute, bientôt au Congo.

Dans le grand conflit mondial qui oppose les « have » et les « have not », la Russie, aux yeux des pays neufs, fait plutôt partie des nations possédantes. La Chine, au contraire, leur apparaît comme un pays frère où se posent les mêmes problèmes que chez eux, un pays qui construit des barrages en terre, fait travailler ses paysans, ses maçons, ses ouvriers à la main, un pays dont l'expérience peut leur profiter directement puisqu'il a déjà obtenu de grands succès sur le chemin du développement économique.

Il est possible aussi qu'intervienne le complexe racial : les hommes de couleur, jaunes ou noirs, ont subi, depuis des générations, les mêmes humiliations. Cela crée entre eux une affinité psychologique profonde.

En tout cas, le rayonnement de la Chine dans les pays du tiers monde est une réalité impressionnante. Je l'ai constaté au Maroc comme au Chili et à Pékin même, où j'ai rencontré, à ma grande surprise, de jeunes Africains, anciens étudiants à Paris.

— Une nation industrielle (France, Etats-Unis ou U.R.S.S.) est-elle forcément plus mal placée que la Chine pour adapter son aide aux pays jeunes ?

POURQUOI, nous, Français, ne pourrions-nous pas adapter notre aide technique aux conditions qui règnent dans les pays bénéficiaires ? C'est ce que propose M. Gabriel Ardant, qui a plus particulièrement étudié les expériences marocaine et tunisienne. Il a montré comment on peut utiliser mieux les ressources naturelles, faire un plus large appel à la main-d'œuvre locale sous-employée, multiplier les petits chantiers d'amélioration foncière, etc. C'est en se fondant sur ces idées que le gouvernement tunisien a réussi depuis quelques mois à employer à des investissements productifs 150 000 hommes jusque-là inutilisés.

Or, nous pouvons et devons soutenir les actions de ce genre. Israël le fait déjà en fournissant à des pays sous-développés, pour leur

La Chine l'Afrique et nous.

modernisation agricole, des experts qui font un excellent travail en Birmanie, au Ghana, etc., et dont les expériences intéressent beaucoup les gouvernements de la Communauté franco-africaine.

— Comment les pays jeunes peuvent-ils accélérer leur développement ?

LE problème fondamental consiste à mettre au travail et à la production des masses oisives et misérables ; dans tous ces pays existent en grand nombre des hommes qui travaillent cent ou cent cinquante jours par an. Il s'agit de les faire travailler cinquante ou cent jours de plus. C'est aussitôt un immense accroissement de productivité.

Grosso modo, on peut envisager deux sortes de solutions. La première est celle de la contrainte : on groupe les gens, on les force à produire ; ils ne choisissent ni le lieu ni la nature de leur occupation ; c'est la mobilisation. La seconde consiste à mettre en œuvre la volonté collective des masses ; au lieu de contraindre, on persuade, on s'appuie sur la volonté des hommes qui participent librement (il faut, bien entendu, pour cela qu'ils sachent qu'ils travaillent désormais pour eux-mêmes et non plus pour des féodaux ou des privilégiés ; d'où la nécessité de réformes agraires ou sociales préalables).

En pratique, ni l'une ni l'autre méthode n'est jamais employée à l'état pur. En Chine, la mobilisation populaire s'accompagne d'un effort intense de propagande pour obtenir le soutien de chacun et pour que chacun travaille de toutes ses forces. En Israël, où le facteur principal est l'esprit de croisade, l'enthousiasme des Juifs retrouvant la terre de leurs pères, il y a aussi des organisations communautaires, des coopératives, des kibboutz, un puissant syndicat unique... moyens d'encadrement très efficaces.

Ce qui caractérise le système choisi par un pays en voie de développement, c'est donc le dosage qu'on y constate entre les deux formules. Ce dosage varie selon les conditions techniques, l'importance de l'aide extérieure, mais surtout selon la maturité de la population, la valeur et le nombre des cadres.

L'élément humain est toujours le plus important. Si l'on a affaire à des hommes assez évolués, si l'analphabétisme est en voie de régression rapide, si les cadres locaux (contremaîtres, techniciens, instituteurs, administrateurs, hommes politiques...) sont conscients de leurs responsabilités, la dose de contrainte peut être faible et la liberté beaucoup mieux respectée. C'est pourquoi, parmi les éléments absolument essentiels de notre aide aux jeunes pays, doit figurer la formation des élites par des écoles ordinaires, techniques, agricoles. Faire des hommes, c'est assurer de meilleures chances à la liberté.

Il faut convenir qu'à ce sujet, nous n'avons pas très bien travaillé dans nos anciennes colonies. L'analphabétisme y est resté élevé (par comparaison avec les pays voisins de l'Empire britannique ou avec les régions asiatiques de l'U.R.S.S.). C'est pour cela qu'ils manquent souvent d'élites politiques, administratives, agricoles, etc. Il y a un retard énorme que nous devons les aider à rattraper.

Les événements du Congo belge montrent à quels désastres on s'expose si l'on refuse de former des cadres techniques, administratifs, politiques, au sein des peuples que l'on gouverne.

— Combien de temps encore la Chine sera-t-elle tenue à l'écart ?

IL n'est pas possible de s'obstiner à ignorer une nation de 650 à 700 millions d'hommes (ils seront un milliard avant la fin du siècle), qui a déjà réalisé d'immenses progrès industriels et agricoles, et qui possède à travers l'Asie de puissants noyaux de rayonnement et d'influence (les millions de Chinois dispersés mais ardemment fidèles à la patrie dont ils sont fiers).

Les Anglais me semblent le comprendre : le voyage que vient d'effectuer là-bas le maréchal Montgomery ne résulte pas d'un hasard, ni le fait qu'il ait traversé la Manche pour en parler au général de Gaulle.

— La Chine sera-t-elle présente à la prochaine conférence du désarmement, comme Krouchtchev le demande ?

IL y a des questions qui ne peuvent plus être traitées sans la Chine. L'interdiction des explosions expérimentales atomiques fait l'objet de négociations ; le jour venu, les Quatre ne pourront évidemment pas renoncer à leurs expériences si la Chine conserve le droit de commencer les siennes (avec ou sans le concours soviétique). Pour la réduction contrôlée des armements classiques et des effectifs — dont on reparlera après les élections américaines — les Occidentaux prendront-ils des engagements qui ne s'étendraient pas à la Chine ? C'est impossible.

Je crois que les Américains eux-mêmes en prennent conscience ; leur nouveau président, quel qu'il soit, modifiera sur ce point la politique antérieure, même s'il n'en convient pas aujourd'hui, pour des raisons électorales.

Certes, la rentrée de la Chine dans la vie internationale se heurtera à des difficultés ; elles seront encore plus grandes si cette rentrée est encore retardée. Les Chinois représentent une force qui sera d'autant plus explosive qu'ils se seront sentis plus longtemps discriminés et brimés. Ils n'ont pas encore oublié les « concessions », les enclaves d'avant 1920. Ils voudront à leur tour humilier leurs anciens maîtres. Ils ne se contenteront pas de satisfactions juridiques. Il y aura des problèmes politiques scabreux, par exemple celui de Formose.

Il y a, d'autre part, l'aide matérielle au F.L.N. Mais, surtout, le soutien moral et politique de la Chine est un facteur important pour les combattants algériens comme pour tous les peuples d'Asie et d'Afrique. Si la guerre se prolonge, si, par voie de conséquence, l'alliance entre la Chine et le G.P.R.A. se resserre, cela entraînera des suites. N'oublions pas que ce sont nos erreurs qui, en Guinée, ont ouvert la voie aux Chinois.

P. M. F.

(Copyright « L'Express ».)

CORRESPONDANCES EXPRESS

COMMENT M. H. A ACCEPTÉ LES TROUPES ÉGYPTIENNES

● La participation des troupes égyptiennes au corps expéditionnaire de l'O.N.U. au Congo n'a été décidée par M. Hammarskjoeld qu'à la suite d'une « épreuve de force » diplomatique dont voici les étapes :

— Ayant décliné l'offre de participation israélienne de peur de difficultés avec les pays arabes, M. H. avait tout d'abord, en contrepartie et sous des prétextes linguistiques et techniques, évité de faire appel à des troupes égyptiennes.

— Mais l'envoi au Congo de deux bataillons tunisiens souleva les protestations du président Nasser, qui s'était vu ainsi interdire toute participation active aux affaires africaines. Le Ghana, la Guinée et le Maroc appuyèrent les protestations égyptiennes.

— M. Lumumba ayant alors menacé d'utiliser directement des forces guinéennes et ghanéennes au lieu des « Casques bleus », le président Nasser fit savoir qu'il était prêt, lui aussi, à aider le Congo, même en dehors du cadre de l'O.N.U.

— M. H. n'avait aucun moyen d'empêcher cette intervention commune de la R.A.U., du Ghana et de la Guinée. Il préféra donc demander à l'Egypte et au Soudan deux bataillons de « Casques bleus », afin de détourner le président Nasser de toute initiative distincte de celle des Nations Unies.

L'intervention des troupes égyptiennes au Congo n'a cependant pas écarté le danger que redoutait M. H. : des officiers d'état-major de la R.A.U. préparent dès à présent à Léopoldville la mise sur pied d'un commandement intégré des forces guinéennes, ghanéennes et congolaises, auquel le soutien de la R.A.U. pourrait donner une force suffisante pour qu'il puisse se passer éventuellement de l'autorisation des Nations Unies dans une action au Katanga.

LES ENTRETIENS MACMILLAN-ADENAUER VUS DE PARIS

● Les entretiens qu'ont eus à Bonn MM. Macmillan et Adenauer ont, après la rencontre de Rambouillet, marqué la deuxième étape des conversations par lesquelles les chefs de gouvernement européens cherchent à tirer les conséquences de la crise de l'Alliance occidentale et du « nouveau cours » des relations Est-Ouest.

On sait maintenant que les entretiens anglo-allemands se sont situés sur trois plans :

1) Les résultats de l'entrevue de Rambouillet ont constitué une première base de discussions. La proposition française de conférences intergouvernementales périodiques et de secrétariat politique permanent n'a pas reçu l'accord de M. Macmillan. Il y a plusieurs raisons à ce refus : la Grande-Bretagne maintient ses réserves à l'égard de toute institution européenne, même très souple ; elle craint que la France ne recherche, à travers un nouvel organisme confédéral, un certain « leadership » en Europe ; elle est hostile à toute politique indépendante des Etats européens à l'égard de l'ensemble de la politique atlantique et préfère reconnaître ouvertement le « leadership » américain en Occident, quitte à discuter en tête à tête avec le gouvernement américain (sur ce point, le chancelier Adenauer partage absolument le point de vue de M. Macmillan) ; enfin, elle ne voit pas pourquoi elle favoriserait les projets politiques français, ou même franco-allemands, alors que rien n'est réglé des difficultés entre le Marché commun et la zone de libre-échange.

2) M. Macmillan a consenti à aligner, au moins provisoirement, la politique britannique sur la politique allemande en ce qui concerne les rapports Est-Ouest. Il a renouvelé la promesse du maintien de forces terrestres britanniques sur le continent et s'est rallié au point de vue de Bonn sur le statut de Berlin. Il a souscrit au jugement du chancelier Adenauer selon lequel la solidarité atlantique est plus essentielle que jamais.

3) Ayant fait ces « concessions » politiques, M. Macmillan a demandé à M. Adenauer de faire reprendre les négociations entre les Six et les Sept afin d'éviter que l'irréparable ne soit créé entre les deux principaux groupes économiques européens. Le Chancelier allemand s'est montré favorable à cette suggestion.

Commentaires officieux à Paris : à Bonn comme à Rambouillet, le chancelier Adenauer a abandonné tout projet sérieux d'intégration européenne, ce qui correspond parfaitement aux intentions françaises ; quant au problème des Six et des Sept, l'Allemagne a déjà consenti, il y a deux mois, à l'accélération de la mise en vigueur du Marché commun, elle ne peut revenir là-dessus, et la Grande-Bretagne continuera de se trouver, dans ces négociations, en situation de « demandeur ».

Prochaine étape des entretiens européens : visites officielles de M. Fanfani à Londres et à Paris.

BUDGET : LE PATRONAT PREND SES DISTANCES

● Un article du dernier « Bulletin du C.N.P.F. » sur la politique budgétaire donne l'occasion au patronat français de souligner la responsabilité de l'Etat dans la situation économique et sociale.

« Le Bulletin du C.N.P.F. » note que les dépenses budgétaires sont passées, entre 1952 et 1960, de 3 500 à 6 550 milliards, tout en continuant de représenter le quart du produit national brut, et déclare que cette augmentation continuelle des charges de l'Etat s'explique par un certain nombre de causes :

— l'augmentation de la population, qui accroît les dépenses nécessaires à l'Education nationale et à la Santé publique ;

— les charges de l'Etat à l'égard des institutions internationales et de la Communauté ;

— le développement de l'équipement social et économique, qui implique un essor constant des investissements publics — en particulier pour les industries de base et de transport ;

→

CORRRESPONDANCES EXPRESS

NOTRE CONCOURS

« Que faire du Palais-Bourbon ? »

Mme Lacroix, de Montigny-lès-Metz, et M. Morgenstern, d'Antony, remportent le premier prix ex-æquo de notre concours avec la même idée (envoyer l'édifice dans l'espace) qui est illustrée ci-dessous par Jean Effel.

Chacun recevra deux disques à choisir dans le catalogue des éditions Philips qui leur sera envoyé.

Autres prix : M. Charles Pestre et Mlle Daude, de Paris, pour d'excellentes idées accompagnées de fort bons dessins que nous regrettons de ne pouvoir publier faute de place ; Dr Mottard, de Liège (projet de « décolonisation »). Tous les trois recevront chacun un disque à choisir dans les mêmes conditions.

— l'augmentation des traitements, pensions, allocations, qui ne dépend pas non plus de la libre décision des gouvernements, mais plutôt de l'évolution des prix et des revendications syndicales.

Cela dit, le patronat fait à la gestion budgétaire de l'Etat trois reproches fondamentaux :

1° L'habitude prise de majorer l'évaluation des recettes de l'année budgétaire à venir, en se basant sur l'augmentation prévue du revenu national, pousse le gouvernement et le Parlement à accroître régulièrement les dépenses sans chercher à stabiliser le budget ;

2° Les mécanismes administratifs en fonction desquels sont établis les projets de dépenses conduisent les services publics à demander « beaucoup plus » pour avoir « un peu plus » ;

3° Une grande partie des dépenses budgétaires n'étant pas liée au développement économique (salaires, transferts de revenus, garanties de prix, etc.), toute diminution de l'activité commerciale ou tout recul de la production conduiraient fatalement l'Etat à pratiquer l'inflation pour financer ses dépenses.

Le « Bulletin du C.N.P.F. » préconise une révision des méthodes de l'Etat : celui-ci devrait d'abord définir exactement les interventions qu'il entend faire en matière d'investissements et de transferts de revenus et de services publics, afin d'établir ensuite les projets de dépenses.

INTERVENTIONS ÉTRANGÈRES EN FAVEUR DE DIEGO MASSON

● L'appel pour une remise de peine en faveur de Diego Masson et de l'abbé Corre constitue la première intervention publique de personnalités étrangères à propos de l'action illégale contre la guerre d'Algérie. Diego Masson, on le sait, a été arrêté en février 1960 à Annemasse alors qu'il conduisait un jeune soldat en Suisse, et l'abbé Corre, pour complicité avec Diego Masson.

Sont intervenus en leur faveur : l'apôtre sicilien de la non-violence Danilo Dolci, le théologien allemand Karl Barth, le travailliste anglais Fenner Brockway, le pasteur Martin Niemöller, l'un des animateurs de la résistance antihitlérienne en Allemagne, le philosophe anglais Bertrand Russell, Prix Nobel de la Paix, etc.

« Nous pensons, écrivent-ils au général de Gaulle, que, devant les ravages immenses que cette guerre impose au peuple algérien, devant les lourdes conséquences morales qu'elle entraîne pour la jeunesse française, devant l'atteinte qu'elle représente aux vraies valeurs de la civilisation occidentale, ces jeunes gens ont entendu, par leurs actes, vivre d'une manière conforme à ce que leur dicte leur conscience... »

UN TEXTE DE M. JOHN KENNEDY SUR L'ALGÉRIE

● M. John Kennedy, candidat démocrate à la présidence des Etats-Unis, a accepté de préfacer une histoire du nationalisme nord-africain, dont l'auteur est Mme Lorna Hahn, professeur à l'Université Temple de Philadelphie, et qui se montre particulièrement favorable à l'égard du président Bourguiba.

Voici le texte intégral de cette préface :

« Le livre de Lorna Hahn sera fort utile aux spécialistes et au public. Il constitue un effort de synthèse unique de tous les événements qui se sont produits ces dernières années dans l'ensemble de l'Afrique du Nord. Cette étude, qui à la fois possède une perspective historique et entre dans le détail de la politique contemporaine, nous donne une image du nationalisme nord-africain, considéré dans son véritable contexte. Car, inévitablement, les mouvements nationalistes marocain, tunisien et algérien ont un fil commun et des interconnexions. L'implacable guerre d'Algérie n'est pas un drame historique à part et les mouvements d'indépendance du Maroc et de Tunisie ne l'étaient pas non plus. La plus grande tragédie de la guerre d'Algérie est le fait que les influences qu'elle exerce ne peuvent être isolées et qu'elles ont empoisonné les relations de l'Occident avec la presque totalité de l'Afrique et en même temps détourné les énergies constructives en Occident.

« Le livre de Lorna Hahn a été terminé à une époque où un sens du réalisme plus élevé triomphait dans la politique du gouvernement français et dans le ton de l'opinion publique française. Il semble y avoir une chance que le sens des responsabilités des hommes d'Etat français puisse jeter un pont entre les Algériens et les Français sur la base de l'autodétermination. De même, les initiatives prises par le régime du général de Gaulle donnent l'espoir qu'il peut encore y avoir une chance d'alléger le danger d'un nationalisme stérile en Afrique du Nord par l'édification d'une sorte d'arrangement fédéral qui maintiendrait des liens avec la France et l'Occident.

« Quoi que réservent les mois à venir, l'auteur a apporté au lecteur non spécialiste un canevas clair à partir duquel il peut obtenir une compréhension des affaires nord-africaines. Lorna Hahn a reconstitué avec soin et pénétration le cours des événements du Maghreb et fait la lumière sur les points décisifs. Dans ces pages, les périls et les occasions qui existent pour les Etats-Unis en Afrique du Nord prennent une signification nouvelle. »

LES PREMIÈRES FUSÉES SCOLAIRES FRANÇAISES

● La coopération de l'Armée de l'Air et de l'Education nationale a permis à la physique de sortir du cadre ordinaire des salles de classe.

Parmi les objectifs choisis : une étude systématique des effets de l'accélération sur des fusées « en réduction ».

L'initiative de ces expériences revient à des professeurs membres du Mouvement « Jeunes-Science » : MM. Fabre, professeur de physique à Paris ; Garbaye, professeur de physique à Bordeaux, et Mortagne, professeur d'enseignement technique, qui ont organisé près d'Arcachon un camp international réunissant soixante garçons et filles venus de plusieurs régions de France, de Belgique et d'Espagne.

Les commandants Anthonioz et Passemard ont participé aux essais de fusées qui ont eu lieu sur le champ de tir de la base aérienne de Cazaux.

Ces fusées, fabriquées par les jeunes du club de Bordeaux sous la direction de leurs professeurs, avec du contre-plaqué et de l'aluminium, étaient les premières fusées scolaires construites en France. D'une hauteur de 1 m 20, d'un poids de 4 kg, elles étaient capables d'atteindre une altitude maximum de 1 200 m. Leur équipement comprenait un poste émetteur de 550 gr. Un étage était réservé à des « passagers » : un escargot, une mouche, une fourmi et une araignée.

L'accélération réalisée a été de 0 à 750 km-h en quelques secondes et, seuls, l'escargot et la fourmi y ont résisté.

La leçon de cette expérience est qu'il est possible d'associer directement des groupes d'étudiants, sous la direction de leurs professeurs, à des recherches précises, même dans des domaines aussi « avancés » de la science que l'étude des fusées.

2 CROISIÈRES exceptionnelles
vers le beau temps
à bord du
m/s CABO SAN VICENTE
18.000 T. - Construit en 1959
entièrement climatisé

MÉDITERRANÉE ORIENTALE
22 Août - 10 Septembre
Prix à partir de NF 1.110 p. personne
GÊNES - BARCELONE - CORFOU
RHODES - BEYROUTH - PORT-SAID
ALEXANDRIE - BARCELONE - GÊNES

CROISIÈRE LATINE
11 Septembre - 20 Septembre
Prix à partir de NF 460 p. personne
VILLEFRANCHE - CAPRI - NAPLES
PALERME - PALMA DE MAJORQUE
BARCELONE - CANNES

Cie NAVIGATION YBARRA
DÉPARTEMENT CROISIÈRES
Renseignements et Réservations
Toutes Agences agréées et aux Agents généraux
LUCIEN RODRIGUES - ELY S.A.
5, RUE BEAUVAU, MARSEILLE (1er)
22, RUE BERGÈRE, PARIS (9e)

FRUITS - LÉGUMES

La solution

● ***Il y a un scandale de la commercialisation des fruits et légumes (1). M. Daniel Barrère, premier spécialiste français, expose, au cours d'un entretien avec « L'Express », une solution possible (*).***

L'Express. — A quoi tient la crise actuelle des fruits et légumes, l'effondrement des cours, la destruction partielle des récoltes ? S'agit-il d'une crise classique de surproduction ? D'une sous-consommation ? Ou d'un phénomène exceptionnel ?

M. DANIEL BARRÈRE. — Les trois facteurs sont en cause. Certaines productions sont un peu plus abondantes qu'en année normale. Mais cette surproduction n'a rien d'exceptionnel : bon an mal an, la France produit deux fois plus de fruits et légumes qu'il n'en est commercialisé.

La sous-consommation, d'autre part, est permanente elle aussi, si vous considérez que le tiers de la population française n'est pas normalement irrigué en fruits et légumes, et que le Français consomme moitié moins de fruits que l'Américain.

— En somme, la France produit par tête autant de fruits et légumes que les Etats-Unis, mais en consomme moitié moins. Que fait-on avec la moitié non commercialisée ?

M. DANIEL BARRÈRE. — Pour une part, le producteur, après avoir apporté sa marchandise sur le marché et refusé de la vendre à perte, la ramène chez lui et la déverse sur le tas de fumier. Pour une autre part — et cela est surtout vrai pour la tomate — il n'est pas rare, dans la région de Marmande, du Roussillon ou du Vaucluse, de voir des producteurs retourner à la charrue la moitié de leur champ, à partir du moment où le prix offert ne couvre plus les frais de cueillette. C'est ce qui se passe cette année.

La chose est absurde, dans la mesure où la capacité de consommation française est loin d'être saturée. Ainsi, pendant la « bataille de l'artichaut breton », nous avons découvert que, dans des département voisins de la région de production, on n'avait jamais vu d'artichaut. Dans bien des fermes, on en a cuit pour la première fois. Mais pour que les paysans s'habituent petit à petit à acheter des fruits et légumes, encore faudrait-il qu'on les mette à leur portée, au même prix que dans les grandes villes. Or, en Bretagne, par exemple, la pêche vaut 280 fr. le kilo, alors qu'elle en vaut 50 et moins à la production et que les frais de circuit ne dépassent pas 50 à 70 francs.

Saint-Pol-de-Léon, 28 mai

— Supposons que le tiers actuellement non irrigué de la population se mette à consommer des fruits et légumes : cela ne ramènerait encore qu'à un tiers, au lieu de 50 %, la part non commercialisée de la production. Ne peut-on trouver de débouché pour ce tiers ?

M. DANIEL BARRÈRE. — Bien sûr que si. D'abord, une rationalisation du circuit permettrait de gagner 30 % sur le prix final ; les centres urbains consommeraient un peu plus. Mais surtout, la France pourrait exporter, puisqu'elle produit à des prix équivalents, en gros, à ceux de l'Italie ou de l'Espagne. Seulement, dans les conditions actuelles, aucun organisme n'est capable de présenter (comme c'est le cas en Italie, depuis Mussolini déjà) aux acheteurs étrangers le volume total de l'offre, à un prix raisonnable. A l'heure actuelle, quand l'acheteur étranger se présente à Cavaillon, Perpignan, Montauban, il lui faut acheter par petits lots de 3 à 5 tonnes dont le prix monte sans cesse à mesure qu'il pousse ses achats. Cela à cause de la multitude des négociants qui font passer le mot : *« Attention ! C'est un gros acheteur, il doit pouvoir payer plus cher. »* C'est uniquement à cause de cela que le commerce français s'est coupé du marché allemand et anglais.

— Le remède ?

M. DANIEL BARRÈRE. — Il faut, à la place du fourmillement de négociants (baptisés importateurs, exportateurs, expéditeurs, commissionnaires, ramasseurs, etc.) et de leurs intérêts très particuliers, créer un organisme qui centralise toute l'offre et, sur la base d'une structure syndicale, permette à la production française de prendre conscience d'elle-même.

C'est exactement ce que nous avons réalisé cet été pour l'artichaut : les producteurs du Finistère ont élu, pour dix à quinze fermes, à bulletins secrets sans candidat, un délégué de quartier ; les délégués de quartier, à leur tour, élisent des délégués de cantons, et ainsi de suite. De cette manière, le Comité de l'Artichaut, informé au jour le jour de l'offre totale, du total des ventes, du total des invendus et des prix pratiqués sur tous les marchés de production, peut constamment tenir les 5.000 producteurs au courant de la situation réelle. Il peut même les convoquer dans les trois heures ! C'est ce qui s'est passé, le soir du 28 mai dernier, à Saint-Pol-de-Léon. Là, le président Lallouet, après avoir expliqué la situation, a obtenu des producteurs que, dans leur propre intérêt, aucune marchandise ne serait vendue avant que l'offre totale du lendemain matin ne soit connue du Comité de l'Artichaut.

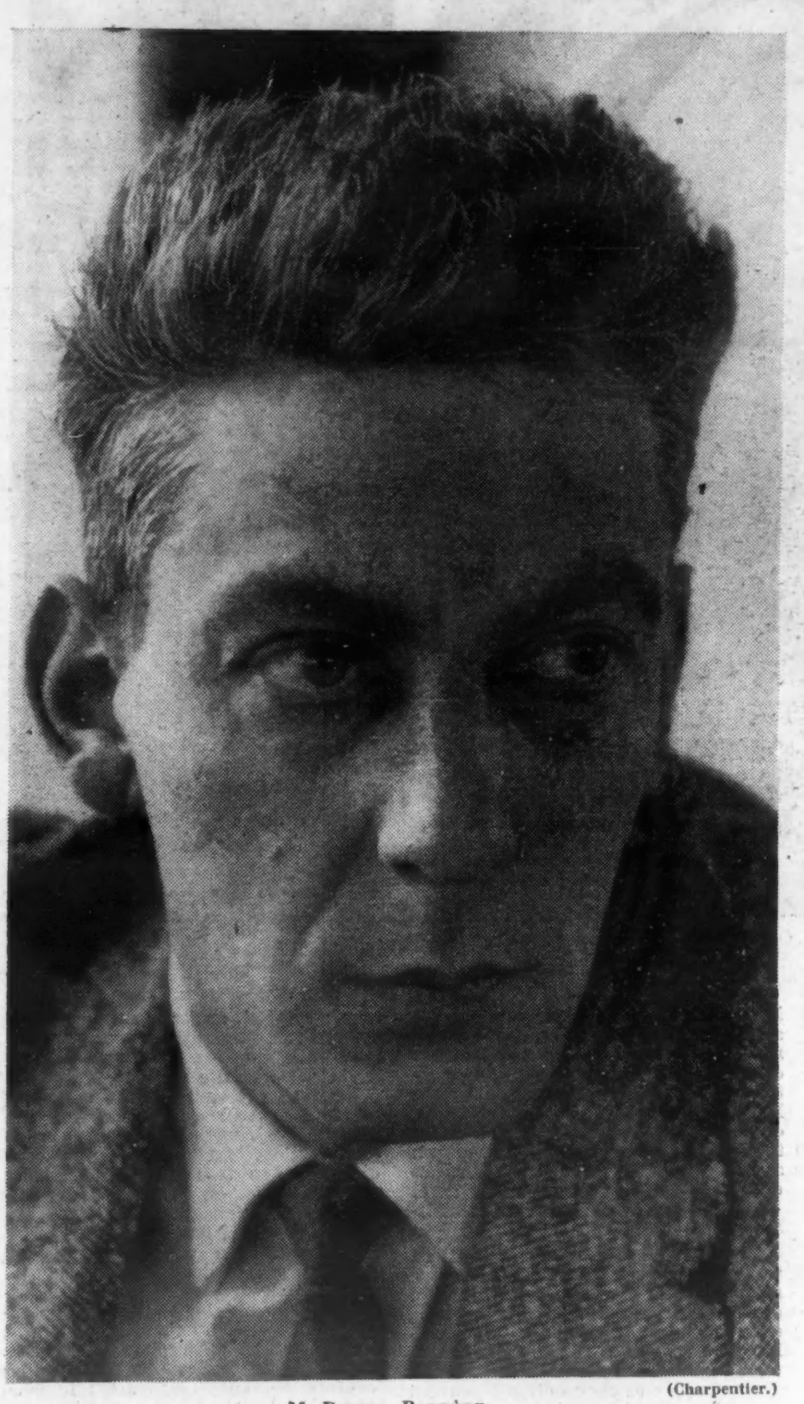
Ce jour-là, on avait réalisé un *marché*, c'est-à-dire une confrontation publique, sur un même lieu et pour une même marchandise, de l'offre totale et de la demande totale, d'où peut se dégager *le prix*.

Ce qui est possible pour l'artichaut l'est pour toutes les autres denrées périssables : il conviendrait de connaître, tous les jours, à 8 heures du matin, sur l'ensemble du territoire, les quantités offertes pour chaque catégorie de produits ; il en résulterait à coup sûr une baisse de 30 % sur le prix de détail.

— Comment cela ? Et quels moyens techniques faudrait-il mettre en œuvre ?

M. DANIEL BARRÈRE. — Moyens on ne peut plus simples : un réseau de télétypes. Il est absurde que, dès 1900, la France ait été équipée d'un réseau de P.M.U. dont tous les Français se préoccupent tous les matins, et qu'on ne soit pas capable d'en faire autant pour des denrées qui entrent pour près d'un quart dans le budget des Français. Pour un milliard d'anciens francs, la France aurait l'un des réseaux les plus parfaits d'Europe. Et ce milliard leur économiserait en fin de compte 30 % de leurs dépenses de fruits et légumes, soit près de 400 milliards.

Pourquoi ? Eh bien ! d'abord parce que les producteurs pourraient connaître le prix auquel leur marchandise se vend sur d'autres régions, alors qu'actuellement, faute de cette information, ils sont à la merci de spéculateurs. Ensuite, parce que la presse, à la place des mercuriales des Halles, diffuserait les mercuriales des régions de production ; et comme il serait très simple, à ce moment, de déterminer les frais techniques du circuit, l'opinion n'accepterait plus que les prix fassent plusieurs fois la culbute entre la première et la dernière transaction. Tout le circuit (surtout si l'on interdit le sans-facture, qui est encore général et légal en vertu de l'ordonnance du 30 juin 1945) deviendrait une maison de verre et le contrôle économique pourrait déterminer immédiatement qui, à quel stade, a dépassé les marges bénéficiaires normalement admises.



(Charpentier.)

M. DANIEL BARRÈRE.
« Le marché, c'est le telex. »

La loi de 1884

— A quel stade se fait actuellement l'essentiel de la spéculation ? Pouvez-vous donner un exemple concret ?

M. DANIEL BARRÈRE. — Eh bien ! prenez le marché de Villeneuve-sur-Lot. Un producteur se présente avec un lot important. Il lui faut citer un prix au petit bonheur : car il ignore non seulement l'offre totale de sa région — une bonne partie des produits ayant déjà été vendue au négoce traditionnel sans passer par le marché — mais encore celle de Montauban et, évidemment, celle du Midi dans son ensemble. Aussi, dans le marchandage qui s'engage, il sera fatalement le vaincu.

Car quelques-uns des grossistes importants, eux, sont parfaitement informés de la situation générale parce qu'ils ont téléphoné à leurs agents, à leurs collègues, aux distributeurs et aux dix groupeurs qui, dans toute la France, organisent les convois de marchandises. Et personne n'osera acheter tant que celui que l'on connaît comme « le grand crack » de la place n'a pas cité son prix.

Les « cracks » eux, tiennent pratiquement le marché dans toute la France. Ils manœuvrent, par exemple, pour raréfier un produit sur les marchés de province en le canalisant vers Paris où son prix est encore en hausse. Pendant que les camions roulent vers Paris, les prix atteignent le maximum aux Halles, et les autres villes réclament de la marchandise à cor et à cri. A ce moment, il suffit de dérouter les camions : les prix des Halles resteront ainsi au maximum, et partout ailleurs la marchandise sera vendue au prix de Paris, plus frais de transport, de manutention, etc., jusqu'au lieu de vente.

— Les mandataires des Halles ne sont-ils pas tenus de verser au producteur le prix obtenu, moins leur commission et les frais de circuit ?

M. DANIEL BARRÈRE. — En théorie, oui. Mais d'abord, les mandataires ne représentent qu'un cinquième des transactions faites sur Paris. Ensuite, si la loi de 1884 les assujettit effectivement au contrôle de la Préfecture de Police pour la régularité de leurs transactions, de leur comptabilité et pour l'observation de leur commission qui, librement débattue, est de 6 à 12 %, jamais l'Etat ni la Ville de Paris n'ont fait le moindre effort pour informer les producteurs de l'existence de cette loi. Et en trente-cinq ans, il n'y a pas eu une seule réclamation de la part des producteurs, à la Préfecture de Police, pour les ventes effectuées par les mandataires.

« Le scandale du siècle »

— Pratiquement, ceux-ci agissent à leur guise, vendent aux prix qu'ils veulent, paient au producteur le prix qu'ils veulent ?

M. DANIEL BARRÈRE. — Pratiquement, oui.

— Pour savoir s'il a été « roulé », il faudrait que le producteur prenne le train, aille aux Halles vérifier les bordereaux de vente ?

M. DANIEL BARRÈRE. — C'est ce que les producteurs font depuis cinquante ans. Ils sont quand même « roulés ». Et ils le seront toujours parce que le bon paysan, aux Halles, est complètement perdu. On le promène à droite et à gauche, on lui paie un bon repas, on lui donne 30.000 francs sur les 100 ou 200.000 qu'on lui doit. Il ne connaît pas la loi, et il n'ose intervenir de crainte de perdre le négociant qui, avec le temps, est devenu un « ami ».

— On a écrit que vous considériez les Halles comme « le scandale du siècle ».

M. DANIEL BARRÈRE. — Je vous dirai qu'elles sont le seul marché du monde civilisé à être isolées de toute

→

(1) Cf. « L'Express » n° 478, page 9.

(*) M. Daniel Barrère, ancien membre du Commissariat au Plan est le premier spécialiste français à s'être penché sur l'organisation du marché des denrées périssables.

(Henri Cartier-Bresson.)

SUR LE CARREAU DES HALLES.
Trente à quarante manipulations.

→

voie ferroviaire. Il ne résulte que les marchandises sont transbordées à Bercy, véhiculées à travers Paris, déchargées sur le trottoir des Halles, stockées au magasin, sorties à l'étalage, déplacées en stock d'attente après l'achat, chargées sur un diable, redéchargées sur le trottoir, rechargées sur la camionnette du détaillant, etc. : au total, 38 à 40 manipulations. Il en résulte qu'entre Bercy et le magasin de détail, la marchandise est grevée de 20 francs par kilo, autant qu'il en a fallu pour l'amener de la Méditerranée à Paris. Il en résulte que ces marchandises, après avoir roulé sur Paris à la vitesse du « Mistral », ne peuvent être consommées que deux à quatre jours plus tard.

De plus, vous avez aux Halles un tel pullulement de vendeurs que chacun ne fait que 250 à 500 kilos par jour. Et vous pouvez ajouter que le nombre des détaillants, lui, est à peu près deux fois trop élevé.

Les marchés-gares

— Pour que le réseau national de téléscripteurs que vous évoquiez tout à l'heure porte ses fruits et provoque la baisse de 30 % que vous en attendez, ne faudrait-il pas réformer également tout le circuit, « éclater » les Halles ?

M. DANIEL BARRÈRE. — Si les producteurs s'organisent, s'ils totalisent l'offre, s'ils exigent une facture à la première transaction, les Halles et tout le circuit actuel recevront un coup fatal. La réforme viendrait d'en bas. Producteurs et consommateurs seraient les maîtres du marché. Il suffirait même que les producteurs organisés d'une région ayant une situation de monopole (par exemple, les producteurs d'artichauts bretons, ou ceux de Marmande) adressent la totalité de leur marchandise aux seuls mandataires pour se rendre d'un seul coup maîtres du circuit et « couler » la majorité des commissionnaires des Halles.

Cela dit, la réforme du circuit est souhaitable pour elle-même. Mais il n'est nullement nécessaire pour cela de reconstruire les Halles ailleurs, comme on l'a envisagé, ni d'engouffrer, comme à Lyon, des milliards dans un marché-gare. Des constructions simples et économiques peuvent être plus efficaces.

Le premier élément, capital, d'un circuit rationnel est la station de conditionnement située sur les lieux de production. Il en existe à peine une centaine qui méritent ce nom. Mais presque tous les expéditeurs disposent de magasins de conditionnement et d'expédition : il en existe de ce fait au moins un dans un rayon de 8 à 12 km. Les marchandises y sont amenées en vrac, triées, calibrées, disposées dans des emballages. Le seul ennui, c'est que les normes de classement ne sont pas homogènes d'un expéditeur à l'autre. Il suffirait que tous les expéditeurs et conditionneurs souscrivent à un cahier des charges commun pour l'exécution de ce travail et pour leur prestation de service, pour que la marchandise, calibrée et groupée par lots homogènes, n'ait plus besoin d'être présentée directement à l'acheteur : celui-ci, au besoin, au vu d'un échantillon, pourrait commander par un simple coup de téléphone, la qualité étant garantie par la station.

La station de conditionnement, desservie par rail ou par route, fait fonction simultanément de centre d'expédition. La vente proprement dite, elle, se fera dans les bourses d'échantillons, où la totalité de l'offre d'une région devrait obligatoirement se manifester.

Une fois que vous avez mis au point ce réseau de stations de conditionnement, desservies par des bourses centralisant l'offre de chaque région et la confrontant à la demande, vous pouvez diffuser par telex, dans toute la France, les prix de tous les centres de vente régionaux ; le *marché*, c'est le telex. Les marchés-gares, eux, deviennent une simple question de perfectionnement technique et non, comme on tend à le croire (contrairement au décret du 30 septembre 1953), une pièce maîtresse du circuit.

En effet, chaque acheteur, qu'il soit importateur, grossiste, exportateur ou détaillant, pourra commander sa marchandise sur un simple coup de téléphone, après lecture des mercuriales diffusées chaque matin dans toute la France, et le commerçant parisien, par exemple, peut recevoir directement, chez lui, la livraison des quantités qu'il a commandées la veille au matin à Perpignan, Cavaillon ou Saint-Pol-de-Léon, sans qu'il ait besoin d'aller rediscuter un prix aux Halles, comme c'est actuellement le cas.

— Il devra tout au moins aller chercher sa marchandise à la gare ?

M. DANIEL BARRÈRE. — Il peut le faire, s'il en a envie. Mais si la gare possède des entrepôts et des quais de manutention corrects, il sera beaucoup plus simple et moins coûteux pour le détaillant de faire appel à un service de livraison qui lui apportera sa marchandise au lieu de vente.

Le centre de Montlhéry

— Pourquoi est-ce moins coûteux ?

M. DANIEL BARRÈRE. — Ce n'est pas compliqué. Il y a trente ans, il y avait des livreurs pour approvisionner les détaillants parisiens. Et vous pensez bien qu'un camion de 5 tonnes qui, en une tournée, livre 10 à 20 détaillants, revient autrement moins cher (tant pour l'amortissement que pour la consommation d'essence et la manutention) que la camionnette individuelle avec laquelle le détaillant va chercher ses 250 à 500 kilos quotidiens.

Si les détaillants en sont néanmoins arrivés à recourir à la camionnette individuelle, c'est qu'à mesure que le débit des Halles a commencé d'augmenter, les livreurs circulaient de plus en plus difficilement dans les Halles. Individualiste comme il l'est, chaque détaillant s'est équipé de son propre véhicule, en pensant ainsi s'approvisionner plus rapidement. Finalement, les Halles se sont trouvées encombrées au point qu'on n'y peut plus circuler du tout.

En sens inverse, en redonnant un peu plus d'espace grâce aux gares-marchés, ce sera le phénomène inverse : il y aura concurrence entre les livreurs, et ceux-ci coûteront tellement moins cher que les promenades individuelles, que chacun gardera sa camionnette chez lui ou achètera une voiture particulière à la place.

— Où en est la réorganisation du circuit depuis la publication, il y a cinq ans — grâce à vous d'ailleurs, dans une large mesure — du décret sur les « marchés d'intérêt national » ?

M. DANIEL BARRÈRE. — En gros, au même point qu'il y a cinq ans. Plusieurs grands marchés-gares sont en construction ou en voie d'achèvement, mais aucun ne fonctionne réellement, sauf le centre de vente et d'expédition de Montlhéry et Saint-Péray. Quant au réseau de télécommunications...

L'offre et le Bon Dieu

— Vous voulez dire qu'on fait des marchés-gares sans faire ce « P.M.U. » qui, d'après ce que vous venez de dire, est la pièce essentielle de la réforme nécessaire ?

M. DANIEL BARRÈRE. — Pas tout à fait. Mais personne ne sait à quoi le réseau de télécommunications, tel qu'il est conçu, pourra servir. Car toute la théorie des organisateurs, c'est que ce réseau doit permettre la manifestation de la demande. Ce qui est impossible. La demande est forcément fonction de l'offre, en quantité, qualité et prix. Vous pouvez susciter la demande (on l'a vu pour l'artichaut et, en ce moment, pour la tomate) en incitant le consommateur à opérer des substitutions dans son menu, mais on ne commande pas l'offre, c'est-à-dire à la nature et au volume des récoltes. Comme disent les négociants de Saint-Pol : « L'offre, c'est le Bon Dieu. Aujourd'hui, il y a de la marchandise parce qu'il fait beau ; demain, il n'y en aura pas parce qu'il fera mauvais. »

— Le réseau de télécommunications prévu par le Plan est à l'envers ?

M. DANIEL BARRÈRE. — Oui. Et cela, pour la seule raison qu'on n'a pas très bien compris le problème. Un certain nombre de personnages l'ont parfaitement compris : ce sont ceux qui, à la faveur des marchés-gares, espèrent devenir des super-commissionnaires.

Il n'y aura jamais de confrontation réelle entre l'offre et la demande de cette manière. Cette confrontation n'existera que si l'offre, *d'abord*, prend conscience d'elle-même, c'est-à-dire si les producteurs, à la base, s'organisent, s'ils obligent la totalité de la production à se manifester dans la salle de vente, s'ils mènent une lutte impitoyable contre ceux qui, parce qu'ils espèrent gagner plus en restant indépendants, court-circuitent le *marché* et se font les destructeurs de son organisation. C'est cette lutte qui vient de démarrer, et vous en aurez encore, bientôt, des nouvelles.

POLITIQUE

On rentre

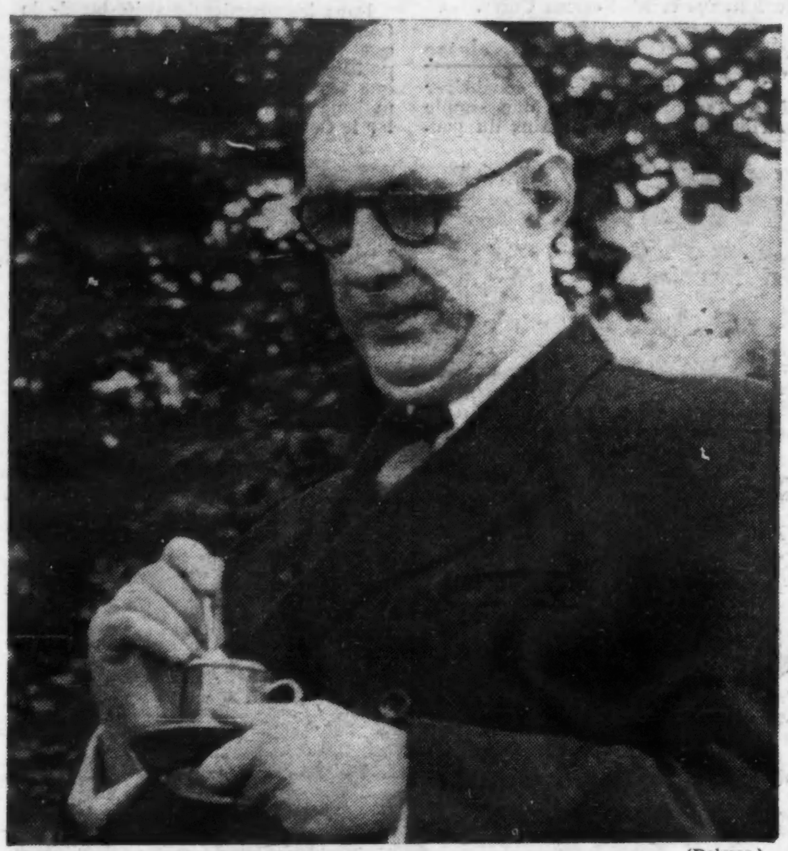
● ***Le climat social est lourd, disent les ministres. Patience, répond l'Elysée, on va « faire quelque chose ».***

PLUS que trois jours de vacances pour le général de Gaulle. A La Boisserie, sa propriété de Colombey-les-Deux-Eglises, le chef de l'Etat tire les conclusions de la mise au point qu'il a faite, la semaine dernière, durant les douze heures qu'il est venu passer à Paris, avec M. Debré, M. Couve de Murville et le directeur de son Cabinet politique, M. René Brouillet. Lundi, au prochain Conseil des ministres, les membres du gouvernement, dont ce sera la rentrée, sauront comment l'Elysée voit les prochaines étapes de la politique française.

Bien des choses ont changé durant les quelques semaines qu'ont duré, en pratique, les vacances gouvernementales. L'écho des acclamations recueillies en Normandie par le général de Gaulle est maintenant bien lointain. A l'espoir d'une paix rapide en Algérie, entretenu encore en juillet (à l'Elysée on disait alors, parlant des représentants du F.L.N. : « Ils reviendront ») a succédé l'annonce de l'exécution d'Algériens condamnés à mort, celle aussi de deux soldats français prisonniers du F.L.N... Dans le domaine économique, quelques jours avant les premières rentrées des salariés, les hausses du pain, du métro, des autobus, font déjà l'objet d'une étude attentive des syndicats. A Matignon, on a gardé mauvais souvenir des grandes grèves du printemps, et des inextricables problèmes d'indices, d'échelles, de coefficients, dans lesquels les ministres ont dû se débattre face aux revendications syndicales. A l'Elysée on se souvient surtout que celles-ci se sont très sensiblement atténuées aussitôt après le discours du 14 juin.

Un terrain difficile

Les informations dont dispose le gouvernement sont formelles : les hausses récentes peuvent entraîner un renouveau de l'agitation sociale, mais, encore une fois, le climat peut changer du seul fait d'un espoir de paix prochaine en Algérie. Aussi plusieurs ministres disent-ils sans hésiter que plus vite le général de Gaulle fera un « pas en avant » dans l'affaire algérienne, mieux ce sera, si l'on veut éviter une « bataille sociale d'automne » dont l'issue demeurerait imprévisible. En attendant, M. Michel Debré a emporté, dans sa résidence de vacances, le dossier d'une « loi-cadre sociale ». L'efficacité immédiate de cette loi serait, de toute façon, limitée, puisque le maintien de l'équilibre économique actuel interdit toute hausse générale des salaires, mais son objectif est simplement « d'endiguer » tout mouvement de revendications en attendant que « se renverse » le climat social sous l'effet d'une nouvelle démarche du général de Gaulle concernant l'Algérie.



(Dalmas.)

LE GÉNÉRAL DE GAULLE A COLOMBEY.
Un objectif très simple.

Depuis dix jours, cette initiative est annoncée, sans d'ailleurs qu'on ait la moindre indication sur son contenu. Ce n'est pas un hasard. Tous les informateurs — français ou étrangers — qui ont eu des contacts avec l'entourage du chef de l'Etat, se sont entendu dire qu'on pouvait s'attendre à un « fait nouveau » dès le mois prochain. Ces rumeurs concertées ont un objectif très simple dont on convient sans difficulté dans les milieux officiels : la politique algérienne du général de Gaulle ne doit jamais apparaître immobile.

L'opération s'adresse à l'opinion, au Parlement et aux partis politiques. Ceux-ci seront d'autant moins agressifs à l'égard du gouvernement que leur premier souci demeure de ne pas paraître gêner les tentatives du chef de l'Etat pour mettre fin à la guerre. Mais, dès la rentrée parlementaire, le terrain sera difficile pour M. Debré. Il devra d'abord engager une longue bataille budgétaire où la mauvaise humeur des députés pourra se donner libre cours sur chaque chapitre, et simultanément, défendre devant le Parlement la loi-programme sur les fabrications militaires, premier pas décisif vers la constitution de la « force de frappe » française.

Des projets trop modestes

M. Debré a prévenu le général de Gaulle : la majorité des parlementaires ne comprend pas qu'on leur demande, pour cela, 600 milliards, alors qu'en même temps on exige autant de sacrifices des agriculteurs et des anciens combattants. En même temps, les milieux politiques les plus engagés en faveur de l'Europe ou les plus soucieux de solidarité atlantique, demeurent complètement hostiles à un projet qu'ils estiment être une atteinte aux règles essentielles de l'unité du camp occidental.

Dans ces conditions, le gouvernement risque de voir, au Parlement, les oppositions se conjuguer : celle des socialistes à sa politique sociale, celle de la droite à sa politique algérienne, celle du centre « européen » à sa politique extérieure.

L'entrevue de Rambouillet aurait dû réduire l'opposition des «Européens». Mais le résultat en a été, au moins provisoirement, l'abandon par le chancelier Adenauer des projets d'intégration, au profit des idées de confédération qui avaient la préférence du général de Gaulle. Ce n'est pas cela qu'on souhaite au M.R.P., et parmi les plus « Européens » des socialistes, des radicaux et des indépendants. Leur opposition ne désarmera pas si rien de concret n'est fait. Or, les entretiens Macmillan-Adenauer risquent de ralentir l'exécution des projets, jugés déjà trop modestes, du général de Gaulle.

Un ultime « coup de frein »

Ainsi, sur le front politique comme sur le front social, tout, en définitive, est subordonné à une nouvelle démarche du général de Gaulle dans l'affaire algérienne. On s'en rend compte à l'Elysée, mais aussi à Alger, où l'on commence à dire que, sous la menace d'une discussion difficile à la prochaine session des Nations Unies, le général de Gaulle s'apprête à commettre « l'irréparable » : pour les partisans, civils ou militaires, de l'Algérie française, l'heure viendrait alors d'un ultime coup de frein. De ces rumeurs, l'écho parvient déjà à Paris. Lundi, en se retrouvant à l'Elysée, les ministres auront peu de raisons de sourire.

P.-M. DE LA GORCE.

Tout le nettoyage
pour tous locaux
commerciaux et privés
Travaux de Peintures
Dépoussiérage
Mise en état - Entretien
Vitres - Tapis - Parquets
RABOTAGE - ENCAUSTIQUAGE
Vernissage parquets
MAR. 47-60 et 61
"L'IMPECCABLE"
101 RUE DES MOINES - PARIS 17e

LES MOTS CROISÉS DE VACANCES

Pendant les mois d'été, « L'Express », répondant à la demande de nombreux lecteurs, présente ici des problèmes de difficultés inégales.

● GRILLE N° 11 *(pour les plus patients)*

Horizontalement : 1. Intéresse celui qui étudie la surface aussi bien que celui qui travaille en profondeur. — 2. C'est un peu se mouiller, sans cependant toucher au liquide. — 3. Se couvre de toiles d'araignée, de l'autre côté des Pyrénées. Mit sur les boulets. — 4. Fait plus de liquide et moins de volume. Après la terreur (supposée). — 5. On y change de région. N'est guère sauvé par l'étoile. — 6. Où mène le mistral. Die, dans un morceau classique. — 7. Madame, après les Albères. — 8. Etape vers le jeu. — 9. Commence une annonce de revanche. Bien différent en U.R.S.S. de ce qu'il est en Espagne. — 10. N'est pas tout à fait orienté du nord au sud.

11	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1								
2								
3					■			
4						■		
5			■					
6				■				
7							■	
8		■						
9					■			
10								

9	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	P	R	O	C	U	S	T	E
2	H	I	L	A	R	I	O	N
3	I	B	I	S	■	R	I	T
4	L	E	V	A	G	E	■	R
5	A	R	E	N	E	■	T	E
6	M	A	■	I	M	P	O	T
7	I	■	V	E	I	L	L	E
8	N	I	E	R	■	A	I	N
9	T	O	T	■	P	N	E	U
10	E	C	O	L	I	E	R	E

Solution du numéro 9

Verticalement : I. Voyageur qui tomba un jour sur un homme qui déménageait. — II. Peut donner lieu à une analyse compromettante. Donne le sens opposé. — III. N'est pas pur à Vincennes. Se déplaça, parfois après une légère percussion interrogatrice. — IV. Plus d'un entendit parler de flèche et de tortue. Département réduit. — V. Evoque la poire coupée en deux. Vraiment serré. — VI. A droite ou à gauche, selon le sens. Blanche, rouge ou noire. — VII. Indiquaient la courbe de la mélodie. Le quatrième donne la seconde. — VIII. Donné par l'un, suivi par l'autre.

● GRILLE N° 12 *(pour les plus pressés)*

Problème n° 253

Horizontalement : 1. Peu portée sur le gardénal. — 2. Petit Jean, avant d'être au service de la magistrature. — 3. Recouvrir de petites promesses végétales. — 4. C'est peut-être rendre le duc jaloux. Insuffisante pour faire sourire Ingmar. — 5. Peut s'en aller de la poitrine, sans provoquer la compassion. Mesurer dans l'ancien régime. — 6. Graisse. Répété par un juge peu équilibré, à la fin d'une plaidoirie qui, elle-même, ne l'était guère. — 7. Sans importance. — 8. Méditation du bout de l'an. Oblige au respect, s'il est national. — 9. La première femme, après la consommation interdite (deux mots). — 10. Dans le tableau de chasse de Juan.

252	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	C	O	R	N	I	A	U	D
2	A	V	O	I	S	I	N	E
3	P	O	T	A	S	S	E	S
4	H	I	A	T	U	S	■	S
5	A	D	C	■	S	E	T	E
6	R	E	E	R	■	T	E	R
7	N	■	S	O	R	T	I	R
8	A	A	■	S	I	E	G	E
9	U	S	T	E	R	■	N	N
10	M	A	S	S	E	N	E	T

Solution du numéro 252

Verticalement : I. A pu connaître la quarantième génération ou même au-delà. — II. Suscita un mécontentement collectif. Ne peut laver que de petites fautes. — III. Perd beaucoup de son charme, avec la couleur jaune. Oblige à rapprocher la main de la plante. — IV. Matériel de base du tonnelier. Dans Valence, mais ni dans Grenoble ni dans Marseille. — V. Se dit à haute voix, immédiatement après une chute. La doctrine de l'adversaire. — VI. Des fils bien unis. Lancé sûrement, mais bien en vain par Hippolyte. — VII. Légendaires sont les traits de son double. Plus dans le bain. — VIII. Satisfaction supplémentaire, pour plus d'un coureur.

253	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1								
2								
3							■	
4					■			
5			■					
6						■		
7		■						
8				■				
9								
10								

CONGO

Portrait de M. Tschombé

● *Le leader du Katanga, M. Moïse Tschombé, détient peut-être la clé du problème congolais — et de la paix. D'Elisabethville, sa capitale, Boris Kidel présente cet homme important.*

LORSQU'IL est enfin descendu, sur l'aéroport d'Elisabethville, de son Convair de l'O. N. U. baptisé du nom romantique d' « Anna-Maria », M. Dag Hammarskjoeld était visiblement mal à l'aise, et même tendu. Dans un dernier geste imprévisible de méfiance, le Premier ministre du Katanga, M. Moïse Tschombé, avait obligé l'avion du secrétaire général de l'O. N. U. à tourner au-dessus du terrain pendant un quart d'heure. Sur instructions du gouvernement katangais, la tour de contrôle avait refusé le droit d'atterrir aux sept autres appareils des Nations Unies qui amenaient au Katanga un premier détachement de deux cent soixante soldats suédois. Seul l'avion de M. Hammarskjoeld avait été autorisé à se poser. Dans un message très sec, le secrétaire général avait fait savoir par radio à la tour de contrôle qu'il retournerait à Léopoldville si ses troupes ne pouvaient atterrir avec lui.

M. Tschombé et ses ministres étaient déjà alignés sur la piste lorsqu'un aumônier belge de l'ancienne Force publique accourut, hors d'haleine, pour leur annoncer que M. « H » menaçait de repartir pour Léopoldville. Pendant quelques instants, ce fut la plus grande confusion parmi les ministres. On entendit M. Godefroy Munungo, ministre de l'Intérieur, qui aime jouer le rôle d'un « dur », déclarer que l'arrivée des Casques Bleus devait être précédée de négociations avec M. « H ». Les membres de la mission belge se tenaient à l'écart, consternés par cette nouvelle crise qui s'abattait brusquement sur eux. Tandis que les ministres examinaient la situation, l' « Anna-Maria » terminait son troisième cercle au-dessus de la ville. Finalement, M. Tschombé donna des instructions pour que les huit appareils soient autorisés à atterrir. « *Il s'agit d'un léger malentendu* », murmura-t-il aux journalistes qui l'entouraient. « *La tour de contrôle,* expliqua-t-il avec un sourire innocent, *a agi en fonction d'instructions périmées* ». L'aumônier en short kaki repartit en courant vers la tour.

Un geste rapide

Quelques minutes plus tard, l'avion de M. Hammarskjoeld roulait sur la piste bordée de chaque côté par les bidons vides apportés la semaine précédente pour empêcher un débarquement des forces de l'O. N. U. Pour ajouter encore au réalisme du décor, une demi-douzaine de camions et une excavatrice mécanique avaient été amenés au bord de la piste une heure avant l'arrivée de M. « H ». Ces camions, nous a-t-on dit, devaient être placés en travers de la piste, avec les bidons, pour la rendre inutilisable.

Entouré de ses gardes du corps, M. « H » descendit de son avion comme s'il s'aventurait en pays ennemi. M. Tschombé, qui tenait à la main une brochure touristique dont le titre — « Elisabethville vous invite » — semblait convenir assez mal à l'occasion, était tout sourire pour accueillir le secrétaire général de l'O. N. U. Il lui avait préparé une autre surprise. Sur le terrain, il avait fait aligner un bon tiers des nouvelles forces armées katangaises, soit deux cents hommes de la police militaire, de la gendarmerie et de la police, encadrés par leurs officiers belges. La musique de la gendarmerie attaqua un air qui sonnait comme un hymne national. M. Tschombé et ses ministres s'immobilisèrent pour l'écouter. M. « H », à contre-cœur, en fit autant. Le Katanga n'ayant pas encore eu le temps de se choisir un hymne national, la musique jouait « *Vers l'avenir* », l'hymne de l'ancien Congo belge.

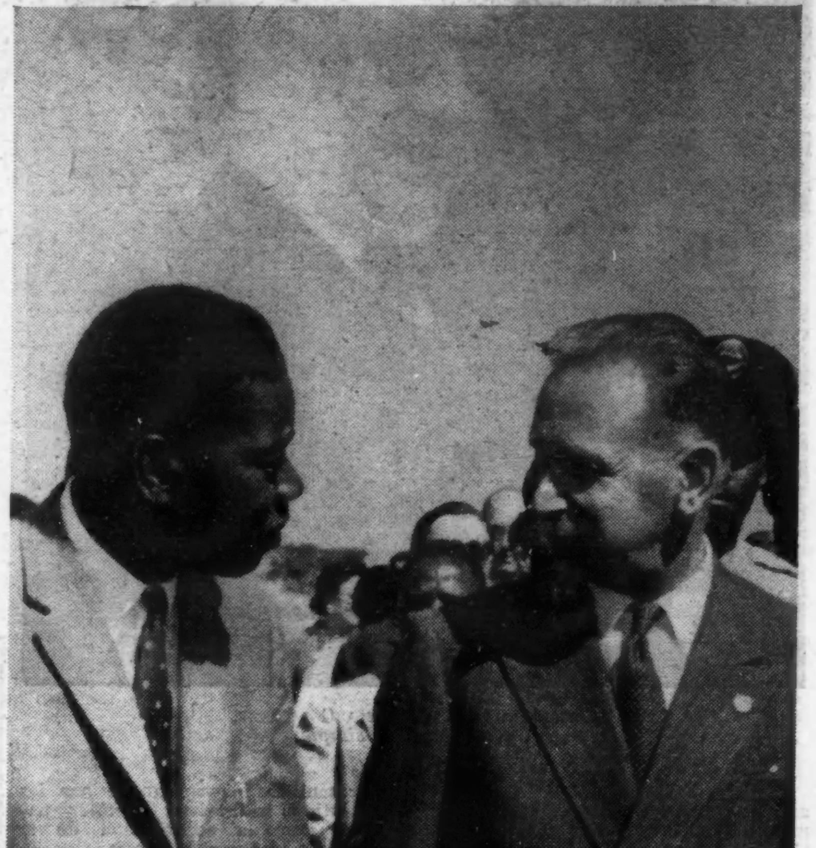
M. « H » fut conduit ensuite devant le drapeau rouge, vert et blanc, flambant neuf, du Katanga, tenu par des policiers militaires en gants blancs. M. Tschombé tenait à bien faire comprendre à son hôte qu'il mettait le pied dans un pays souverain. En arrivant devant le drapeau, M. « H » hésita une seconde, fit un geste rapide en direction de l'emblème, et poursuivit son chemin. Sur la terrasse de l'aéroport, environ deux cents résidents belges criaient : « *Vive Tschombé ! Vive le Katanga !* ». Quelques-uns criaient : « *A bas l'O. N. U. !* ». Un peu plus tard, les premiers Casques Bleus suédois sautaient de leur appareil des lignes aériennes persanes. C'était l'épilogue d'une bataille de sept jours entre la République du Katanga et les Nations Unies.

En seconde classe

Ce serait une erreur de considérer Moïse Tschombé comme une simple marionnette entre les mains du gouvernement belge. Pendant la période critique qui a précédé l'indépendance du Congo, il s'est déjà trouvé plusieurs fois en conflit avec les autorités de Bruxelles. Plus récemment, au cours des discussions qui ont eu lieu sur l'entrée des troupes de l'O. N. U. au Katanga, il s'est plaint à plusieurs reprises de n'être pas assez soutenu par le gouvernement belge. Il répète souvent : « *J'aime le roi et le peuple belges, mais je n'ai aucune confiance dans leur gouvernement* ».

Ce n'est qu'en octobre 1958, à l'âge de quarante ans, que M. Tschombé a fait son entrée sur l'étroite scène politique katangaise, comme l'un des fondateurs de la Conakat (Confédération des Associations katangaises), organisme créé pour défendre les intérêts de la tribu des Lundas et de ses alliés contre leurs rivaux traditionnels, les Balubas. Jusque-là, M. Tschombé s'était essayé à différentes activités commerciales qui l'avaient conduit à la faillite. Il n'avait pas le sens des affaires de son père, un commerçant qui avait amassé une fortune de plusieurs millions de francs belges. Le père de Tschombé avait été le premier Congolais à payer lui-même son passage pour l'Europe à bord d'un navire, il y a douze ans, et le premier à qui ait été accordé le privilège de voyager en seconde classe dans les trains congolais. Après avoir suivi les classes d'une école de missionnaires méthodistes, Moïse Tschombé a suivi des cours de commerce par correspondance. Il a obtenu un diplôme de l'Ecole de Commerce belge et a essayé, plus tard, d'étudier le droit de la même façon.

Dans les premiers manifestes de la Conakat, il était affirmé explicitement que l'organisation ne ferait pas de politique. Mais, dès avril 1959, alors que les premiers sursauts du nationalisme naissant commençaient d'agiter le Congo, M. Tschombé et ses amis faisaient campagne pour un Katanga autonome au sein d'une République fédérale congolaise. Ce n'était pas seulement la richesse de son père qui assurait à M. Tschombé l'audience des Lundas, mais aussi le fait que son grand-père maternel avait été un célèbre chef de tribu. Voyageant beaucoup pour ses affaires à travers le Katanga, Moïse Tschombé avait établi de nombreux contacts avec les notables locaux. Alors que M. Lumumba préparait, à Léopoldville, la proclamation de l'indépendance congolaise, M. Tschombé complotait déjà, à Elisabethville, la session du Katanga.



(Dalmas.)

L'ARRIVÉE DE M. H. A ELISABETHVILLE (*).
La musique jouait « Vers l'avenir ».

Le portrait du roi

Il était appuyé dans cette conspiration par une organisation de colons belges intitulées UCOL (*Union pour la Colonisation*). Elle était constituée essentiellement d'ultras qui s'étaient opposés farouchement à l'indépendance, ne s'étant résolus qu'au dernier moment, pour protéger leurs intérêts, à préconiser la sécession katangaise. Du jour au lendemain, avec une subtilité éléphantine, l'organisation modifia la signification de ses initiales, UCOL devenant « *l'Union pour la Collaboration des Classes moyennes* ». Son secrétaire général et principal animateur était un avocat assez âgé, Georges Thyssens, qui devint rapidement l'un des conseillers les plus intimes de M. Tschombé.

Dans quelle mesure M. Tschombé s'est-il laissé manœuvrer par M. Thyssens et ses amis ? C'est un des mystères de la situation katangaise.

Il est plus difficile encore de déterminer le rôle exact de l'Union minière du Haut-Katanga qui contrôle les fabuleuses richesses minières du pays. Bien que ses directeurs aient évité de prendre des positions publiques, ils ont clairement fait comprendre, en privé, qu'ils plaçaient tous leurs espoirs dans une autonomie du Katanga. Pour eux, M. Lumumba représente le communisme et la perte de 450 millions de nouveaux francs de bénéfice annuel pour la seule extraction du cuivre. Que l'Union minière ait largement utilisé ses fonds pour soutenir les « bons » partis dans le jeu politique katangais ne pourra surprendre que les naïfs. Ce qu'il est difficile de déterminer pourtant, c'est le poids exact des interventions de l'Union minière dans les décisions que prend aujourd'hui le gouvernement katangais.

M. Tschombé est certainement le moins « typique » de tous les dirigeants africains. Dans son bureau, on trouve encore le portrait du roi Baudouin, laissé là par le précédent occupant, M. Schoeller. Dans le hall d'entrée, le visiteur peut contempler encore les visages solennels de tous les gouverneurs belges qui se sont succédé au Katanga depuis le début de la colonisation. Sur la table traînent de vieux magazines colonialistes belges. Ce n'est pas l'atmosphère que l'on attend dans un Etat africain nouvellement indépendant.

Un conservateur

M. Tschombé est le seul dirigeant africain à s'identifier si étroitement avec l'ancienne puissance coloniale et même à demander le maintien de ses troupes. Pendant cinq semaines, j'ai observé M. Tschombé presque quotidiennement à ses conférences de presse. Il était presque gênant de l'entendre lire les déclarations grandiloquentes que lui avaient préparées ses conseillers européens en trébuchant sur les mots un peu difficiles. Il semblait être une illustration parfaite de la « marionnette coloniale » lorsqu'il lisait des textes comme celui-ci : « *Le Katanga est à l'heure actuelle un des principaux bastions du monde libre. Il ne veut pas devenir une autre Hongrie. Mon gouvernement et moi-même sommes fermement décidés à maintenir envers et contre tout l'indépendance de notre pays* ».

Mais, lorsqu'il s'était débarrassé du texte écrit et qu'il répondait aux questions des journalistes, M. Tschombé recouvrait son aisance : la marionnette devenait un être humain. Sans s'exprimer très bien en français, il réussissait à éviter les gaffes et les solennités trop pompeuses dans ses réponses aux questions les plus insidieuses. Il se montrait très à l'aise et manifestait un certain charme naturel. A force de l'observer et de discuter avec lui au cours de ces cinq semaines, je me suis fait peu à peu une autre opinion de lui.

On peut le décrire, je crois, comme un patriote katangais qui s'est laissé dépasser par le principal courant du nationalisme africain. Vivant dans une région où, en raison de la richesse du pays, la population africaine urbaine a le niveau de vie le plus élevé du continent, il n'éprouve pas, comme les autres dirigeants africains, le besoin de rompre brutalement tous les liens avec le régime colonial. Ses origines familiales expliquent en partie son tempérament conservateur. Je ne l'ai jamais entendu parler de la lutte des Africains pour la liberté, mais il a renouvelé presque quotidiennement ses avertissements contre la menace communiste. Il est plus soucieux des intérêts des 1.600.000 habitants du Katanga que de la cause de l'indépendance africaine. Il m'a déclaré, sans la moindre trace d'embarras, que l'Afrique du Sud appuyait l'indépendance du Katanga. Ce n'est que plus tard qu'il a tenu à souligner qu'il n'approuvait pas, évidemment,

(*) Avec M. Tschombé.

la politique raciale de l'Afrique du Sud.

Pour maintenir une économie prospère, M. Tschombé sait qu'il a besoin de la présence des administrateurs et des techniciens belges. Qu'il soit entouré par des hommes comme M. Thyssens ou comme le banquier genevois M. de Feron (qui se qualifie lui-même de « conseiller juridique et financier » et dont le principal objectif semble être d'établir une Banque nationale du Katanga) s'explique peut-être par son inexpérience et par l'absence de personnel africain qualifié. Sous la pression des événements, l'assurance et l'autorité de M. Tschombé ont beaucoup grandi au cours des dernières semaines.

Une triste banderole

Quant au soutien populaire, la conscience politique est encore trop peu développée au Katanga pour qu'il puisse se manifester clairement. Les divisions se font encore selon les appartenances tribales. Etant un aristocrate Lunda, M. Tschombé peut compter sur le soutien fidèle des tribus Lundas qui sont concentrées dans le Katanga méridional. Sa position est plus faible dans le Nord où les Balubas dominent. En s'appliquant à séduire les chefs et en leur affirmant que M. Lumumba voulait les dépouiller de tous leurs pouvoirs, il a cependant réussi à se rallier un nombre appréciable de chefs Balubas. A l'Assemblée provinciale d'Elisabethville, les représentants Balubas qui, avec quelques autres membres de l'opposition, forment le cartel anti-gouvernemental, ont lancé plusieurs offensives infructueuses contre la majorité de M. Tschombé. Le plus piquant, c'est que plusieurs dirigeants du Cartel, dans leur innocence politique, se sont laissé séduire par l'attrait d'un portefeuille et ont accepté d'entrer dans le Cabinet de M. Tschombé, tout en continuant de proclamer leur fidélité au gouvernement de Léopoldville. L'un d'eux m'a donné cette justification désarmante : « *Nous pensions que c'était dans le Cabinet que nous pourrions le mieux exprimer notre opposition* ». Ils n'ont changé d'avis que lorsque les journalistes étrangers leur ont fait remarquer qu'il était impossible de participer à un gouvernement sans accepter la responsabilité de sa politique.

Ce qui est plus important, c'est que le Cartel a été incapable de provoquer une seule manifestation d'envergure contre M. Tschombé lorsque les Casques Bleus sont arrivés au Katanga. L'une des principales craintes du Premier ministre et de ses conseillers était que l'arrivée des troupes de l'O. N. U. ne donne le signal de troubles graves. M. Prosper Mwamba, le dirigeant du Cartel, et trois de ses amis, se présentèrent à l'aéroport, pour l'arrivée de M. Hammarskjoeld, avec une triste banderole peinte à la main sur laquelle on lisait : « *Vive le Congo unifié ! A bas le Katanga indépendant !* ». Ils ne purent la brandir que quelques secondes avant qu'un officier de police belge ne la leur arrache. Avec quelques tentatives de manifestations de rue qui ne réunirent jamais plus d'une trentaine de personnes, ce fut le seul signe de vie que réussirent à donner les partisans de M. Lumumba pendant le séjour du sécrétaire général de l'O.N.U. à Elisabethville.

Au total, ce fut presque un triomphe pour M. Tschombé. Il reçut de M. Hammarskjoeld la promesse formelle que les contingents de l'O. N. U. n'agiraient pas pour le compte du gouvernement de Léopoldville. La principale crainte de M. Tschombé était, en effet, que M. Lumumba ne s'introduise au Katanga « dans les bagages » des Casques Bleus. Traitant avec M. Tschombé comme avec le chef *de facto* d'un gouvernement souverain, M. « H » lui a donné l'assurance que l'O. N. U. ne chercherait pas à intervenir dans son conflit avec Léopoldville. En fin de compte, le prestige de M. Tschombé est sorti considérablement renforcé de son épreuve de force avec l'O. N. U.

Aucun départ

Il y a seulement trois semaines, nous avions tous le sentiment que le régime Tschombé s'effondrerait comme un décor de carton lorsque les baïonnettes belges qui le soutenaient seraient retirées. Aujourd'hui, alors que le Katanga entre dans sa sixième semaine d'indépendance, la situation apparaît très différente.

En circulant dans les rues d'Elisabethville, M. Hammarskjoeld a pu constater que le travail continuait sur les chantiers de construction, que les jardiniers municipaux arrosaient les massifs de fleurs dans les jardins publics, que de la fumée s'échappait de l'immense cheminée (la plus haute d'Afrique) de l'usine de l'Union minière, et que les Européens buvaient calmement leur apéritif à la terrasse des cafés. Alors que le reste du Congo était plongé dans le chaos et menacé de désintégration économique, l'ordre régnait au Katanga et sa machine économique fonctionnait à plein.

Sur les trente-cinq mille Européens qui s'y trouvaient avant l'indépendance, douze mille environ sont restés. Ce sont surtout des femmes et des enfants qui sont partis. Contrairement à ce que beaucoup craignaient, le remplacement des troupes belges par les Casques Bleus n'a provoqué aucun départ en masse des Européens. Leur départ eût fait sombrer le Katanga dans le même vide administratif et économique que le reste du Congo. Rassurés sur le maintien à distance de M. Lumumba et séduits par les primes spéciales offertes par le gouvernement belge et les firmes privées, les fonctionnaires et les techniciens indispensables au fonctionnement de l'économie katangaise sont tous demeurés à leur poste.

Tout danger, pourtant, n'est pas écarté. Le risque d'une guerre tribale — qui, déjà, fait rage dans la province voisine du Kasaï — n'a pu être totalement éliminé, notamment dans le nord du pays, bastion des Balubas hostiles à M. Tschombé. Il n'est pas exclu non plus que le Cartel, dont les troupes ne sont guère inférieures, numériquement, à celles de la Conakat, soit encore en mesure de déclencher une action importante contre le gouvernement. Interrogé sur la possibilité de tels troubles, M. Tschombé a cependant déclaré : « *Vous autres, Blancs, ne comprenez rien à la mentalité des Africains. Ils respectent automatiquement l'homme qui est au pouvoir* ».

Progressivement, M. Tschombé a modifié sa position de départ. Comprenant que les puissances occidentales n'étaient pas prêtes à reconnaître l'indépendance du Katanga, il s'est rallié à la formule d'une Confédération des Etats-Unis du Congo dans laquelle chaque Etat jouirait d'une large autonomie. Il est prêt à accorder au gouvernement fédéral le contrôle de la défense, des affaires étrangères, de la monnaie et du commerce extérieur.

Il est cependant douteux que M. Tschombé puisse se maintenir au pouvoir alors que le reste de l'Afrique le considère comme un pantin aux mains des Belges. Il s'est identifié trop étroitement aux intérêts belges. Il est évident que M. Lumumba ne renoncera pas à reprendre le contrôle du Katanga, sans la richesse duquel l'avenir économique de son pays serait très sombre. Mais M. Tschombé, de son côté, ne reste pas inactif. Il envoie des délégations à tous les autres gouvernements africains pour les convaincre qu'il n'est pas un instrument des colonialistes européens et les avertir du « danger communiste » qui se profile derrière M. Lumumba. Sa méfiance obstinée à l'égard de l'O.N.U. prouve que M. Tschombé est un homme d'une énergie farouche et qu'il serait dangereux de le sous-estimer.

BORIS KIDEL.

(Lux.)

M. MOISE TSCHOMBÉ RECEVANT LA PRESSE INTERNATIONALE.
Une brochure touristique à la main.

SECONDE SESSION 1960
PROPEDEUTIQUE-LETTRES
PROPEDEUTIQUE-SCIENCES (M.G.P., M.P.C., S.P.C.N., P.C.B.)
Examen d'Entrée à l'INSTITUT des SCIENCES POLITIQUES
★
Préparation sur place
Cinq semaines de travail intensif
du 29 Août au 1er Octobre
★
COURS FIDÈS
6, avenue Van-Dyck - PARIS-8e
WAGram 28-33 et CARnot 22-05
Inscription par correspondance
ou au Cours FIDES tous les jours de 16 h. à 18 h.

U. R. S. S.

Le procès Powers

● ***Que peuvent espérer les dirigeants soviétiques du procès du jeune pilote de l'U.2 ? K.S. Karol répond :***

MERCREDI, jour de son trente et unième anniversaire, Francis Gary Powers a comparu dans la grande salle des Colonnes de Moscou devant un Collège spécial de la Cour martiale soviétique, sous l'accusation de violation des frontières de l'U.R.S.S. dans un but d'espionnage. Rien ne prédestinait apparemment cet Américain moyen du Kentucky à être la vedette d'un grand procès intéressant l'opinion du monde entier.

Le cadre même où se déroulent les débats fait penser aux tragiques mises en scène juridiques organisées par Staline pour liquider ses adversaires de la vieille garde bolchevique. Mais en dehors de cette ressemblance extérieure, le procès Powers n'est nullement comparable à ceux qui furent intentés à Zinoviev et Kamenev ou à Boukharine et Rykov. Le jeune Américain a été pris en flagrant délit d'espionnage aérien dans la région de Sverdlovsk, son monoplan U.2 ayant été abattu par une fusée antiaérienne soviétique. La culpabilité de Powers a été reconnue par le président Eisenhower en personne. En déclarant, le 11 mai dernier, que l'U.2 abattu par les Russes, était en mission de reconnaissance effectuée avec son approbation, le chef de l'Etat américain a virtuellement contresigné la version soviétique de l'événement.

L'unité 10-10

On pouvait redouter toutefois que voulant exploiter au maximum l'affaire Powers, les Soviétiques ne fassent reconnaître au pilote de l'U.2 un certain nombre de crimes antérieurs au vol du 1er mai et obtiennent de lui des confessions politiques sur la façon dont il s'était porté volontaire pour cette mission dangereuse. On parlait à l'avance d'un « lavage de cerveau » dont le prisonnier américain aurait été victime depuis sa capture.

Mais l'acte d'accusation, rendu public dans les délais prévus par la loi soviétique, a dissipé ces rumeurs. Francis Gary Powers n'a rien avoué de plus que ce qui était connu depuis le mois de mai et implicitement confirmé par les autorités américaines. S'il a parlé en détail de « l'unité de reconnaissance aérienne 10-10 » à laquelle il appartenait et des préparatifs de la mission qui l'a amené sur les bancs de l'accusation, il n'a pas été au-delà.

Une célébrité

La première conclusion qui s'impose est donc que la justice de la Russie de Krouchtchev ne ressemble en rien à celle que pratiquait naguère Staline. La présence des parents de Powers, accompagnés de leurs avocats américains, confirme cette impression. Le fait que le défenseur de l'ex-pilote, M. Mikhaïl Griniev, soit une célébrité juridique de l'U.R.S.S. (qu'il a représentée au cours du procès de Nuremberg) et qu'il ait décidé de plaider pour son client, au lieu d'être un auxiliaire du procureur, selon l'ancienne tradition, prouve encore que, sur le plan formel du moins, rien ne peut être reproché à M. Krouchtchev dans l'organisation de ce procès.

C'est la publicité dont cet événement a été entouré en U.R.S.S. qui a inquiété les Occidentaux : « *Qu'est-ce que les Russes veulent encore prouver dans l'affaire de l'U.2 ?* » Il est évident que Francis Gary Powers les intéresse peu. Le procès est avant tout une mise en accusation des services d'espionnage américains. M. Krouchtchev n'a pas cessé, depuis le 5 mai dernier, de faire ce procès dans tous ses discours et sous toutes les latitudes. Ceux qui lui ont donné raison sont déjà convaincus de la justesse de sa cause. Ceux qui croient que les Etats-Unis ont le droit moral de faire des reconnaissances aériennes au-dessus de l'U.R.S.S. pour assurer « la sécurité du monde libre » ne seront probablement pas ébranlés par le réquisitoire du procureur Roudenko.

Les bases

En revanche, c'est l'avenir des bases aériennes américaines dans les pays limitrophes de l'U.R.S.S. qui peut se jouer au cours du procès Powers. M. Krouchtchev ne perdra aucune occasion de faire souligner par le procureur Roudenko que les pays qui ont prêté leurs bases, du Pakistan à la Norvège, sont les complices de Powers — avec les conséquences éventuelles que cela peut entraîner pour eux. Ce sera là le cœur du procès.

Pour le reste, les Russes ne peuvent pas ignorer qu'une condamnation, même sévère, de Francis Gary Powers ne découragera pas d'autres jeunes Américains de se porter volontaires pour des missions dangereuses. Tout au plus, obligerait-elle M. Allen Dulles à les payer, pour les risques qu'ils prennent, encore plus que les 2.500 dollars (12.500 N. F.) actuellement versés par mois. En revanche, une mesure de clémence prouverait que les critères de la justice soviétique se rapprochent aujourd'hui de ceux établis en Occident.

Le procès Powers est donc une affaire délicate, aussi bien pour les Soviétiques que pour les Américains. Mais l'initiative étant maintenant entre les mains des Russes, ce sont eux qui devront, en premier lieu, montrer qu'au-delà des passions de la guerre froide, ils conservent le sens de la mesure. Ce serait pour eux la meilleure manière d'impressionner favorablement, comme ils le souhaitent, l'opinion étrangère.

K.S. KAROL.

(A.P.)

MME FRANCIS POWERS.
Le Pakistan et la Norvège co-inculpés.

CET HOMME EST UN SPÉCIALISTE !

Un spécialiste en matière de Sièges et Salons. Sa grande compétence est à votre entière disposition... C'est Mr M. SELLIER. Sans aucun engagement de votre part, consultez-le pour tous vos problèmes ! AUX GALERIES BARBES, Département « Sièges », 55, boulevard Barbès, Paris. Tél. ORN. 55-55.

Ouvert en Août ainsi que tous nos magasins de Province et d'Afrique du Nord

Catalogue gratuit sur simple demande. Joindre 4 timbres à 0,25 NF pour frais d'envoi

P. 936

PROFITEZ DES PRIX D'ETE !

Le Poussinet, modèle de poche
à TRANSISTORS - Sacoche cuir

Dim. : 16 × 9 × 5. Poids 750 gr PO-GO. Prise pour écouteur coupant automatiquement le HP du poste
Autres portatifs à transistors avec plusieurs gammes OC et prise auto. Valise électrophone à transistors 4 vitesses.
Démonstration chez tous nos agents
Documentation sur demande
Constr. : C.E.R.T., 34, r. des Bourdonnais (Métro Châtelet), Paris-1er. LOU. 56-47.

LE PLUS MAUVAIS DESSIN DE LA SEMAINE

choisi par SINÉ

— PH ! ET DIRE QU'IL Y EN A POUR 40 JOURS COMME ÇA

C'est le célèbre dessinateur Maurice Henry qui, cette semaine, remporte le prix avec l'envoi ci-dessus.

Maurice Henry, dans la lettre qu'il adresse à Siné à cette occasion, exprime l'espoir que ce concours incitera certains dessinateurs à exercer une plus grande vigilance sur leur production. C'était, évidemment, le but du concours imaginé par Siné.

MADAME EXPRESS

LE BRICOLAGE: un sport dangereux

(page II)

(Marquis.)

CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS A :

● ***Noté*** l'adresse d'une maison parisienne précieuse pour les « aoûtiens » en panne de... musique. Les postes de radio (et autres appareils) à transistors ont, en effet, la fâcheuse habitude de ne plus vouloir fonctionner quand on a le plus besoin d'eux, c'est-à-dire pendant les vacances. Cette maison, qui répare les transistors de toutes marques et de toutes nationalités (japonais, allemands, etc.) en quarante-huit heures, a créé un service dépannage-courrier. Il suffit d'envoyer, par poste, l'appareil à réparer avec, éventuellement, une description sommaire du cas et, deux jours plus tard, il est réexpédié par la maison, qui utilise la formule « contre remboursement ». (Sinfonia, 68, av. des Champs-Elysées. ELY. 53-60.)

● ***Constaté*** que les jupes et robes droites boutonnées jusqu'à l'ourlet posaient un problème : celui du dernier bouton. Ou il est cousu légèrement et à la première grande enjambée il se découd, ou il est cousu solidement et c'est le tissu qui se déchire. Madame Express a fixé ce bouton rebelle avec du fil élastique. Le résultat est satisfaisant à condition de ne pas faire de « tige » serrée pour laisser à l'élastique la possibilité de se tendre. (0,80 NF la fusette de 20 mètres environ.)

● ***Envoyé*** à des amis passant leurs vacances au bord de la mer deux livres pratiques qui leur permettront de manger le poisson frais pêché, accommodé à toutes les sauces :

— l'un est très amusant : on y apprend la manière de trouver sous roche « l'anglais » (petit crabe noir à reflets bleus), ou de pêcher le « pisse-en-l'air » (variété naine de coquille Saint-Jacques) le tout sans utiliser bateau ou canne à pêche. Pour les espèces comestibles, l'auteur indique la qualité et les meilleures recettes (« Guide du pêcheur à pied », par Gwenn-Aël Bolloré, Ed. La Table Ronde : 9,50 N.F.) ;

— l'autre est très pratique : il s'adresse aux femmes qui achètent tout simplement leur poisson au marché. On y apprend à reconnaître toutes les variétés de poissons (et à ne pas prendre un grondin pour un rouget), à les choisir très frais, à les acheter à la meilleure époque selon les espèces et surtout à les accommoder. Pour chaque espèce, une quantité de recettes, de la plus simple à la plus raffinée (« Les Poissons, de la pêche à la poêle », par Roby. Ed. Arthème Fayard : 9,50 N.F.).

● ***Trouvé*** un produit « miraculeux », le Mavala, pour empêcher les ongles de se casser. Il a l'aspect d'un vernis incolore et se pose (en très petite quantité à la fois) sur le bout de l'ongle pour le durcir. Un seul inconvénient: il coûte assez cher (17,50 NF le flacon, taille bouteille de vernis environ) et n'est encore en vente en France que dans de très rares endroits (Carita, 11 Fg Saint-Honoré, Pharmacie Roberts, 5, rue de la Paix) mais il est importé de Suisse et de Belgique et les femmes que la route de leurs vacances conduira dans un de ces deux pays pourront l'acheter sur place, sans doute à meilleur compte.

● ***Dégusté*** un délicieux gâteau de riz au lait caramélisé. Tout prêt, présenté en boîte de fer-blanc, ce dessert est très pratique pour les pique-niques, les desserts de dernière minute et les goûters d'enfants. (« Gâteau de riz « ORLY », 1,60 NF la boîte de 300 gr. En vente dans les épiceries et crémeries.)

● ***Utilisé*** contre les moustiques un procédé très efficace de défense passive. Il s'agit d'un nouvel insectifuge, présenté en bombe aérosol, qui a la particularité de se vaporiser directement sur la peau, où il laisse une très légère odeur mentholée. (Bombe Kik, 4,50 NF, drogueries.)

● ***Réussi*** à préserver ses cuillers de l'engloutissement systématique dans les pots de confitures (pleins), en réservant à cet usage une cuiller spéciale, pourvue d'un manche très long, et munie, au tiers de sa hauteur, d'un crochet qui se fixe au rebord du pot, quelle que soit son épaisseur. (Cuiller à confiture Uginox, 2,25 NF, B.H.V.)

● ***Apprécié*** un nouveau sac à linge sale qui en remplace deux. En plastique transparent et souple, il comporte deux compartiments, et permet ainsi de trier à l'avance les catégories de vêtements qui ne doivent pas être lavées ensemble. Par exemple, pour un bébé : couches et petit linge de laine ou de coton (brassières, tricots) (Polysac, 6,90 NF, en vente à la Maison des Plastiques, 5, rue de Miromesnil, aux Galeries Lafayette et aux Magasins Réunis.)

U.R.S.S.

Le procès Powers

● ***Que peuvent espérer les dirigeants soviétiques du procès du jeune pilote de l'U.2 ? K.S. Karol répond :***

MERCREDI, jour de son trente et unième anniversaire, Francis Gary Powers a comparu dans la grande salle des Colonnes de Moscou devant un Collège spécial de la Cour martiale soviétique, sous l'accusation de violation des frontières de l'U.R.S.S. dans un but d'espionnage. Rien ne prédestinait apparemment cet Américain moyen du Kentucky à être la vedette d'un grand procès intéressant l'opinion du monde entier.

Le cadre même où se déroulent les débats fait penser aux tragiques mises en scène juridiques organisées par Staline pour liquider ses adversaires de la vieille garde bolchevique. Mais en dehors de cette ressemblance extérieure, le procès Powers n'est nullement comparable à ceux qui furent intentés à Zinoviev et Kamenev ou à Boukharine et Rykov. Le jeune Américain a été pris en flagrant délit d'espionnage aérien dans la région de Sverdlovsk, son monoplan U.2 ayant été abattu par une fusée antiaérienne soviétique. La culpabilité de Powers a été reconnue par le président Eisenhower en personne. En déclarant, le 11 mai dernier, que l'U.2 abattu par les Russes, était en mission de reconnaissance effectuée avec son approbation, le chef de l'Etat américain a virtuellement contresigné la version soviétique de l'événement.

L'unité 10-10

On pouvait redouter toutefois que voulant exploiter au maximum l'affaire Powers, les Soviétiques ne fassent reconnaitre au pilote de l'U.2 un certain nombre de crimes antérieurs au vol du 1er mai et obtiennent de lui des confessions politiques sur la façon dont il s'était porté volontaire pour cette mission dangereuse. On parlait à l'avance d'un « lavage de cerveau » dont le prisonnier américain aurait été victime depuis sa capture.

Mais l'acte d'accusation, rendu public dans les délais prévus par la loi soviétique, a dissipé ces rumeurs. Francis Gary Powers n'a rien avoué de plus que ce qui était connu depuis le mois de mai et implicitement confirmé par les autorités américaines. S'il a parlé en détail de « l'unité de reconnaissance aérienne 10-10 » à laquelle il appartenait et des préparatifs de la mission qui l'a amené sur les bancs de l'accusation, il n'a pas été au-delà.

(A.P.)

MME FRANCIS POWERS.
Le Pakistan et la Norvège co-inculpés.

Une célébrité

La première conclusion qui s'impose est donc que la justice de la Russie de Krouchtchev ne ressemble en rien à celle que pratiquait naguère Staline. La présence des parents de Powers, accompagnés de leurs avocats américains, confirme cette impression. Le fait que le défenseur de l'ex-pilote, M. Mikhaïl Griniev, soit une célébrité juridique de l'U.R.S.S. (qu'il a représentée au cours du procès de Nuremberg) et qu'il ait décidé de plaider pour son client, au lieu d'être un auxiliaire du procureur, selon l'ancienne tradition, prouve encore que, sur le plan formel du moins, rien ne peut être reproché à M. Krouchtchev dans l'organisation de ce procès.

C'est la publicité dont cet événement a été entouré en U.R.S.S. qui a inquiété les Occidentaux : « *Qu'est-ce que les Russes veulent encore prouver dans l'affaire de l'U.2 ?* » Il est évident que Francis Gary Powers les intéresse peu. Le procès est avant tout une mise en accusation des services d'espionnage américains. M. Krouchtchev n'a pas cessé, depuis le 5 mai dernier, de faire ce procès dans tous ses discours et sous toutes les latitudes. Ceux qui lui ont donné raison sont déjà convaincus de la justesse de sa cause. Ceux qui croient que les Etats-Unis ont le droit moral de faire des reconnaissances aériennes au-dessus de l'U.R.S.S. pour assurer « la sécurité du monde libre » ne seront probablement pas ébranlés par le réquisitoire du procureur Roudenko.

Les bases

En revanche, c'est l'avenir des bases aériennes américaines dans les pays limitrophes de l'U.R.S.S. qui peut se jouer au cours du procès Powers. M. Krouchtchev ne perdra aucune occasion de faire souligner par le procureur Roudenko que les pays qui ont prêté leurs bases, du Pakistan à la Norvège, sont les complices de Powers — avec les conséquences éventuelles que cela peut entraîner pour eux. Ce sera là le cœur du procès.

Pour le reste, les Russes ne peuvent pas ignorer qu'une condamnation, même sévère, de Francis Gary Powers ne découragera pas d'autres jeunes Américains de se porter volontaires pour des missions dangereuses. Tout au plus, obligerait-elle M. Allen Dulles à les payer, pour les risques qu'ils prennent, encore plus que les 2.500 dollars (12.500 N. F.) actuellement versés par mois. En revanche, une mesure de clémence prouverait que les critères de la justice soviétique se rapprochent aujourd'hui de ceux établis en Occident.

Le procès Powers est donc une affaire délicate, aussi bien pour les Soviétiques que pour les Américains. Mais l'initiative étant maintenant entre les mains des Russes, ce sont eux qui devront, en premier lieu, montrer qu'au-delà des passions de la guerre froide, ils conservent le sens de la mesure. Ce serait pour eux la meilleure manière d'impressionner favorablement, comme ils le souhaitent, l'opinion étrangère.

K.S. KAROL.

CET HOMME EST UN SPÉCIALISTE !

Un spécialiste en matière de Sièges et Salons. Sa grande compétence est à votre entière disposition... C'est Mr M. SELLIER. Sans aucun engagement de votre part, consultez-le pour tous vos problèmes ! AUX GALERIES BARBÈS, Département « Sièges », 55, boulevard Barbès, Paris. Tél. ORN. 55-55.

Ouvert en Août ainsi que tous nos magasins de Province et d'Afrique du Nord

Catalogue gratuit sur simple demande. Joindre 4 timbres à 0,25 NF pour frais d'envoi

P. 986

PROFITEZ DES PRIX D'ETE !

Le Poussinet, modèle de poche
à TRANSISTORS - Sacoche cuir

Dim. : 16 × 9 × 5. Poids 750 gr PO-GO. Prise pour écouteur coupant automatiquement le HP du poste
Autres portatifs à transistors avec plusieurs gammes OC et prise auto. Valise électrophone à transistors 4 vitesses.
Démonstration chez tous nos agents
Documentation sur demande
Constr. : C.E.R.T., 34, r. des Bourdonnais (Métro Châtelet), Paris-1er. LOU. 56-47.

LE PLUS MAUVAIS DESSIN DE LA SEMAINE

choisi par SINÉ

— PH ! ET DIRE QU'IL Y EN A POUR 40 JOURS COMME ÇA

C'est le célèbre dessinateur Maurice Henry qui, cette semaine, remporte le prix avec l'envoi ci-dessus.

Maurice Henry, dans la lettre qu'il adresse à Siné à cette occasion, exprime l'espoir que ce concours incitera certains dessinateurs à exercer une plus grande vigilance sur leur production. C'était, évidemment, le but du concours imaginé par Siné.

MADAME EXPRESS

LE BRICOLAGE: un sport dangereux

(page II)

(Marquis.)

CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS A :

● ***Noté*** l'adresse d'une maison parisienne précieuse pour les « aoûtiens » en panne de... musique. Les postes de radio (et autres appareils) à transistors ont, en effet, la fâcheuse habitude de ne plus vouloir fonctionner quand on a le plus besoin d'eux, c'est-à-dire pendant les vacances. Cette maison, qui répare les transistors de toutes marques et de toutes nationalités (japonais, allemands, etc.) en quarante-huit heures, a créé un service dépannage-courrier. Il suffit d'envoyer, par poste, l'appareil à réparer avec, éventuellement, une description sommaire du cas et, deux jours plus tard, il est réexpédié par la maison, qui utilise la formule « contre remboursement ». (Sinfonia, 68, av. des Champs-Elysées. ELY. 53-60.)

● ***Constaté*** que les jupes et robes droites boutonnées jusqu'à l'ourlet posaient un problème : celui du dernier bouton. Ou il est cousu légèrement et à la première grande enjambée il se découd, ou il est cousu solidement et c'est le tissu qui se déchire. Madame Express a fixé ce bouton rebelle avec du fil élastique. Le résultat est satisfaisant à condition de ne pas faire de « tige » serrée pour laisser à l'élastique la possibilité de se tendre. (0,80 NF la fusette de 20 mètres environ.)

● ***Envoyé*** à des amis passant leurs vacances au bord de la mer deux livres pratiques qui leur permettront de manger le poisson frais pêché, accommodé à toutes les sauces :

— l'un est très amusant : on y apprend la manière de trouver sous roche « l'anglais » (petit crabe noir à reflets bleus), ou de pêcher le « pisse-en-l'air » (variété naine de coquille Saint-Jacques) le tout sans utiliser bateau ou canne à pêche. Pour les espèces comestibles, l'auteur indique la qualité et les meilleures recettes (« Guide du pêcheur à pied », par Gwenn-Aël Bolloré, Ed. La Table Ronde : 9,50 N.F.) ;

— l'autre est très pratique : il s'adresse aux femmes qui achètent tout simplement leur poisson au marché. On y apprend à reconnaître toutes les variétés de poissons (et à ne pas prendre un grondin pour un rouget), à les choisir très frais, à les acheter à la meilleure époque selon les espèces et surtout à les accommoder. Pour chaque espèce, une quantité de recettes, de la plus simple à la plus raffinée (« Les Poissons, de la pêche à la poêle », par Roby. Ed. Arthème Fayard : 9,50 N.F.).

● ***Trouvé*** un produit « miraculeux », le Mavala, pour empêcher les ongles de se casser. Il a l'aspect d'un vernis incolore et se pose (en très petite quantité à la fois) sur le bout de l'ongle pour le durcir. Un seul inconvénient: il coûte assez cher (17,50 NF le flacon, taille bouteille de vernis environ) et n'est encore en vente en France que dans de très rares endroits (Carita, 11 Fg Saint-Honoré, Pharmacie Roberts, 5, rue de la Paix) mais il est importé de Suisse et de Belgique et les femmes que la route de leurs vacances conduira dans un de ces deux pays pourront l'acheter sur place, sans doute à meilleur compte.

● ***Dégusté*** un délicieux gâteau de riz au lait caramélisé. Tout prêt, présenté en boîte de fer-blanc, ce dessert est très pratique pour les pique-niques, les desserts de dernière minute et les goûters d'enfants. (« Gâteau de riz « ORLY », 1,60 NF la boîte de 300 gr. En vente dans les épiceries et crémeries.)

● ***Utilisé*** contre les moustiques un procédé très efficace de défense passive. Il s'agit d'un nouvel insectifuge, présenté en bombe aérosol, qui a la particularité de se vaporiser directement sur la peau, où il laisse une très légère odeur mentholée. (Bombe Kik, 4,50 NF, drogueries.)

● ***Réussi*** à préserver ses cuillers de l'engloutissement systématique dans les pots de confitures (pleins), en réservant à cet usage une cuiller spéciale, pourvue d'un manche très long, et munie, au tiers de sa hauteur, d'un crochet qui se fixe au rebord du pot, quelle que soit son épaisseur. (Cuiller à confiture Uginox, 2,25 NF, B.H.V.)

● ***Apprécié*** un nouveau sac à linge sale qui en remplace deux. En plastique transparent et souple, il comporte deux compartiments, et permet ainsi de trier à l'avance les catégories de vêtements qui ne doivent pas être lavées ensemble. Par exemple, pour un bébé : couches et petit linge de laine ou de coton (brassières, tricots) (Polysac, 6,90 NF, en vente à la Maison des Plastiques, 5, rue de Miromesnil, aux Galeries Lafayette et aux Magasins Réunis.)

(Marquis.)

DANS LA SALLE DE SÉJOUR :
« Ne t'inquiète pas, j'installerai ça moi-même. »

MAISON

Un sport dangereux

● ***Le bricolage est rentable, à condition de savoir où s'arrêter.***

« *NE t'inquiète pas, j'installerai ça moi-même.* » Cette petite phrase, inoffensive en apparence, peut être lourde de conséquences. L'homme qui la prononce est habité par un virus étrange, celui du bricolage, qui sévit avec plus d'intensité pendant les fins de semaine et les jours de vacances, mais peut aussi faire son apparition à des moments inattendus : le soir, très tard, en revenant du cinéma, ou juste avant de sortir dîner, quand la porte qui grince depuis des mois ne peut, soudain, plus « grincer une minute de plus ».

Le bricolage est un sport passionnant mais... plein de risques, qu'il faut savoir pratiquer avec mesure : il permet de réaliser d'importantes économies... sauf si on est ensuite obligé d'appeler un spécialiste pour réparer les dégâts.

A l'usage des bricoleurs néophytes, et aussi... des plus avertis, Madame Express a établi un petit index des travaux à faire et à ne pas faire, ainsi que la liste des accessoires dont ils doivent s'armer s'ils veulent sortir vainqueurs de leurs démêlés avec le bois, le fer et la brique.

La salle d'eau

POUR TOUS BRICOLEURS :

● Si un robinet fuit : il suffit de dévisser la partie supérieure et de changer la pastille de caoutchouc. Une précaution évidemment indispensable : fermer le compteur à eau.

● Les petits éclats d'émail qui déparent la baignoire ou le lavabo peuvent être retouchés par simple pulvérisation. Un nouveau produit permet cette opération : Wiedolux (le flacon pour 6 m2 : 15 NF, au Printemps ; existe en 12 coloris).

POUR BRICOLEURS « AVERTIS » :

● Les carreaux ou les plaques de plastique permettent maintenant de « carreler » à peu de frais un mur de salle d'eau. Attention : la surface à garnir doit être préparée soigneusement avant de recevoir la colle appropriée, puis le revêtement. Un bon conseil : suivre attentivement le mode d'emploi donné avec le plastique et la colle.

● Les interstices existant entre le lavabo (ou la baignoire) et le mur se colmatent assez aisément grâce à une nouvelle matière souple : Seelastik (3,80 NF le tube, grands magasins).

A LAISSER AUX SPÉCIALISTES :

● La pose d'un revêtement de sol. Ils sauront le faire adhérer au mur et passer sous les appareils sans provoquer des infiltrations.

La chambre

POUR TOUS BRICOLEURS :

● Les fissures dans les parquets ou les meubles anciens peuvent être bouchées avec un mastic qui prend, en séchant, l'aspect du bois : Plastic Wood (1,50 NF, grands magasins et quincailleries).

● Il est assez facile de décaper peintures et vernis (même anciens). Un bon produit: « Décapex » (1,40 NF le flacon, au Printemps).

POUR BRICOLEURS « AVERTIS » :

● Le bois blanc pourra prendre des aspects de bois précieux (chêne, noyer ou acajou) s'il est d'abord traité avec du Vernis 500 puis poncé, et enfin reverni avec du Vernis 500 ton bois : Ripolin (3,75 NF le petit bidon, grands magasins et droguistes).

● Pour isoler un mur humide il suffit généralement de le couvrir d'une feuille de Molyscape avant de le repeindre ou de le retapisser (11 NF le mètre, marchands de papiers peints).

A LAISSER AUX SPÉCIALISTES :

● Vernir au tampon un meuble ancien ou de prix.

● Poser une moquette.

La salle de séjour

POUR TOUS BRICOLEURS :

● Les portes deviendront silencieuses si elles sont simplement munies d'un nouveau dispositif, facile à monter : Silencia (8 NF, pour quatre portes, au Printemps).

● Pour empêcher les chaises de marquer sur le sol, il suffit d'équiper les quatre pieds de « protège-chaises » (2 NF les 24, grands magasins).

POUR BRICOLEURS « AVERTIS » :

● Retapisser les fauteuils ou les canapés est déjà presque de l'art. Mais le « bricoleur averti » pourra réussir l'opération s'il prend la précaution de faire d'abord un patron en papier fort et d'utiliser des petits clous à tête large et une colle spéciale : Soudex (1,20 NF, existe pour textiles, cuirs et plastiques, grands magasins).

A LAISSER AUX SPÉCIALISTES :

● Le tapissage des meubles anciens : il est très délicat d'enfoncer des clous dans des bois séculaires.

● La réparation de tapis (anciens ou de valeur).

ET POUR CEUX QUI NE DOUTENT DE RIEN :

● La fabrication de meubles, qui doit être laissée... aux fabricants.

● La restauration des tableaux de maîtres.

La chambre d'enfants

POUR TOUS BRICOLEURS :

● Des prises de sécurité posées sur les lampes éviteront les catastrophes et rendront superflue une surveillance continuelle : Prise « Express » (1 NF, en démonstration sur les grands boulevards, chez certains électriciens et dans les grands magasins.)

POUR BRICOLEURS « AVERTIS » :

● La chambre d'enfants pourra être repeinte rapidement et sans lessivage préalable, grâce à une nouvelle peinture qui sèche très rapidement : le Prestonyl (7,50 NF, au B.H.V., existe en 18 teintes).

● Les meubles d'enfants se « laquent » bien. Mais attention aux produits dont on ne connaît pas exactement la composition, et qui peuvent être nocifs pour les jeunes locataires.

La cuisine

POUR TOUS BRICOLEURS :

● Les récipients métalliques troués n'ont plus besoin maintenant « d'aller chez le rétameur » : un métal-plastique en tube permet de les rendre étanches: « Loy plastique » (2,25 NF, grands magasins).

● Les tringles plastiques se posent rapidement avec un fixe-tringles, en vente au B.H.V. (0,40 NF la paire).

POUR BRICOLEURS « AVERTIS » :

● La réalisation et la pose de plans de travail en plastique stratifié (Formica ou Polyrey) peuvent être entreprises à condition de faire scier au préalable les panneaux aux dimensions voulues et d'utiliser une colle spéciale.

● Un aspirateur de buée se fixe assez facilement au-dessus d'une cuisinière et des lamelles de verre, remplaçant un petit carreau, permettent une ventilation de la pièce.

A LAISSER AUX SPÉCIALISTES :

● La pose d'un revêtement de sol.

● L'installation ou la réparation d'appareils électro-ménagers (ces deux opérations font généralement partie du « service après vente » de l'appareil).

Dans l'entrée

POUR TOUS BRICOLEURS :

● Si la serrure de la porte d'entrée ne fonctionne pas bien, il est facile de lui redonner du « jeu » en la lubrifiant à l'aide d'un nouveau produit : le « Bardahl » (3,15 NF, présenté en flacon spécial, prêt à l'emploi, grands magasins).

POUR BRICOLEURS « AVERTIS » :

● La pose d'une serrure de sécurité demande beaucoup de précision. Il est indispensable de relever, sur papier-calque, les contours de la serrure, de les reporter sur le bois avant de percer les trous aux emplacements exacts. Un bon modèle : la serrure Vega. (38 NF, avec 3 clefs, au Printemps).

Le matériel

Le matériel du bricoleur est sacro-saint. Dans sa forme la plus simple, il se présente comme une « trousse minima » comportant : marteau, tournevis, tenailles, vilebrequin, clef anglaise, lime et scie.

Mais ces « trousses » font sourire les bricoleurs endurcis, auxquels de longues années de pratique ont apporté (en plus de l'expérience) une riche collection d'instruments. Cette

(Marquis.)

DANS LA SALLE D'EAU :
« Un virus de fin de semaine. »

CHEVEUX

La grande entreprise

Attention, en jouant avec la couleur, vous risquez de voir le vison se transformer en carotte.

DES milliers de jeunes personnes brunes, dont l'âge oscille entre quatorze et dix-huit ans, subtilisent chaque année un flacon d'eau oxygénée sur les rayons de l'armoire à pharmacie familiale av..nt de partir en vacances; à leur retour elles arborent fièrement une incroyable crinière « queue de vache » et affirment à leurs mères effarées : « Mais, maman, je te jure, c'est l'eau de mer et le soleil. » Les mères n'en croient rien, les cheveux repoussent... et l'incident est clos.

Mais, depuis que la teinture s'est généralisée, que les grands coiffeurs lancent chaque saison une nouvelle teinte de cheveux (écaille, tabac, vison, etc.), que les « premières mèches blanches » ont perdu de leur prestige, et surtout qu'une multitude de produits décolorants ou recolorants ont envahi le marché, la tentation de changer de tête à domicile s'empare de beaucoup de femmes.

Ce phénomène est d'ailleurs saisonnier et s'observe généralement pendant la période des vacances; pourquoi ?

1) Les cheveux étant en tous les cas revenus (ou presque) à l'état sauvage, on ne craint pas d'abîmer sa dernière mise en plis;

2) Une « coloration-party » est un bon passe-temps pour un après-midi pluvieux;

3) Les produits de coloration à domicile ne sont pas chers et sont en vente partout, jusque dans les plus petits bazars.

Mais attention, changer de vernis à ongles ou de rouge à lèvres est une fantaisie qui n'engage à rien ; modifier sa couleur de cheveux n'est pas seulement une fantaisie, c'est une science. Cette science n'est pratiquée qu'avec prudence par les coiffeurs, et les néophytes doivent pénétrer dans ce domaine avec la plus grande circonspection.

Premier commandement à observer si vous voulez devenir « coloriste » amateur : savoir ce que vous voulez obtenir et apprendre à différencier le rinçage des reflets, et le shampooing colorant de la coloration (ou teinture).

Reflets et nuances

● LE RINÇAGE : opération la moins risquée puisqu'il disparaît au premier shampooing. Il améliore ou retouche la teinte obtenue par une décoloration ou une teinture. Durée d'application : cinq minutes environ. Mode d'emploi: au pinceau, après le shampooing. Pour le réussir, diluer le produit dans de l'eau très chaude et ajouter un peu de vinaigre qui le fixera. (Color-Tint-Rinse, d'Helena Rubinstein, 2,25 NF.)

● LES REFLETS : ils réveillent les cheveux ternes et nuancent les cheveux décolorés. Durée d'application : 5 minutes ; mode d'emploi : en friction. Ils résistent au lavage mais ne couvrent pas les cheveux blancs. On peut les renouveler toutes les six semaines environ. (Régé-Color, 3,29 NF.)

● LE SHAMPOOING COLORANT : il ravive les teintes naturelles et colore légèrement les cheveux blancs; il résiste aux shampooings. Durée d'application: quinze à vingt minutes; mode d'emploi : soit au pinceau, soit en friction. A utiliser une fois par mois. (Cristal-Color, 5,85 NF.)

● LA DÉCOLORATION : ayant pour unique fonction d'éclaircir (plus ou moins), elle est indispensable pour permettre à une coloration ou une teinture, de prendre, si on désire, un ton en dessous de ses cheveux naturels. (Eau oxygénée + ammoniaque = décoloration; mais dosage et temps de pose sont extrêmement délicats à calculer.)

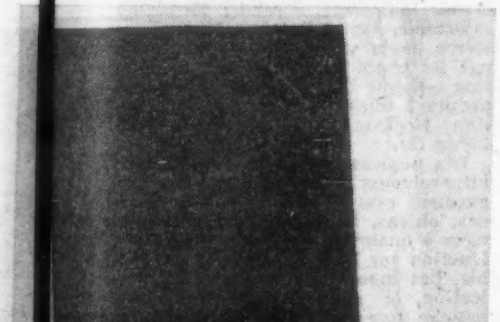
La touche d'essai

Deuxième commandement : savoir ce que vous *pouvez* faire seule et quels sont les écueils que vous aurez à surmonter.

Reflets, rinçages et shampooings colorants sont sans danger si vous observez scrupuleusement les temps de pose ; mais il est très difficile de surveiller soi-même la « montée » de la couleur, surtout sur des cheveux longs. Sachez qu'il y a tous les jours de multiples accidents — parfois graves — dus notamment à des réactions allergiques. En tout cas, commencer l'application par la nuque et procéder à une touche d'essai (rendue obligatoire chez les coiffeurs par un décret du 16 février 1951).

L'efficacité de cette touche n'est pas absolue mais elle peut aider à déceler une allergie. Voici comment procéder : frictionner légèrement avec de l'alcool un petit carré de peau à la

→



(Marquis.)

DANS LA CHAMBRE !
« ... peut plus grincer une minute de plus. »

RECETTES

Les poivrons

● AUX SARDINES.

Des poivrons verts.
Une boîte de sardines.
Un peu d'huile d'olive.
Ail, persil.

Vous ouvrez les poivrons et vous les épépinez, puis vous les faites pocher dix minutes à l'eau bouillante. Dans la cavité de chaque moitié, vous mettez une sardine. Vous faites dorer à la poêle dans de l'huile chaude pendant quelques minutes et vous servez après avoir saupoudré d'un hachis d'ail et de persil.

● AU FROMAGE BLANC.

Des poivrons (jaunes de préférence, mais les verts conviennent également).
De l'huile d'olive.
1 *cuillérée de vinaige (de vin si possible).*
1 *fromage de chèvre (ou, à défaut, du fromage blanc).*
Sel, fines herbes, ail.

Vous les mettez 5 minutes au four pour adoucir leur parfum, puis vous les ouvrez à moitié pour enlever les pépins. Ensuite vous les jetez dans l'huile chaude pour les faire dorer (environ 7 minutes). Deux minutes avant de les retirer, vous ajoutez une pointe d'ail haché, le vinaigre, et vous salez très légèrement. Vous servez très chaud accompagné de fromage de chèvre aux fines herbes (ou bien de fromage blanc battu avec un hachis de ciboulette).

Cette recette est celle des bergers alpins.

SUZANNE et HENRIETTE.

ANNA MAGNANI BRUNE... ET BLONDE. (Agip.)

BRIGITTE BARDOT BLONDE... ET BRUNE. (Archives.)

Une question d'humeur et de prudence.

→

saignée du bras ou derrière l'oreille, badigeonner avec du produit colorant mélangé en parties égales à de l'eau oxygénée à dix volumes, attendre 48 heures; si aucune rougeur n'apparaît, il y a toutes les chances pour que le produit choisi soit supporté.

La décoloration et la teinture posent davantage de problèmes.

Si la première séance de décoloration est souvent encourageante, la seconde l'est toujours moins... Il ne s'agit plus alors d'éclaircir mais de « réassortir » ; certaines mèches ont « pris » davantage que d'autres; en outre, le soleil a activé les oxydations, c'est-à-dire l'action décolorante de l'oxygène de l'air sur le pigment naturel et, plus encore, sur les produits chimiques.

La teinture réserve également des surprises désagréables. Les cheveux blancs peuvent avoir l'idée saugrenue de « virer » et de devenir rougeâtres ou verdâtres. Sans parler des accidents allergiques, le cheveu refuse parfois un traitement de choc administré par des mains inexpertes et se dessèche ou casse...

La panoplie

Troisième commandement : si ce tableau apocalyptique ne vous a pas découragée, réunissez, avant de vous lancer dans l'aventure, la panoplie de la parfaite « coloriste amateur » :

● bannissez les récipients métalliques (des oxydations sont à craindre): les bols de verre ou de pyrex sont les plus indiqués ;

● munissez-vous d'un gros pinceau et d'un peigne à queue ;

● n'oubliez pas la glace à trois faces, indispensable pour garder une vue d'ensemble sur le terrain des opérations;

● protégez vos mains avec des gants de caoutchouc;

● caparaçonnez-vous de vieilles serviettes de toilette ou de lambeaux de drap. Si vous n'observez pas ces prescriptions, les frais de teinturier risqueraient de vous coûter plus cher qu'une séance chez un maître coiffeur.

Si vous êtes très prudente, si vous préférez les opérations légères aux brusques décolorations, si vous n'exigez pas de passer sans transition de l'aile de corbeau au blond platine, vous pouvez donc tenter, un jour d'été, d'assortir votre chevelure à votre humeur du moment.

Au pire

Si le résultat obtenu n'est pas à la hauteur de vos espérances et même s'il est franchement catastrophique, il vous reste cependant une solution :

● Vous précipiter dès votre retour chez un bon coiffeur ; il pourra généralement rattraper vos erreurs ; mais il lui faudra presque toujours décaper pour recolorer ensuite ; vos cheveux en pâtiront forcément (cette opération s'apparentant à celle qui consiste à passer une chemise à l'eau de Javel pour enlever une tache).

Enfin, si l'homme de l'art se montre lui-même impuissant, une seule issue : faire couper vos cheveux... vous serez à la mode !

SANTÉ

Deux nouvelles importantes

● *Les biberons au B.C.G. et les piqûres d'aspirine.*

DANS sa dernière séance du mois de juin 1960, l'Académie de Médecine de Paris a émis le vœu que la vaccination au B.C.G. par voie buccale à l'aide de vaccin hyophilisé soit agréée par la loi au même titre que la vaccination classique par scarification (1). Cette technique, qui était déjà préconisée par Calmette (le «C» du B.C.G. = bacille Calmette-Guérin) est largement utilisée à l'étranger. Un million d'enfants sont vaccinés de cette façon chaque année aux U.S.A., trente millions d'enfants environ l'ont été en U.R.S.S. au cours des treize dernières années. Reprise en France récemment, la vaccination par la bouche offre pratiquement la même protection que le procédé classique : 95 à 98 % de virages de cuti.

Elle a le mérite d'être pratique. La mère elle-même administre la dose de vaccin à son bébé, à partir du 30e jour qui suit la naissance, diluée dans un peu d'eau bouillie sucrée. L'opération est renouvelée chaque mois jusqu'à cinq mois. Les « biberons au B.C.G. » sont parfaitement supportés par l'estomac du nourrisson. Les médecins sont unanimes à préconiser la vaccination par le B.C.G. : plus de 150 enfants meurent encore chaque année de méningite tuberculeuse.

(1) Procédé qui consiste à déposer sur une minuscule entaille sur l'épiderme, à l'aide d'une sorte de plume dite vaccinostyle, une goutte de culture de B.C.G. en solution.

Un goût d'alcool fort

Si le B.C.G. peut maintenant s'avaler, l'aspirine, qui jusqu'ici s'avalait, va pouvoir s'injecter. Grâce en effet à la découverte de deux médecins français d'Aix-les-Bains, on peut désormais faire des « piqûres d'aspirine ».

Pour éviter les accidents digestifs que risque d'entraîner à la longue une consommation quotidienne importante de cet analgésique (chez les rhumatisants, par exemple), on avait songé, depuis longtemps, à rendre l'aspirine injectable. On s'était heurté au problème de la stérilisation, irréalisable par les procédés classiques : la solution obtenue devenait instable et impropre à toute injection. La stérilisation électronique a résolu le problème (2).

Les piqûres d'aspirine — par voie intraveineuse — après avoir été longuement essayées sur l'animal (bovidés, chiens, lapins) ont été administrées à quatorze malades avec succès. L'action sur la douleur est remarquable. Les inconvénients : pendant l'injection, le malade ressent dans la bouche une sensation d'âpreté analogue à celle laissée par un alcool fort. Une précaution : l'aspirine doit être strictement injectée dans la veine. Si quelques gouttes se répandaient dans les tissus voisins, il pourrait en résulter une enflure locale accompagnée d'une douleur assez vive qui risquerait de se prolonger quelques heures.

(2) La stérilisation électronique se fait sur de l'aspirine pulvérisée, par l'intermédiaire d'irradiations par particules bêta avec un accélérateur linéaire d'électrons.

Ce cahier de Madame Express a été réalisé par :

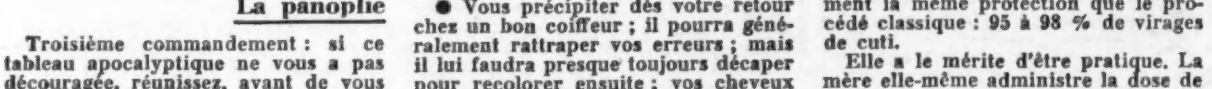
Christiane Collange

avec la collaboration de :

Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Colette Gouvion, Suzanne Havas, Danièle Heymann, Paulette Krauss, Anouk Lautier, Rosie Maurel, Suzanne et Henriette.

Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8e). ELY. 88-61.

(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)



E. Oxeda
recherche beaux bijoux
anciens et modernes
et tabatières en or
334 Rue Saint-Honoré, PARIS-1er
OPERA : 65-68 - RICHELIEU : 81-80

ASTRONAUTIQUE

Un but pour l'Amérique

● En récupérant l'ogive d'un engin spatial, les Américains viennent de réussir un coup de maître. Au moment où le Congrès astronautique se trouve réuni à Stockholm, Albert Ducrocq fait le point du grand match U.R.S.S.-U.S.A.

La tradition veut que les congrès astronautiques soient marqués par une intense activité spatiale. Celui de 1960, qui se tient cette semaine à Stockholm, n'aura pas failli à la règle: les Américains nous ont gratifiés d'un véritable feu d'artifice d'exploits spatiaux, l'un d'eux — la récupération de Discoverer XIII — constituant un très grand événement dans l'histoire de l'astronautique.

En effet, bien que le terme de récupération ait été employé à propos des ogives de matière réfractaire rentrées dans l'atmosphère à des vitesses de plusieurs kilomètres-seconde, jamais, jusqu'à ce jour, il n'avait été possible de faire en sorte qu'un satellite, ayant été installé sur une certaine orbite et gravitant de façon régulière, soit capable de la quitter pour revenir à terre.

Pourtant, ce problème était fondamental à plusieurs égards. Faute d'avoir réussi la récupération, l'astronautique nous offrait l'image d'un constructeur qui avait su mettre en marche des véhicules mais qui ne pouvait plus les arrêter, de sorte qu'ils étaient condamnés à aller s'écraser sur quelque obstacle. La récupération était nécessaire pour que l'on puisse vraiment commencer à employer l'expression de voyage dans l'espace, et cela aussi bien pour des instruments de mesure revenant intacts (l'enregistrement et la photographie pouvant apporter beaucoup plus d'informations qu'une simple retransmission de messages par radio) que pour des passagers désireux de prendre place dans des engins, munis d'un billet aller et retour...

Une conquête de la précision

La récupération d'un satellite fut donc l'un des objectifs majeurs fixés au second Cap Canaveral américain, c'est-à-dire à la nouvelle base de Vandenberg, en Californie, qui s'employa, au cours des dix-huit mois écoulés, à lancer, à cette fin, la fameuse série des satellites Discoverer.

Une même manœuvre fut ainsi répétée à de nombreuses reprises. Lancés au moyen de fusées Thor, les Discoverers étaient placés sur des orbites polaires (c'est-à-dire qu'ils décrivaient autour de la Terre des orbites les amenant à survoler à chaque tour le pôle Sud puis le pôle Nord). Le dernier étage avait en moyenne 700 kilos, ce qui laissait la place pour une capsule d'environ 136 kilos. Dans une première phase, les satellites étaient lancés comme des engins ordinaires, le périgée étant voisin de 250 km, pour un apogée de quelque 700 km. Les techniciens américains s'étaient proposé de les laisser exécuter dix-sept tours autour de la Terre, avant de déclencher le retour, celui-ci étant acquis au moyen d'une rétro-fusée.

Pour provoquer le décrochage de la capsule depuis son orbite, l'action de la rétro-fusée n'avait d'ailleurs pas à être très forte. Pour un satellite ayant à son apogée une vitesse de 7.320 mètres/seconde (comme ce fut le cas pour Discoverer XIII) il suffisait de diminuer cette vitesse de moins de 100 mètres/seconde pour que l'engin retombe à terre. La quantité de combustible nécessaire pour créer l'impulsion correspondante n'entrait donc pratiquement pas en considération, à telle enseigne qu'à l'action d'un combustible, les Américains ont peut-être en réalité substitué la simple détente d'un gaz comprimé, formule autorisant une beaucoup plus grande précision.

Tout le problème, en effet, était là : il fallait que l'action de la rétro-fusée s'exerce qualitativement dans une direction déterminée, l'engin ayant été préalablement stabilisé, c'est-à-dire ayant neutralisé sa rotation propre sur lui-même (grâce à une cellule infra-rouge visant l'horizon et provoquant l'éjection de gaz par des petites fusées latérales pour rétablir la position dès que l'engin tendait à piquer du nez). Et c'est à cette conquête de la précision, tant dans la stabilisation que dans le travail de rétro-fusée, que les techniciens américains devaient s'attacher sans désemparer, et sans désespérer, malgré douze échecs. Sur les douze Discoverers lancés entre février 1959 et août 1960, six, en effet, ne purent gagner leurs orbites, tandis que sur les six autres la rétro-fusée fonctionna mal.

Le projet Mercury

La récupération ouvre la route à l'homme de l'espace. Il est prévu, en effet, aux Etats-Unis, que deux autres lancements de Discoverers vont être le prélude au renouvellement de l'expérience sur une plus grande échelle, la capsule devenant une cabine susceptible de transporter un passager.

En réalité, il existe en Amérique deux projets distincts visant à envoyer un homme dans l'espace. Le premier — connu sous le nom de projet Mercury — se situe exactement dans le prolongement de l'opération Discoverer. La fusée de lancement sera une Atlas-Mercury capable de satelliser une cabine de 1.100 kilos qui devra revenir à terre comme la capsule de Discoverer XIII : après l'action d'une rétro-fusée, un parachute s'ouvrira dans la basse atmosphère, un matelas pneumatique devant se gonfler automatiquement à l'extrême fin de la course pour permettre au passager de prendre contact en douceur avec le sol. Voici encore peu de temps on pensait que ce projet Mercury ne pourrait pas être réalisé avant la fin de 1961 : la récupération de Discoverer XIII invite à avancer l'échéance.

Le planeur de l'espace

L'autre projet américain entend satelliser un avion-fusée. Et sans doute n'est-ce pas une simple coïncidence si, le 12 août, a vu à la fois la récupération de Discoverer XIII et l'établissement d'un impressionnant record d'altitude par l'avion-fusée Bell X 15, largué depuis un appareil en vol. Le projet Dyna-Soar prévoit, en effet, de lancer un avion similaire à partir d'une fusée à un étage, puis d'une fusée à plusieurs étages, de manière à lui donner une vitesse presque égale à la vitesse de satellisation, l'avion revenant ensuite à terre au prix d'un long vol plané, d'où le nom du projet (en anglais : *to soar* = planer). Cette formule présente un gros avantage : elle laisse au pilote un rôle actif, en ce sens qu'au moyen de son gouvernail de profondeur il pourra régler à volonté la pénétration de son engin dans la basse atmosphère, quitte à reprendre de l'altitude en cas d'échauffement exagéré. En outre, le pilote aurait, dans une certaine mesure, la faculté de choisir son aire d'atterrissage.

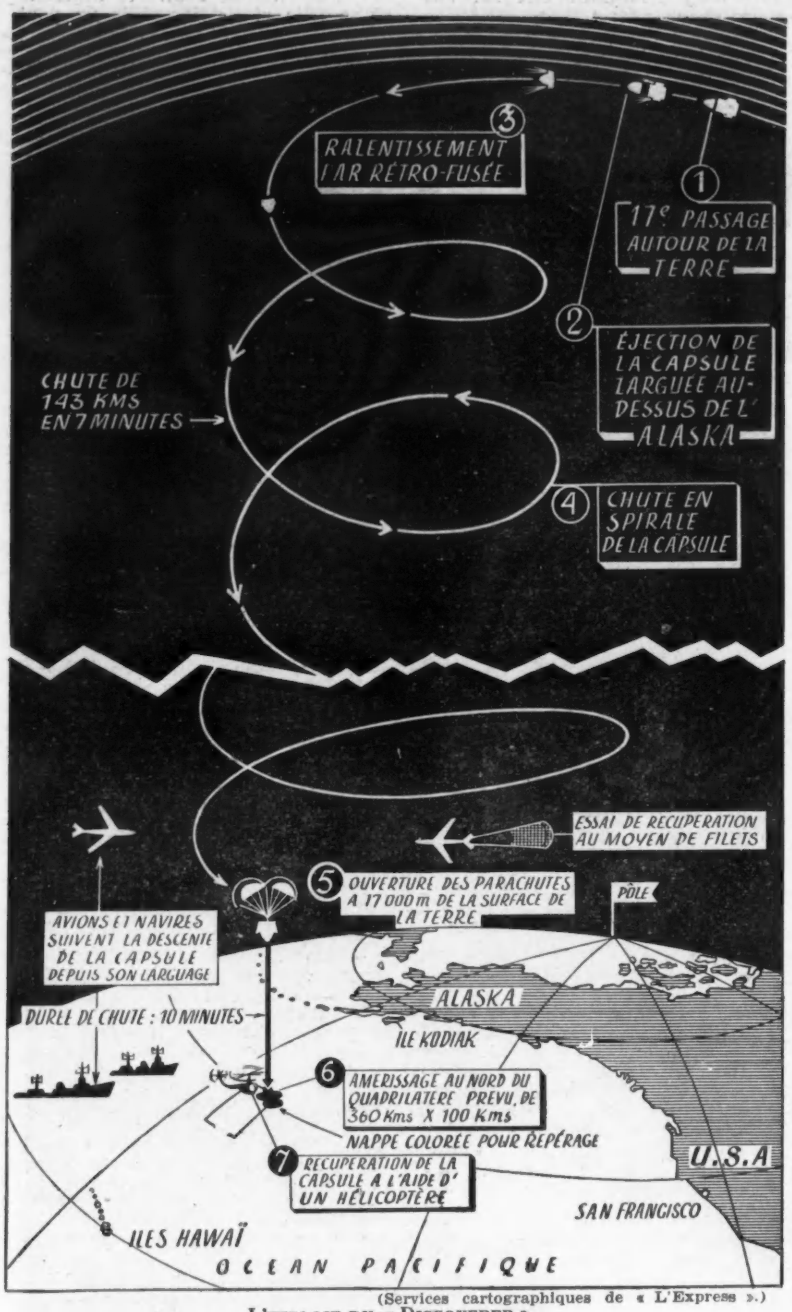
Mené de façon tout à fait indépendante, le projet Dyna-Soar pourrait voir le jour, lui aussi, en 1961, mais il n'est pas impossible que, dès cette année, les Américains accomplissent les premiers pas en faisant lancer un avion-fusée par une fusée, c'est-à-dire que l'homme pénétrerait déjà dans l'antichambre de l'espace.

Si la semaine écoulée a vu les Américains enregistrer un indéniable succès (le palmarès devant être complété par le lancement de leur satellite Echo I, qui réfléchit les ondes radio, permettant des télécommunications via l'espace entre le New Jersey et la côte du Pacifique), deux ombres apparaissent toutefois au tableau.

Tout d'abord, une récupération a été réussie, c'est un fait. Mais encore s'agit-il de savoir de quelle marge de sécurité les Américains disposaient. On ne saurait, en effet, envisager l'envoi d'un homme dans l'espace si l'expérience a seulement « des chances de réussir » : il importe que la réussite soit, à l'avance, quasi acquise; autrement dit, il s'agit d'avoir une maîtrise totale des récupérations. Et ce n'est pas une expérience seule qui peut la donner : en ce sens, on attend avec impatience le lancement des prochains Discoverers. S'il s'avère qu'ils sont également récupérés de façon impeccable, alors de grands espoirs s'ouvriront.

Une autre question se pose : que préparent les Soviétiques en la matière ? Non seulement ils ont annoncé, officiellement, le « très prochain lancement d'un satellite habité », mais il semble qu'ils aient accumulé la préparation de moyens pour parvenir à ce but. Depuis leur Laïka, ils ont effectué de vastes études de biologie spatiale, tandis qu'ils possèdent maintenant la super-fusée, capable de satelliser quatre tonnes, c'est-à-dire une cabine confortablement équipée. Enfin, à l'issue de leurs expériences effectuées dans le Pacifique les 5 et 7 juillet dernier, les Soviétiques déclarèrent avoir atteint « la précision absolue », ce qui signifierait que leurs techniques de cybernétique spatiale leur permettraient de faire revenir un engin en un point fixé à l'avance. Pourtant, à ce jour, ils n'ont effectué aucune récupération. Nous réservent-ils la surprise d'une très prochaine expérience dans ce domaine ? Les mois — peut-être même les semaines — qui viennent nous diront si les Américains pourront conserver l'avance qu'ils ont prise, pour la première fois, dans le match spectaculaire qui les oppose, dans l'espace, aux Soviétiques.

ALBERT DUCROCQ.



(Services cartographiques de « L'Express ».)

L'EXPLOIT DU « DISCOVERER ».
A la treizième fois le mur fut franchi.

Les événements et les hommes qui ont fait l'HISTOIRE dans

MIROIR DE L'HISTOIRE

Au sommaire de SEPTEMBRE qui vient de paraître, parmi 15 articles d'une étonnante variété :

LYAUTEY AU MAROC
par André MAUROIS, de l'Académie Française

MONSIEUR VINCENT PAYSAN LANDAIS
par DANIEL-ROPS, de l'Académie Française

MAURITANIE REPUBLIQUE DU DESERT
par Odette du PUIGAUDEAU

UN AMOUR DE BISMARCK A BIARRITZ
par Pierre de GORSSE

LA TERRE TREMBLE A SAN-FRANCISCO
par Suzanne BLATIN

QUAND HENRY IV VENGEAIT LA REINE MARGOT
par Raymond RITTER

LA GESTAPO MET L'ALLEMAGNE AU PAS
par Jacques DELARUE

LES GEANTS DU PETROLE : DETERDING
par Bernard QURIS

●

Nombreuses illustrations en noir et en couleurs
En vente partout : 1,50 N.F.
L'abonnement d'un an : 15 N.F.
MIROIR DE L'HISTOIRE
61, rue de Vaugirard, PARIS (6e)

GÉOPHYSIQUE

Le projet Beloussov

Les Américains et les Russes ne sont pas seulement en compétition dans l'espace : il s'agit maintenant d'explorer le « manteau » de la Terre, qui reste pratiquement inconnu.

« NOUS commençons à bien connaître ce qui se passe à des milliers de kilomètres dans l'espace. Mais, à quelques kilomètres sous nos pieds, commence un mystérieux domaine dont nous ne savons toujours rien. L'homme va bientôt s'embarquer pour le cosmos — mais il faudra bien, après chaque voyage, revenir sur la vieille planète, et s'apercevoir qu'on en ignore presque tout. »

C'est dans ces termes qu'à la 12e Assemblée générale de l'Union géophysique et géodésique internationale, qui s'est tenue récemment à Helsinki, le professeur Beloussov présenta son projet : consacrer presque autant de moyens et d'argent qu'il en fut dépensé, au cours de l'Année Géophysique de 1957-1959, à lancer une campagne internationale pour l'exploration scientifique des profondeurs du globe. Adoptée sous le nom de « projet du manteau supérieur », la proposition pourrait être appliquée dès 1962.

Le projet est passionnant. Le « manteau » de la Terre est la zone qui commence à 15 kilomètres sous les continents, à 4 ou 5 kilomètres seulement sous les océans — immédiatement au-dessous de l'écorce, de la croûte mince et figée sur laquelle nous vivons, et qui est, par rapport au globe, moins épaisse que la coquille d'un œuf. Sous cette coquille, qui n'a pas encore été percée, alors que nous avons atteint la Lune, commence un monde étrange, pratiquement inconnu: c'est le début du « magma interne ». Soumises à des pressions énormes, à des températures de plusieurs centaines de degrés, les roches n'ont plus la même composition qu'en surface, les mêmes propriétés physiques. Rien n'est plus fixé : de lents « courants de convection » agitent puissamment cette masse hétérogène, à la fois rigide et élastique. C'est ici que commencent les tremblements de terre, que naissent les éruptions volcaniques. Tous les bouleversements qui viennent transformer le visage de la planète ont leur origine dans le « manteau ».

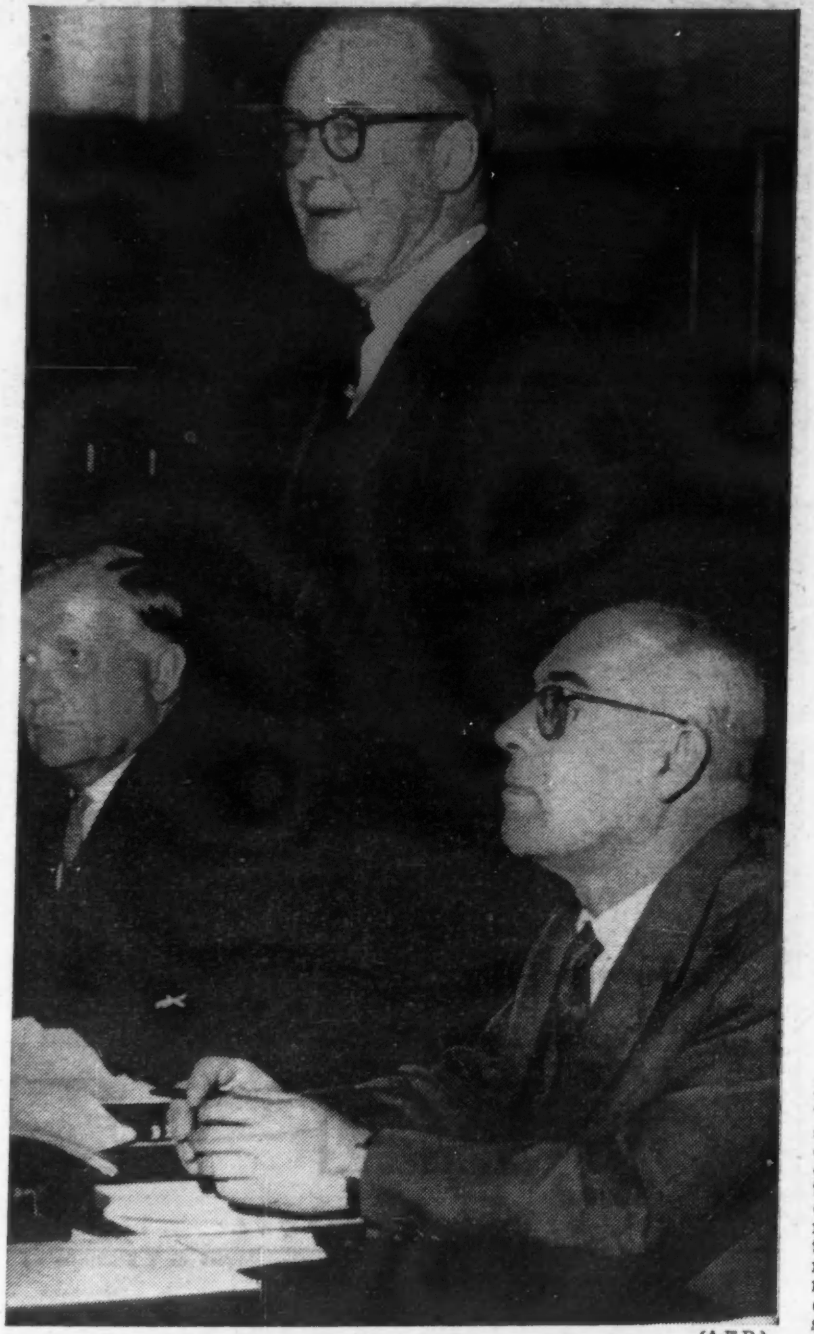
Le « Mohole »

Le projet Beloussov peut avoir également un intérêt pratique considérable. Le jour où nous connaîtrons le mécanisme exact des séismes, nous pourrons les détecter à temps, peut-être les prévenir dans une certaine mesure, et sauver ainsi des dizaines de milliers de vies humaines.

« *Il n'est pas exclu*, ajoute le professeur Beloussov, *qu'il faille un jour descendre jusque vers le manteau pour extraire les matériaux disparus des mines de la croûte terrestre, ou pour trouver de nouvelles sources d'énergie.* »

Les méthodes actuellement à notre disposition ne fournissent sur le « magma interne » que des indications trop fragmentaires, l'exploration scientifique des profondeurs du globe devra nécessairement comprendre le creusement d'un puits géant, par lequel monteront les échantillons et les enregistrements directs.

Par là, le projet Beloussov devient un problème technique d'une considérable ampleur. Ce puits devra être deux fois plus profond que le plus profond trou creusé sur terre. Le record de 7.625 mètres, établi en 1958 par les pétroliers du Texas, n'est qu'un insignifiant coup d'épingle dans l'écorce du globe : comme une égratignure d'un demi-millimètre sur une sphère de un mètre.



(A.F.P.)

LE PROFESSEUR BELOUSSOV A HELSINKI.
Un trou de quinze kilomètres.

Un matin de 1957, en Californie, un déjeuner réunissait quelques joyeux savants de l'AMSOC : l'American Miscellaneous Society, qui ne possède ni statuts, ni bureaux, ni cotisations, et dont personne ne sait comment on en devient membre. Par réaction contre le déluge de propositions farfelues qu'ils avaient professionnellement à étudier, deux spécialistes décidèrent d'en lancer une autre : le creusement d'un grand trou dans la terre.

Mais ils se prirent à leur jeu : ils s'aperçurent qu'en creusant sous une fosse océanique il deviendrait possible d'atteindre le « manteau » au bout de 4 ou 5 kilomètres seulement. Comme ce « manteau » est séparé de la croûte terrestre par une ligne toute théorique, appelée « discontinuité Mohorovici », ou plus simplement « Moho », le trou projeté devint le Moho-hole, ou « Mohole ».

Le projet « Mohole » fut adopté d'enthousiasme par l'Union géophysique et géodésique, réunie en 1957 à Toronto. Un délégué soviétique précisa : « *Nous avons déjà l'équipement pour effectuer un tel forage. Nous cherchons actuellement l'emplacement...* »

En septembre 1958, l'Académie des Sciences de Moscou nommait un comité chargé de mettre au point le projet russe. La course commençait. Continue-t-elle ? A Helsinki, les Américains devaient donner des précisions sur leurs préparatifs « Mohole ». Les Soviétiques devaient dire où en était leur projet : un « trou » d'une quinzaine de kilomètres, vingt peut-être, « quelque part en Sibérie ». Les physiciens espéraient beaucoup de cette confrontation. Mais les délégués soviétiques ont annoncé qu'ils ne diraient rien, et les Américains ont remis le rapport « Mohole » dans leurs porte-documents.

Certains pensent que la proposition Beloussov traduit l'extrême difficulté d'une telle réalisation. Elle ne peut sans doute aboutir qu'avec des moyens techniques exceptionnels, encore supérieurs à ceux qui sont mis en œuvre par l'astronautique, et qui ne sont pas à l'échelle d'un pays, fût-il l'U.R.S.S. ou les Etats-Unis.

Des volcans très personnels

Autre question à l'ordre du jour d'Helsinki : les volcans. La volcanologie est en avance sur la séismologie: elle est capable de prévoir le réveil d'un volcan.

Il suffit, pour cela, de disposer de l'appareillage scientifique permettant d'étudier en détail le monstre en sommeil — chaque volcan possède sa personnalité et ses caractéristiques. Pratiquement, on peut suivre les variations de pente du cratère, à l'aide d'inclinomètres qui jugent des plus petites déformations provoquées par la poussée des gaz internes. En décelant les anomalies du magnétisme, en surveillant par des sismographes les petites secousses annonciatrices, en analysant les fumerolles on peut annoncer l'éruption, un ou deux jours à l'avance, et en prévoir l'importance.

L'effort international n'est pas inutile, cependant, dans ce domaine. Le professeur Rothé a demandé, par exemple, la création d'un atlas permanent des enregistrements séismiques des volcans du monde entier, pour que leur confrontation apporte d'utiles indications pour la prévision des diverses formes d'éruption.

Lucarnes sur l'océan

Il se produit encore des éruptions qu'on ne peut ni prévoir ni surveiller: ce sont celles des volcans sous-marins. Fréquentes, elles peuvent donner naissance à des raz-de-marée meurtriers, qui filent à la vitesse de 700 km/h, d'un bord à l'autre d'un océan, déferlant sur les plages avec une violence considérable. Le nom officiel du phénomène est désormais « tsunami » : on jugea, en effet, qu'il était absurde de relier à la marée ce qui n'y a rien à voir — en oubliant que le mot japonais « tsunami » n'est rien d'autre que la traduction littérale de... raz-de-marée.

Un symposium a réuni à Helsinki les spécialistes en « tsunamis ». Ils ont décidé de préparer un système international d'alerte, basé sur une observation des éruptions sous-marines, afin de donner aux habitants des régions côtières le temps de se mettre à l'abri du cataclysme.

Les congressistes d'Helsinki se sont également penchés sur un domaine encore plus mystérieux : le monde marin, sur lequel les bathyscaphes, des sondages peu nombreux n'ont ouvert que d'étroites lucarnes. C'est sous la mer qu'on vient de découvrir la plus gigantesque chaîne de montagnes du globe.

De toutes les mers, l'océan Indien est le plus mal connu. Alors qu'il couvre 14 % du globe — il est plus vaste que l'Asie et l'Afrique réunies — on ignore à peu près tout de sa composition chimique, de sa faune, de ses courants, de ses vents : depuis un siècle, deux douzaines d'expéditions océanographiques seulement l'ont incomplètement balayé.

Pour combler cette tache blanche, le comité spécial de recherche océanographique du Conseil des Unions Scientifiques a proposé, à Helsinki, de lancer le plus ambitieux projet d'exploration marine jamais conçu.

A partir de 1962, si les 13 millions de dollars demandés aux gouvernements sont réunis, une expédition internationale d'une vingtaine de navires sera lancée dans l'océan Indien. Outre les nations qu'il baigne, comme l'Australie ou l'Inde, y participeront la France, l'Angleterre, l'Allemagne, le Danemark, les Etats-Unis et l'U.R.S.S., qui fourniront également plus de 500 spécialistes.

Un satellite géodésique

L'océan Indien est-il le plus prodigieux réservoir de vie du globe, comme l'indiqueraient les millions de tonnes de poissons morts, rencontrés sur des milliers de kilomètres par certains navires ? Possède-t-il des concentrations inhabituelles de métaux précieux, qu'il serait possible d'exploiter ? La connaissance du régime curieux de ses vents donnera-t-elle des indications nouvelles aux météorologues ? L'examen de ses courants ouvrira-t-il de nouveaux terrains de pêche, dans cette région où le spectre de la faim est le plus angoissant ? L'image du globe sera-t-elle renouvelée par la découverte de fosses et de chaînes de montagnes sous-marines soupçonnées seulement ?

Parmi les autres projets encore inscrits par le Congrès d'Helsinki, pour les prochaines réunions d'experts : le lancement collectif d'un satellite géodésique.

Cet engin, qui devra graviter au-dessus de l'atmosphère, à plus de mille kilomètres, lancera des éclairs lumineux que viseront les astronomes en plusieurs points du globe, afin d'établir une triangulation plus précise que celles qui sont faites actuellement. Grâce à lui, nous saurons enfin, à quelques mètres près, où se trouvent les continents. Les cartes géographiques, que dresse chaque pays pour soi, se relieront enfin entre elles avec précision — ce qui a son importance à l'époque des lancements de satellites et de fusées.

La chance de ces programmes internationaux de recherche est que la compétition, qui est aiguë dans le domaine de l'espace où des intérêts stratégiques sont en jeu, est devenue inutile en ce qui concerne l'explication des phénomènes terrestres ; et le miracle, que les géophysiciens disposent des moyens financiers leur permettant de se lancer dans ces projets.

THOMAS LENOIR.

Faites-vous attention à la peinture... et à la sculpture ?

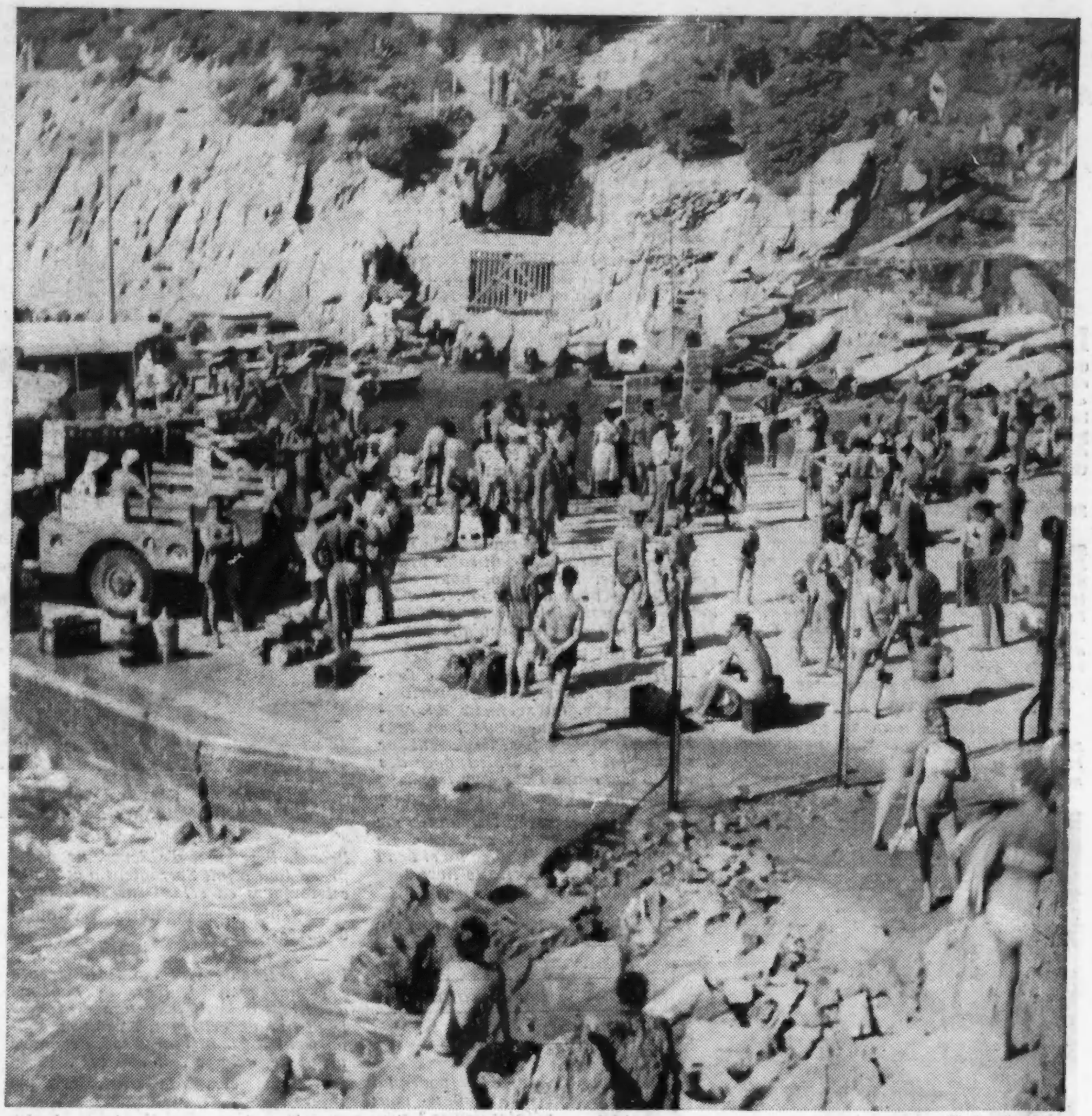
Solution du jeu des pages 30-31.

1 : b	13 : d
2 : b	14 : b
3 : d	15 : b
4 : e	16 : b
5 : a	17 : a
6 : b	18 : d
7 : d	19 : d
8 : c	20 : c
9 : a	21 : a
10 : b	22 : f
11 : a	23 : b
12 : c	24 : e

VACANCES

Un Anglais chez les nudistes

● *Paul Johnson, notre correspondant particulier à Londres, vient de passer quelques jours sur la Côte d'Azur. Voici son récit d'une journée aux îles du Levant :*



L'ARRIVÉE DES « TOURISTES » A L'ILE DU LEVANT.
Une plaisanterie pas souvent drôle.
(Sheba Scott.)

LE grand Anglais au visage anguleux, qui s'était arrêté sur le quai, n'avait rien de très remarquable, si l'on excepte les particularités propres aux Britanniques en vacances dans le Midi de la France : de longues jambes rouges de coups de soleil, un short kaki couvert de taches, des pieds immenses chaussés d'épaisses socquettes et de sandales, un sac à dos déformé d'où émergeait un numéro de l' « Observer ». Mais il y avait en lui quelque chose de furtif, comme s'il était un provincial débarquant à Soho pour la première fois et se demandant où il pourrait bien trouver un cabaret de strip-tease. Je le vis s'approcher d'un personnage à l'allure vaguement marine et lui demander : *« Où est le bateau pour les nudistes ? ».*

Le marin (si c'en était un : les municipalités des petits ports de la Riviera payent souvent des paysans 500 francs par jour pour qu'ils se déguisent en pêcheurs) indiqua du pouce la direction du môle où nous faisions patiemment la queue dans l'attente du bateau pour l'île du Levant.

Nous formions un groupe disparate. Ma femme et moi allions là-bas, disons en journalistes. Il y avait un jeune homme aux lèvres minces dont les mâchoires et les bras tremblaient convulsivement et qui pouvait être un psychopathe ; un couple de Suédois massifs, lourdement chargés de caméras et de jumelles ; un bon nombre d'Allemands impatients de se débarrasser de leur « lederhosen », et un échantillonnage varié de touristes français qui faisaient l'excursion, très franchement, *« pour aller voir les naturistes ».*

Un « slip minimum »

Au dernier moment, un important groupe d'Anglais monta à bord, conduit par un maître d'école d'âge mûr, au visage sévère, aux mollets maigres et portant des lunettes à monture d'acier. Il fit l'appel en cochant soigneusement les noms dans un petit carnet vert. *« Où est Angela ? »,* demanda-t-il tout à coup, et le groupe entier se joignit à lui pour crier : *« Angela, Angela »* à tous les échos du petit port.

Angela n'arriva jamais. Peut-être avait-elle eu le trac au dernier moment. Ses compagnons s'assirent sur le plat-bord, serrés les uns contre les autres, et se mirent à mâcher vigoureusement des morceaux de pain. Je regardais les autres passagers avec curiosité. C'est une étrange sensation que de se trouver entassés sur un bateau avec 50 personnes en se disant que, une heure plus tard, tout le monde se retrouvera tout nu. C'est un peu comme d'attendre le Jugement Dernier ou, plutôt, comme la traversée du Styx dans la barque de Charon.

En réalité, bien entendu, le règlement de l'île du Levant n'est pas si sévère. Sans doute est-ce même le seul endroit au monde où les nudistes et les simples curieux peuvent se mêler librement. L'île compte un certain nombre de résidents non nudistes absolument normaux : le maire, les membres du syndicat d'initiative, les propriétaires d'hôtel et leur famille, ainsi qu'un contingent de marins français qui occupent une sorte de base navale sur les rochers. Dans les limites du village et de son petit port, les nudistes sont donc obligés de porter ce que le règlement appelle un « slip minimum » et qui se réduit la plupart du temps à un triangle d'étoffe retenu par une ficelle.

Au premier regard, par conséquent, le port offre un spectacle étrange : un ballet de jeunes filles bronzées, nues jusqu'à la ceinture, venues assister à l'arrivée du bateau, et des groupes de marins oisifs qui les lorgnent avec des sourires égrillards. En dehors de cette petite zone, cependant, règne la liberté la plus complète. Vous êtes libres d'enlever tous vos vêtements ou de les garder tous. Il n'y a qu'une condition : vous ne devez prendre aucune photographie sans la permission des nudistes.

Des prosélytes infatigables

Je suis arrivé à l'île du Levant avec deux idées préconçues sur les nudistes. La première était que je rencontrerais surtout des personnes d'un certain âge, lourdes et laides, avec une majorité d'hommes. La seconde était que l'atmosphère de la colonie serait d'un puritanisme rigide, la sexualité en étant sévèrement bannie. J'avais été abusé par la propagande naturiste dont l'argument principal est que le corps nu est moralement « neutre » et que c'est dans l'esprit seulement que se trouve la lubricité. Peut-être certaines colonies de nudistes illustrent-elles cette conception étrangement naïve et sont-elles les lieux austères que j'avais imaginés ? Ce n'est pas le cas de l'île du Levant. En fait, j'ai constaté que mes deux idées préconçues étaient entièrement fausses.

La grande majorité des nudistes que j'ai vus avaient moins de trente ans. Les hommes étaient vigoureux et beaux, les femmes jolies et bien faites. Leur principal défaut esthétique était dû à la mécanique inévitable du bronzage. La plupart des femmes, en effet, commettent l'erreur de prendre, au début de la saison, des bains de soleil en maillot. A leur arrivée, elles ont donc des taches blanches sur les fesses et sur les seins. Ces taches rougissent, puis brunissent, mais le reste du corps continue de brunir, si bien que la curieuse — et légèrement obscène — différence de couleur demeure. Allongé au soleil sur les rochers de la côte, j'ai réfléchi à ce problème et j'ai conclu que la seule solution pour elles serait de prendre des bains de soleil avec un vêtement qui ne découvrirait que les parties du corps que la loi oblige, ailleurs, à dissimuler. Mais j'imagine que l'effet serait encore plus curieux.

Ma seconde idée préconçue — le puritanisme des nudistes — s'est révélée également fausse. En observant leur comportement, sur les rochers, dans la mer, dans les rues et les boutiques du village, je suis arrivé à la ferme conclusion que la plupart d'entre eux sont obsédés par la sexualité. Les hommes viennent là pour regarder des femmes nues, ce qu'ils font du matin au soir sans aucune équivoque. Les femmes viennent pour être regardées et elles y prennent un plaisir manifeste. Il y a un troisième groupe, le moins plaisant mais heureusement le plus réduit : celui des hommes, généralement d'un certain âge, qui passent leur temps à s'exhiber aux femmes venues en touristes. Ils se glissent furtivement d'un bout à l'autre de l'île et surgissent brusquement de derrière un buisson. Ils sont aussi affreusement bavards, imposant au visiteur de longues conférences sur les anciens Grecs, Sparte, etc., généralement prononcées avec un fort accent allemand. Les nudistes, comme les homosexuels et les convertis, sont des prosélytes infatigables.

Elle s'est déshabillée

Nous n'avons pas échappé à ce fléau. A peine avions-nous trouvé un rocher agréable sur lequel somnoler (j'avais gardé mon maillot, non pour des raisons morales mais pas crainte d'un coup de soleil), qu'une ombre s'est étendue au-dessus de nous. J'ai levé la tête et mon regard s'est posé sur l'énorme panse, velue et nue, d'un industriel de la Ruhr. *« Ho, ho,* a-t-il dit, *je vois que votre petite amie et vous* — les nudistes, ai-je remarqué, aiment faire aux couples mariés l'honneur de croire qu'ils vivent dans le péché — *je vois que votre petite amie et vous n'êtes pas d'accord sur la Question Naturaliste. Elle s'est déshabillée mais pas vous ».* J'ai expliqué que je craignais les coups de soleil mais il a balayé l'argument. *« C'est souvent comme ça. Quelquefois, c'est l'homme qui a honte. Quelquefois, c'est la femme ».* Cinq minutes plus tard, il était lancé sur Sparte et je n'ai pu mettre fin à la conversation qu'en plongeant dans la mer, d'où je l'ai vu se diriger avidement vers un autre groupe.

En uniforme

Le plus grave défaut du nudisme, c'est la monotonie. Pour prendre des bains de soleil ou nager, il a son sens. Mais loin de la côte, il devient ridicule. Au village, j'ai vu des hommes et des femmes nus faire leurs achats dans les magasins, pliant sous le poids de lourds paniers, portant parfois des chapeaux ou une serviette sur les épaules. Dans le restaurant où nous avons déjeuné, la serveuse, une robuste fille qui était manifestement une indigène, avait retiré sa blouse pour faire plaisir aux touristes et elle offrait un spectacle étrange, avec ses deux gros seins provençaux qui tressautaient par-dessus son tablier rose et blanc. La vérité est que le nudisme n'est pas naturel, sauf pour certaines activités comme la nage, pour lesquelles les vêtements sont une gêne. Dans toute autre situation, le nudisme est une plaisanterie, et une plaisanterie qui n'est pas souvent drôle.

Sur le port, lorsque nous nous sommes rembarqués pour le continent, il y avait un agent de police solitaire, sans doute chargé de vérifier que la loi du « slip minimum » était bien observée. Je voudrais pouvoir écrire qu'il portait lui aussi un slip mais il était vêtu de blue-jeans et d'une chemise de plage, son képi étant le seul emblème de son autorité. Il avait aussi un revolver. Comme nous sortions du port, une violente dispute a éclaté entre un nudiste français extrêmement sérieux et un immense nudiste allemand qui voulait filmer des nudistes évoluant sur les rochers. Une voix anglaise, un peu étranglée, s'est élevée : *« Cela fait drôle, n'est-ce pas, de se retrouver en uniforme ».* Puis, la mer est devenue très mauvaise et les gens ont commencé à être malades. Dans ma détresse, je me suis consolé en constatant qu'un nudiste allemand réellement fanatique, brun comme son « lederhosen », devenait aussi vert que les autres.

PAUL JOHNSON.

LA SEMAINE

Anne Guérin vous raconte

● Hélène Parmelin : « J'ai essayé de me dépolitiser dans le pays du monde le plus riche en pauvreté. »

LA presse communiste a dit du « Complexe de Filacciano » (1) que c'était un agréable livre de vacances. C'est plus. Voyez le sous-titre : « Essai sur la dépolitisation ». L'auteur, Hélène Parmelin (la femme du peintre Edouard Pignon), est membre du Parti. Pourtant, elle se dépolitise. On n'y comprend plus rien.

Hélène Parmelin s'explique avec grâce, sourires, humour.

— *Au moment de la révolte hongroise, dix intellectuels du Parti, dont Picasso (un vieil ami), Francis Jourdain et moi-même avons protesté contre la riposte soviétique. C'était, à l'origine, une affaire intérieure du Parti, que la presse a eu vite fait de diffuser... Il y eut d'autres accrochages : dans mon livre sur Picasso, j'attaquais un peu le jdanovisme...*

— Et le P.C. ne vous a pas exclue ?

— *Par miracle, non. Je préfère y rester. C'est là que la lutte peut être la plus efficace, un jour. Pas en ce moment.*

(Olivier.)

HÉLÈNE PARMELIN.
Eve au Paradis.

— Mais alors, ce sous-titre...

— *J'avoue qu'il prête à confusion. Le mot « essai » est trop lourd : il s'agit d'une série de réflexions sur les choses italiennes, particulièrement sur la campagne romaine autour de Filacciano.*

— Et de votre dépolitisation ?

— *Filacciano, ce n'était qu'un moment où j'ai repris haleine, une dépolitisation provisoire. Après une période d'activité forcenée (due aux événements du 13 Mai), après l'investiture de de Gaulle, nous sommes allés à Filacciano. Pignon y peignait les moissons. Etait-ce une évasion ? Politiquement, il n'y avait plus rien à faire à Paris...*

— Et vous vous êtes désengagée ?

— *Je me suis sentie devenir grenouille, au bord du Tibre, dans ce désert torride qu'on découvre au pied de la Sabine, à 60 kilomètres de Rome. J'étais vidée. Plus encore : vidangée. Au bout de quelques jours, je redevenais Eve, nue, au paradis.*

— Ce qui n'explique pas les dernières pages de votre livre.

— *En effet. A la fin, je me suis rhabillée. J'ai réintégré le monde, l'actualité. J'aurais dû appeler ce livre : « Essai sur l'impossibilité de se dépolitiser ». Mais je ne regrette pas mon « évasion » : l'engagement n'est valable que s'il est remis perpétuellement en question.*

— Et Pignon ?

— *A Filacciano, Pignon travaillait. C'était sa façon de prendre du recul. La mienne, c'était de ne rien faire.*

Nous sommes à Sanary, bien loin de Filacciano. Pignon travaille toujours. Il s'enferme dans le grenier en rotonde dont il a fait un atelier, tout en haut de la tour du « Moulin Gris ». C'est là que vivent les Pignon presque toute l'année, avec pignon sur mer (pardon !).

Abrutie par le soleil et le pastis obligatoire, je trouve pourtant la force de m'enquérir sur Filacciano, d'où reviennent (c'était leur second voyage) les Pignon.

— *« C'est le pays du monde le plus riche en pauvreté », disait saint François d'Assise. Filacciano, pour moi, c'est l'autre bout du monde, c'est là qu'on retrouve, intacts, la noblesse, le clergé, le tiers état séculaires...*

— Que fait le tiers état ?

— *Il travaille, gaiement, dans l'extrême misère. Les terres appartiennent, bien sûr, au seigneur du château. Il n'y a qu'une seule jeep dans la région. Les paysans se déplacent sur des ânes, les femmes à pied, avec des poids inimaginables sur leur tête...*

— Et que faites-vous maintenant ?

— *Je prépare, quand les enfants me laissent tranquille, un roman, « Le Soldat connu »... Mais, avec un si beau titre, ai-je besoin d'écrire le livre ?*

(1) Julliard.

● Claude Mauriac : 50 anonymes accompagneront « La Marquise est sortie à 5 heures ».

« MAIS pourquoi voulez - vous m'interviewer ? proteste (gentiment) Claude Mauriac. *Mon dernier roman, « Le Dîner en Ville » (2), a paru il y a longtemps. Le prochain n'est encore qu'une ébauche. »*

Claude Mauriac n'est pas tout à fait en vacances. Il se baigne, vers midi, dans cette mer, presque trop bleue, qui s'étale au pied de son mas, près de Saint - Raphaël. Il jette un coup d'œil au loin sur l'Estérel, presque trop rose. Puis il retourne au travail.

— Parlons donc de ce prochain roman.

— *Il s'appellera « La Marquise est sortie à 5 heures ». Aucun des personnages (il y en aura 50) ne sera nommé, car ce sont des passants, dans une rue de Paris. Ces renseignements vous suffisent ?*

— Non.

— *J'essaye de pousser plus loin la tentative bien timide du « Dîner » : celle de rendre de brefs dialogues muets, parfois intenses, entre gens qui ne se connaissent pas.*

— En quoi êtes-vous apparenté au « nouveau roman » ?

— *Il n'y a pas de « nouveau roman ». Il n'y a que des nouveaux romanciers. Qu'avons-nous en commun, Robbe-Grillet, Butor et moi ? La rigueur de la construction, ça, oui, quoi qu'en dise la critique...*

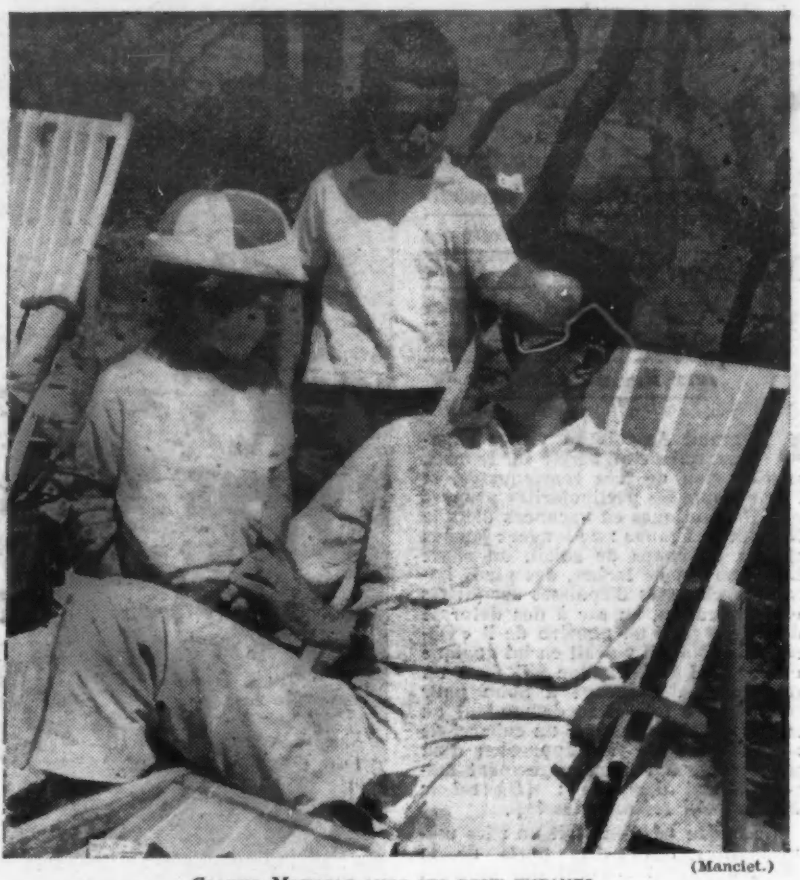
— Et Nathalie Sarraute ?

— *Là il y a une ressemblance partielle. C'est que (toutes proportions gardées) nous descendons tous deux de Proust. (Mon père me l'a fait lire à seize ans, avant tout le reste.) Mais Sarraute, elle, va bien plus loin que Proust, en un certain sens.*

— Ah oui ?

— *Elle explore les rapports tacites, indicibles entre les êtres... C'est un étage psychologique au-dessous de Proust. Personne, d'ailleurs, ne comprend tout à fait Sarraute. La critique est toujours en retard sur son temps.*

(2) Prix Médicis 1959, Albin Michel.



(Manciet.)

CLAUDE MAURIAC AVEC SES DEUX ENFANTS.
Entre les mains de trente personnes.

— Sait-elle reconnaître un chef-d'œuvre ?

— *Je le crois. Car la littérature, à Paris, est entre les mains de trente personnes : des lecteurs de maisons d'éditions qui exercent en même temps le métier de critiques. Et qui se connaissent tous. Si l'un d'eux découvre un génie, cela se sait très vite.*

— Vous êtes vous-même critique littéraire ?

— *Tous les mercredis, dans « Le Figaro », et quatre ou cinq fois par an dans le « New York Times ». Ajoutez à cela quelques essais critiques. On s'occupe un peu de moi depuis que je publie des romans. Cela m'attriste rétrospectivement : je suis presque jaloux de moi-même. Car le critique vaut bien le romancier.*

— Pourquoi avez-vous commencé si tard à écrire des romans ?

— *Parce que, à vingt ans, je n'aurais pu écrire que du sous-François Mauriac.*

— En êtes-vous sûr ?

— *Il fallait que je découvre seul mon écriture. L'admiration que j'ai toujours portée à mon père m'a longtemps inhibé, sans pourtant m'empêcher d'écrire. Et j'avais, de surcroît, les mêmes sources que lui: biologiques, géographiques et sociales... Mon père a introduit d'une merveilleuse façon la poésie dans le roman (sans rien faire, bien sûr, qui ressemble à cette horreur : le roman poétique). Pouvais-je le recommencer en moins bien ?*

Irruption, sur la terrasse, de deux petits Mauriac, porteurs d'une lourde et géniale hérédité : outre celle du célèbre grand-père, celle aussi, par leur mère, d'Edmond Rostand et de Marcel Proust. L'été leur appartient. Leur père aussi. Lorsque l'enfant paraît, que disparaissent le photographe, le journaliste et la littérature ! C'est ce que nous avons fait.

● La quatrième personne du singulier.

QUE feriez-vous si on vous demandait de caractériser, ou de définir en dix mots au maximum, la « beat generation » ?

— *C'est la voix de la quatrième personne du singulier,* répond Lawrence Ferlinghetti, un des piliers de ce mouvement.

Autre information de New York :

Lorsque Yogi Berra, champion de baseball, rencontra Hemingway, il fut fort impressionné :

— *Qu'est-ce qu'il fait dans la vie, ce Hemingway ?*

— *Il écrit,* répondit-on.

— *Ah oui ?* fit Berra avec intérêt. *Dans quel journal ?*

● Un refuge pour les écrivains étrangers de passage à Paris.

DANS son cadre « vieux Paris », la Librairie Mistral (37, rue de la Bûcherie, (5e), se propose d'héberger les écrivains de toutes nationalités pendant leur première semaine à Paris. Elle dispose de trois jolies chambres, perchées sur les quais en face de Notre-Dame, et d'une salle de lecture. Celle-ci est destinée au public et comporte un prêt gracieux de livres (anglais surtout, mais aussi russes, espagnols, allemands et français).

un "MARK TWAIN juif"

CHOLEM ALEICHEM

LE TAILLEUR ENSORCELÉ

"PRÉSENCES DU JUDAISME"

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

"LE RIRE C'EST LA SANTE"

LES PREMIERS JEUX A ROME

Il y a 2.146 ans, les Romains découvraient l'athlétisme. Sénèque était contre. Dans une « Civilisation Romaine » inédite (1), nous avons trouvé cette préface aux Jeux Olympiques, qui s'ouvrent à Rome la semaine prochaine.

LES premiers spectacles d'athlètes ont été introduits à Rome par Fulvius Nobilior (un sénateur philhellène) en 186 avant Jésus-Christ. Mais les concurrents étaient, pour la plupart, des Grecs appelés exprès pour la circonstance. Le public romain semble n'y avoir pas pris grand plaisir. Il préférait les jeux traditionnels, surtout les spectacles de gladiateurs et d'animaux. Pourtant, à la fin de la République, les exhibitions d'athlètes se multiplient avec les progrès de la « vie grecque ». Pompée ne crut pas devoir se dispenser d'en faire figurer lors des grandes fêtes qui marquèrent l'inauguration de son théâtre, et César, en 46, éleva tout exprès un stade provisoire au Champ de Mars.

Trop de Romains avaient parcouru les pays grecs, vécu au cantonnement dans des villes d'Asie, pour ne pas avoir acquis quelque connaissance de cet art, même s'ils jugeaient au fond d'eux-mêmes que ce n'était qu'amusement puéril, indigne d'un homme libre. Si l'engouement des foules grecques pour les triomphes athlétiques leur paraissait fort exagéré, cet aspect de la gloire, pourtant, ne pouvait manquer de les séduire. Les nombreuses statues apportées dans la ville à la suite des conquêtes avaient fini par imposer les canons de beauté masculine dont s'inspirait l'idéal du gymnase. Et, peu à peu, ce monde nouveau s'ouvrit à eux.

30.000 spectateurs

Il y avait toujours eu, dans les villes latines, des lutteurs de carrefour autour de qui s'assemblaient les badauds. Auguste, nous dit Suétone, prenait grand plaisir à de tels spectacles et il lui arriva souvent de les opposer à des spécialistes grecs. Sans doute espérait-il donner aux Romains le goût de l'athlétisme, qui était fort vif en lui. C'est à lui que revient l'honneur d'avoir institué, pour commémorer sa victoire d'Actium, des jeux célébrés tous les quatre ans dans la ville de Nicopolis, qu'il avait fondée près d'Actium. Ce faisant, il entendait honorer Apollon, son protecteur, mais il imitait aussi consciemment le rite grec des Grands Jeux.

(Archives.)

UNE ARÈNE ROMAINE.
« La force et le poids d'un bœuf gras. »

Les jeux d'Actium figurèrent à côté de ceux des quatre grands sanctuaires helléniques : Olympie, Delphes, Corinthe et Némée. Et leur cérémonial fut reproduit à Rome ; il accompagna la dédicace du temple d'Apollon Palatin. Il y eut, à côté des combats de gladiateurs, des courses de chars et des exhibitions d'athlètes au Champ de Mars. Ces jeux d'Auguste ne survécurent guère à son règne, mais, désormais, l'habitude était prise et l'athlétisme avait droit de cité romain.

Le triomphe des jeux grecs fut évidemment le règne de Néron. Pourtant, l'engouement pour l'athlétisme est antérieur à l'institution d'un concours quinquennal appelé Jeux Néroniens (Neronia) et à la dédicace du gymnase du Champ de Mars, pour lequel l'Empereur, suivant l'exemple des souverains hellénistes, prévit une dotation d'huile dont bénéficiait quiconque s'y entraînait, fût-il sénateur ou chevalier. Nous savons, par un traité de Sénèque, le Discours sur la Brièveté de la Vie, qui date de 49 après Jésus-Christ, que les nobles romains se passionnaient pour les champions d'athlétisme, qu'ils les accompagnaient au stade et à la salle d'exercice, partageaient leurs ébats et suivaient la montée des nouveaux athlètes qu'ils honoraient de leur protection.

Néron, en multipliant les spectacles de ce genre, était donc loin d'innover ; il ne faisait que suivre une mode déjà bien établie. A partir de Néron, les jeux grecs allèrent se multipliant. Les célèbres Jeux Capitolins, institués par Domitien, attirèrent de grandes foules et continuèrent d'être célébrés au moins pendant tout le IIe et le IIIe siècle de notre ère.

Domitien (comme déjà Néron) avait joint aux concours d'athlètes des compétitions purement littéraires, un prix d'éloquence grecque, un prix d'éloquence latine, un autre de poésie ; cela nous prouve à quel point l'idéal de la « paideia » est alors accepté dans sa totalité.

Excellence de l'esprit et excellence du corps ne sont plus séparées. Domitien, pour ces concours, construisit un édifice spécial, un stade, au Champ de Mars : la forme de ce stade, aujourd'hui encore, est reconnaissable dans la place Navona, au Champ de Mars, et certaines de ses substructions ont été dégagées par des fouilles récentes. Trente mille spectateurs, peut-être, y logeaient à l'aise, ce qui prouve, quoi qu'on en ait dit, la popularité de ces spectacles.

Sans doute quelques esprits traditionalistes trouvaient à redire à cette consécration de la « paideia » grecque ; l'opposition sénatoriale ne perdit pas une si belle occasion de protester contre cette infidélité à la tradition des ancêtres, mais Rome ne pouvait laisser aux cités de l'Orient le monopole de ces concours d'athlétisme. Capitale du monde, elle se devait d'accueillir toutes les formes de la gloire et de ne pas refuser, au nom d'un conservatisme étroit, un idéal de beauté humaine qui, dans le passé, avait inspiré le classicisme grec.

Sénèque critique

Aussi bien, ce qui choquait la plupart des détracteurs de l'athlétisme, c'était qu'il avait dégénéré de ses fins premières, et au lieu de façonner harmonieusement le corps de ceux qui s'y livraient, tendait à produire des champions aux muscles hypertrophiés, à propos desquels Sénèque écrivait :

« *Quelle occupation sotte, mon cher Lucilius, et bien peu convenable à un homme cultivé, que celle qui consiste à exercer ses muscles, à se renforcer la nuque et à s'entraîner les flancs. Une fois que tu seras parvenu à t'engraisser comme tu le souhaites, que tes muscles auront grossi, tu n'atteindras jamais, pourtant, à la force ni au poids d'un bœuf gras...* »

Mais de telles considérations n'empêchaient pas maints jeunes gens de prendre auprès des athlètes en renom, dont les oreilles écrasées disaient les glorieux combats, des leçons de gymnastique, et même certains riches Romains avaient, chez eux, à côté de leur médecin, des spécialistes qui les entraînaient et allaient jusqu'à régler minutieusement les détails de leur vie.

(1) Auteur : Pierre Grimal. Ce livre sera mis en vente au début de septembre par les éditions Arthaud.

ENTRETIEN

Avec Richard Wright

● ***Le grand romancier noir américain, qui a été parmi les premiers à poser franchement le problème des Noirs face aux Blancs, vient de terminer un nouveau livre. Que pense-t-il aujourd'hui, alors que ce problème se pose à l'échelle mondiale ? Il répond ici aux questions de « L'Express ».***

Richard Wright, à cinquante ans, est le romancier noir le plus connu des Etats-Unis. Il avait débuté juste avant la guerre avec un volume de nouvelles. « Native Son » (1940) le rendit aussitôt célèbre. Un peu plus tard, son autobiographie, « Black Boy », fut un succès mondial.

Après la guerre, Richard Wright quitta les Etats-Unis et s'installa à Paris. Observateur politique attentif, il assista à la Conférence de Bandoeng et, plus tard, consacra, sous le titre « Puissance noire », un livre important à l'évolution des Noirs africains.

Dans son dernier roman, « Fish Belly », qui vient de paraître aux Editions Julliard dans la collection des « Lettres Nouvelles » (464 p., 18 NF), Richard Wright revient aux Etats-Unis pour y examiner un problème nouveau, celui de la bourgeoisie noire qui vit près des Blancs et qui cherche à s'assimiler « l'American Way of Life ».

L'EXPRESS. — Votre dernier livre « Fish Belly » traite de la position d'un homme de couleur au sein d'une civilisation blanche. Est-ce pour vous le problème fondamental ?

RICHARD WRIGHT. — Le problème de l'homme noir au sein d'une civilisation blanche est lui-même conditionné par un problème de couleur plus important à l'échelle mondiale. On se trouve maintenant en présence de ce que l'on pourrait appeler une majorité de couleur dans le monde et c'est pourquoi les communautés de couleur vivant dans des Etats à majorité blanche constituent une espèce de test.

— Quelqu'un a dit : « La couleur, c'est ma patrie » ? Quelle est votre position personnelle ?

R. WRIGHT. — La couleur n'est pas ma patrie. Je suis un être humain avant d'être un Américain ; je suis un être humain avant d'être un Noir et si je traite des problèmes raciaux, c'est parce que ces problèmes ont été créés sans mon consentement, sans ma permission. Je suis opposé à toute définition raciale. Si j'écris sur les problèmes raciaux, c'est précisément pour mettre fin aux définitions raciales. Et je ne souhaite pas que qui que ce soit dans le monde où nous vivons se place à un point de vue racial, qu'il soit blanc, noir ou jaune.

un grand auteur

R. PENN WARREN

La Caverne

roman

Le déchaînement des passions autour d'un mémorable fait-divers.

un grand livre

STOCK

> **« Il y a cent ans, personne n'aurait pu prévoir que les Noirs exerceraient un jour la moindre influence sur les événements mondiaux. »**

— Qu'avez-vous en commun avec les écrivains noirs français ou avec d'autres écrivains noirs ?

R. WRIGHT. — Je les connais, je les ai lus, je sympathise avec le combat qu'ils mènent, j'ai participé à leurs organisations, mais je ne peux pas dire que je formule toujours ces problèmes comme eux. La plupart des écrivains asiatiques et africains avec lesquels je suis entré en contact sont des personnes profondément pénétrées du sentiment religieux et qui prolongent leurs conceptions religieuses dans leurs œuvres et dans leurs luttes politiques, ce qui paraît assez étrange à quelqu'un qui, comme moi, vient des Etats-Unis. Aux Etats-Unis, nous combattons pour une mise en application réelle de notre Constitution, ce qui n'est pas le cas des nations africaines ; nous luttons pour être intégrés à une civilisation que nous acceptons. Nous ne sommes pas contre l'Occident, mais nous voulons l'application effective des principes de liberté de l'Occident.

— Où êtes-vous né ?

R. WRIGHT. — Dans le Mississippi. Le Mississippi n'est qu'un immense ghetto noir, une immense prison dans laquelle les Blancs sont les geôliers et les Noirs les détenus. Et le mouvement d'intégration qui se dessine aux Etats-Unis n'a pas encore touché cet Etat.

— Avez-vous personnellement une expérience de la vie de ce que l'on appelle aux Etats-Unis « Jim Crow »?

R. WRIGHT. — Tout Noir a l'expérience de ce qu'est la vie de « Jim Crow ». Du simple fait qu'il y naît, la première chose qu'il sait, quand il naît dans le Mississippi, est qu'il est né dans un ghetto. Ainsi commence pour lui l'expérience de la vie « Jim Crow ». Il fréquentera les cours d'une école « Jim Crow », assistera aux offices religieux dans une église « Jim Crow »; s'il prend un autobus, ce sera un autobus « Jim Crow », s'il entre dans un restaurant pour prendre un repas, ce sera encore un restaurant « Jim crow »; bref, il poursuivra cette existence de « Jim Crow » jusqu'au cimetière, car, quand il mourra, ce sera d'une mort de « Jim Crow ». Du berceau jusqu'au tombeau, il sera soumis à une discrimination raciale qui ne prendra même pas fin avec son trépas. Telle est l'existence des Noirs des Etats du Sud. C'est contre cela que sont organisées leurs grèves des « bras croisés » : contre cette dure discrimination raciale qui n'abdique même pas devant la mort.

— Est-ce pour fuir cela que vous êtes venu en Europe ?

R. WRIGHT. — Oui, pour vivre dans un monde plus large et plus libre. J'y trouve encore certaines restrictions raciales, mais elles ne sont en rien comparables à celles qui règnent là-bas, à cette atmosphère de ghetto.

— Avez-vous l'intention de rester ici ?

R. WRIGHT. — Je suis chez moi ici.

— Vous ne pensez pas retourner en Amérique ?

R. WRIGHT. — Je n'en ai pas la moindre intention. Je n'ai pas de famille là-bas, personne qui m'attende, je me sens parfaitement bien ici, j'y fais mon travail. Je dirais même que, malheureusement, j'ai pu jusqu'à présent écrire des livres sur les Etats-Unis sans avoir à retourner là-bas pour le faire, car la situation n'y évolue que lentement ; certaines modifications ont bien eu lieu, mais ce ne sont pas, jusqu'à présent tout au moins, des modifications qualitatives.

— Que pensez-vous de la question de l'intégration scolaire des enfants noirs aux Etats-Unis ?

R. WRIGHT. — Eh bien ! j'ai des données sur cette question. Le verdict de la Cour Suprême a été prononcé en 1954, c'est-à-dire il y a six ans ; au cours de cette période, moins de 6 % des enfants noirs ont été intégrés. C'est-à-dire donc, au rythme de 5 à 6 % en six ans, qu'il faudra environ un siècle pour que l'intégration des enfants noirs soit complètement réalisée. Je me suis entretenu avec des personnes qualifiées et elles m'ont assuré que si des changements ont eu lieu, ce ne sont pas encore des changements qualitatifs et qu'un enfant noir ne peut pas s'introduire dans le système de l'enseignement américain sans se voir psychologiquement crucifié. Cela ne peut manquer d'avoir une influence néfaste sur la personnalité des élèves noirs.

— En Europe, vous êtes reconnu et salué comme un grand écrivain. Quelle audience trouvez-vous aux Etats-Unis ?

R. WRIGHT. — Elle a varié selon les livres que j'ai écrits. L'un d'eux, intitulé « Puissance Noire », qui annonce la montée du nationalisme noir en Afrique, a été mis au pilon deux semaines après sa publication. L'Amérique est un puissant système économique qui, tournant sur son propre axe, n'entretient que des rapports très lointains avec la réalité du reste du monde. « Puissance Noire » n'a rencontré que scepticisme et dédain, aussi bien chez les Noirs que chez les Blancs. Il a été accueilli avec plus de compréhension en Europe, où l'on a une connaissance plus intelligente de ces problèmes : les Européens ont des colonies en Afrique et ils ont pressenti ce qui s'y préparait. Il est assez étrange de constater que mon livre sur l'Espagne a reçu de meilleures critiques aux Etats-Unis que « Puissance Noire » ou « Le Rideau de Couleur », bien que les Américains aient été choqués de voir un Noir commenter des réalités blanches. Je renversais les rôles. Jusque-là, c'étaient les Blancs qui se rendaient en Asie ou en Afrique pour y faire leurs commentaires sur les problèmes autochtones...

— Vous êtes d'abord un romancier; le roman constitue-t-il pour vous une arme ?

R. WRIGHT. — On m'a souvent défini comme un écrivain engagé. Personnellement, je ne me considère pas comme un « Crusading Writer », je m'imagine très bien le choc que peuvent créer chez autrui les choses que je dis. Les faits que nous avons à mentionner, nous autres écrivains noirs, ne sont pas toujours roses. Si nous en parlons d'une façon brutale et très directe, ils peuvent avoir sur autrui une influence parfois électrifiante et parfois démoralisante, et peuvent parfois prendre l'aspect d'une attaque. C'est pourquoi je m'efforce de garder toujours une juste mesure dans mes livres. Je m'efforce d'apprécier ce que les lecteurs sont capables d'ingurgiter sans avoir l'impression que j'exagère. Par exemple, je me suis rendu en Indonésie pour faire un reportage de la conférence de Bandoeng et j'ai entendu à cette occasion des choses parfois atroces. Je les ai vérifiées et j'ai pu constater qu'elles étaient l'exacte vérité. Ainsi par exemple, sous l'occupation japonaise, les Japonais avaient interné tous les Hollandais et des gardiens japonais exerçaient la surveillance sur ces camps de concentration où étaient enfermés des hommes, des femmes et des enfants. Mais lorsque les Japonais commencèrent à essuyer des revers, il fut nécessaire pour eux de transférer vers les théâtres d'opération les hommes qui gardaient ces camps. Ils durent donc recourir à des indigènes, c'est-à-dire des Indonésiens, pour assurer la garde de ces camps. Et, chose étrange, la mentalité des Hollandais était telle qu'ils étaient tout disposés à accepter d'être gardés par des Japonais, mais qu'ils se refusaient à avoir pour gardiens des Indonésiens. Et les Hollandais protestèrent violemment auprès des autorités japonaises, qui leur dirent : « Vous n'avez qu'à prendre des gardiens hollandais ». Et l'on m'a affirmé que les Hollandais dirent alors aux indigènes indonésiens : « Si vous touchez à une seule de nos femmes, si vous les violez, lorsque nous sortirons d'ici, nous tuerons 1.000 Indonésiens pour chaque femme blanche que vous aurez touchée ». Et les Indonésiens, m'a-t-on dit, furent tellement outragés par cette insulte, alors qu'on venait pour la première fois de leur confier une mission « honorable » — quoi que nous puissions en penser — qu'ils essayèrent de se racheter aux yeux des Hollandais d'une façon qui, à nos yeux, peut paraître pour le moins étrange. Ils firent sortir du camp les femmes blanches, les alignèrent contre une palissade, mirent une mitrailleuse en batterie et les abattirent.

Puis ils revinrent vers les Hollandais et leur dirent : « Alors, avons-nous « touché » vos femmes, les avons-nous touchées sexuellement ? »

N'est-ce pas là une chose horrible ?

— Que voulaient-ils, quel était exactement leur but?

R. WRIGHT. — Ils étaient profondément irrités, ils voulaient prouver aux Hollandais : « Nous ne sommes pas ce que vous pensez, ce que nous voulons, ce n'est pas vos femmes, c'est la liberté ». Or, peut-on vraiment considérer que la façon la plus propre d'agir soit de commettre des meurtres ? Je réfléchis à la question et je me dis : « Non, c'est trop atroce, je ne peux pas raconter une chose pareille. Je ne crois pas que l'Occident puisse impunément entendre une chose pareille ». C'était trop horrible. Vous comprenez ce que je veux dire ?

Il y avait là, à cette conférence de Bandoeng, vingt-neuf nations liées entre elles par une vague de haine, de dégradation, un sens de frustration. C'étaient là des hommes profondément offensés, offensés dans le sens le plus profond de ce terme, ils avaient été bafoués dans leur religion, dans leur sens de l'honneur, et ils étaient sous le coup d'une violente irritation.

Et je me dis : « Essayons de présenter les choses d'une façon positive, d'une façon qui puisse avoir un effet purifiant sur l'Occident aussi bien que sur les indigènes eux-mêmes ».

— Y a-t-il aux Etats-Unis une littérature noire vraiment importante et comptez-vous des amis parmi ces écrivains ?

R. WRIGHT. — Oui, beaucoup. La littérature noire aux Etats-Unis est actuellement si importante qu'elle finit même par préoccuper notre gouvernement ! Les Noirs américains portent un témoignage sur le plus moderne des pays occidentaux, les Etats-Unis. Or, je suis certain qu'il y a une centaine d'années, personne n'aurait pu prévoir que les nègres exerceraient un jour la moindre influence sur les événements mondiaux. Et pourtant, c'est ce qui se passe à l'heure actuelle.

Aux Etats-Unis, on a tendance à dire aux écrivains noirs : « *Ne vous préoccupez pas de votre expérience en tant que nègres, ne polarisez pas ; vous êtes des hommes, écrivez exactement comme le feraient n'importe quels autres hommes sur n'importe quel sujet* ». Moi, j'aurais tendance à leur dire : « *Bien au contraire, prenez pour sujet votre expérience de la vie en ghetto, car c'est là précisément un sujet universel, et si l'on vous critique, laissez faire* ».

— Qu'entendez-vous par le titre de votre livre « Fish Belly » ?

R. WRIGHT. — Ce titre a une certaine portée symbolique ; l'estomac d'un poisson est généralement blanc, mais cela ne se voit pas de l'extérieur, et ce que je voulais faire comprendre au lecteur, c'est que mon personnage regarde avec des yeux de

Noir les valeurs des Blancs, mais qu'il a entièrement absorbé les valeurs de la société dans laquelle il vit... C'est ce qu'un de ses compagnons de jeux exprime dans le livre lorsqu'il dit : « Le ventre des poissons est blanc ».

— Peut-être pourriez-vous dire quelques mots du titre anglais « The Long Dream », qui semble un peu moins clair ?

R. Wright. — Ce titre a une signification ironique en ce sens que le rêve d'identification aux valeurs blanches de Fish Belly ne peut pas se réaliser étant donné les circonstances. Lorsque son père lui dit : « Ne te laisse pas entraîner trop loin par ton rêve », cela signifie : « Si tu crois véritablement ce qu'affirme la Constitution, tu te feras tuer ». C'est une situation très spéciale : en général, on désire qu'un citoyen respecte et croie en la Constitution de son pays, qu'il règle sa vie d'après elle. Mais si un Noir américain avait la prétention de jouir intégralement des droits que cette Constitution lui confère, il risque de se trouver en danger de lynchage. Voilà ce que j'entends par « Long Dream ».

— Quel est exactement le genre de sentiments que les Blancs américains nourrissent pour leurs Noirs ?

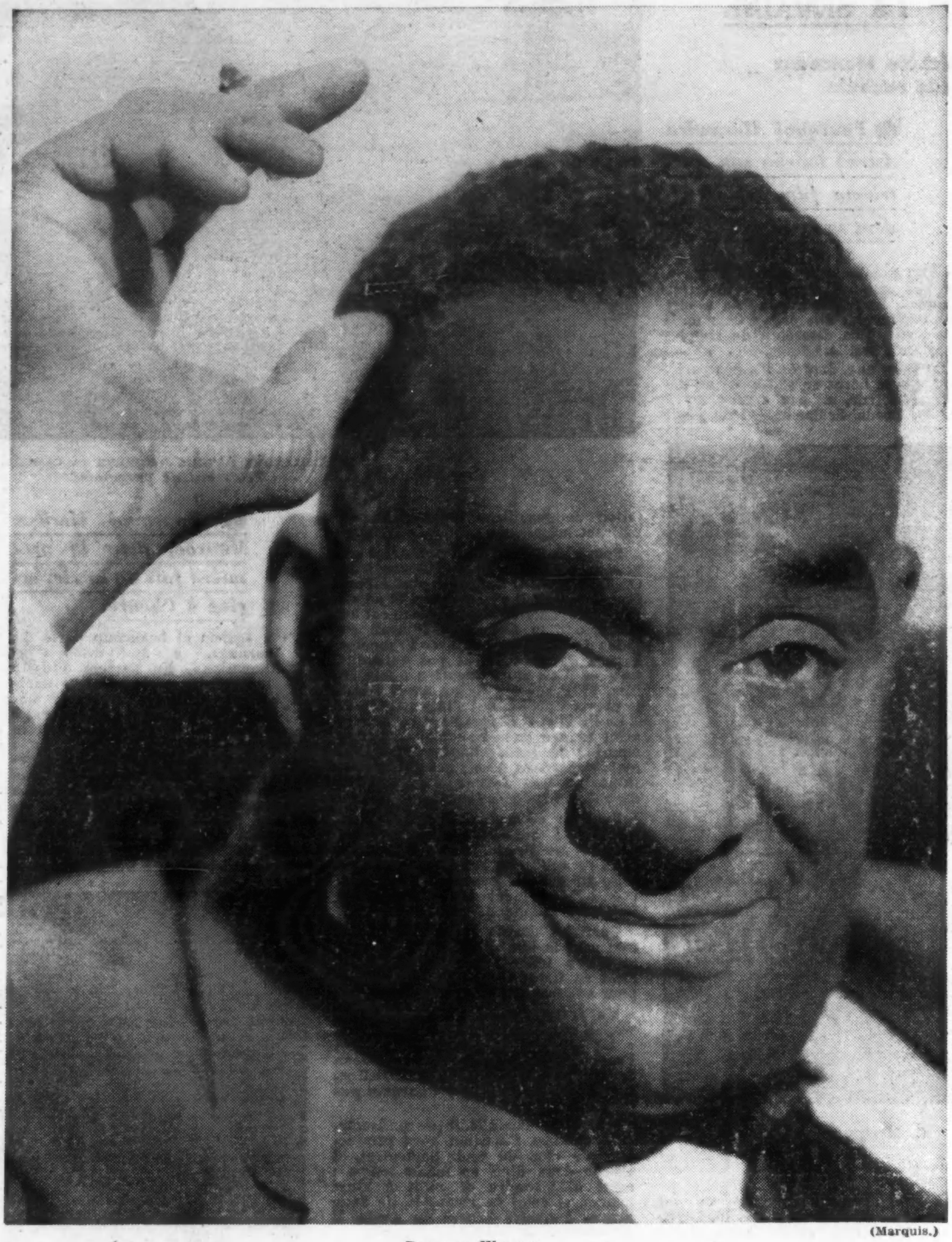
R. Wright. — Vous posez là le doigt sur un des problèmes les plus graves. Il faut que je m'exprime ici en termes très mesurés. Il n'est pas vrai que l'Américain ait la haine du nègre. Il aime le nègre, mais comme un homme qui, la nuit, dans son lit, aime sa bouillotte d'eau chaude... C'est une espèce d'amour avide, il aime en profiter, l'utiliser. A l'époque de l'esclavage, les rapports les plus intimes existaient entre les Blancs et leurs esclaves ; vous seriez étonnés de nos jours d'apprendre à quel point ces rapports étaient proches. Les Blancs prétendaient qu'il ne devait y avoir nul contact entre Blancs et Noirs ; malgré cela, ces contacts existaient. Les Blancs possédaient les femmes noires, donnant naissance à toute une caste de mulâtres, utilisaient les hommes comme des bêtes de somme, et les vendaient comme du bétail. La dégradation qui en résulta — et cela, les Blancs commencent à s'en rendre compte aujourd'hui — affecta bien plus profondément les Blancs eux-mêmes que les Noirs. Les Noirs subissaient cette dégradation sans l'accepter, sans l'aimer, tandis que les Blancs s'abaissèrent eux-mêmes jusqu'au niveau de leurs esclaves, et c'est là que réside toute l'horreur de la chose.

Je crois qu'Abraham Lincoln a profondément compris le fond du problème lorsqu'il déclara : « Je ne voudrais pas être un esclave, mais je ne voudrais pas davantage être un maître ».

— Mais dans votre livre, la jeune fille blanche qui a aimé le Noir finit par le haïr ?

R. Wright. — Il est vrai que, en ce qui concerne la Blanche, comme c'est le cas dans le roman, cette jeune Blanche dénonce le jeune Noir et le fait lyncher. Je crois qu'il est nécessaire de faire ici quelques commentaires sur la civilisation blanche dans son ensemble : comme vous le savez, dans le monde occidental, dans les pays à civilisation puritaine, les jeunes filles sont soumises à de nombreuses restrictions. Dans les milieux puritains, l'idée de l'acte sexuel s'accompagne d'une réprobation, est considérée comme quelque chose de mal, de honteux. C'est pourquoi une jeune fille comme celle de mon livre se trouve dans la situation très ambiguë qui consiste à désirer un plaisir qu'elle considère comme coupable, puis à se racheter par un sacrifice sanglant, en faisant lyncher l'homme auquel elle s'est donnée.

D'autre part, je dois avouer que, dans l'atmosphère qui règne ici à Paris, il y a une certaine dose de naïveté de la part de certains jeunes Noirs qui viennent tout droit de leurs tribus d'Afrique. Ici, à Paris, on adopte à l'égard des Noirs une attitude toute différente de celle qui est de règle aux Etats-Unis, et il y a de nombreuses femmes qui trouvent parfaitement naturel d'avoir des rapports sexuels avec des Noirs ; et ces jeunes Africains ont souvent l'impression qu'on les distingue pour une œuvre spéciale d'hommage et de courtoisie. J'ai souvent entendu certains d'entre eux se vanter de leurs prouesses dans ce domaine, ce qui est plutôt infantile, et bien des gens ont construit un mythe à partir de ces vantardises, et croient que les Africains sont supérieurs aux Blancs dans ce domaine, ce qui est une pure absurdité, bien entendu. Mais, malheureusement, les Africains croient à cette prétendue supériorité.



(Marquis.)

Richard Wright.
« Je ne voudrais pas être un esclave. Ni un maître. »

Mais tout cela en somme, qu'est-ce ? Ce n'est qu'une espèce de compensation pour ce qui leur a été pris au cours de la domination coloniale ; ces gens se disent : « Ils nous ont pris notre langue, ils nous ont pris notre terre, notre culture a été détruite, que nous reste-t-il ? Peut-être une espèce de « génie » propre à notre race, qui nous donne une supériorité raciale sur ces gens ».

— Comment les Américains blancs et les Noirs américains se comportent-ils les uns envers les autres lorsqu'ils sont à l'étranger ?

R. Wright. — Aux Etats-Unis, nous avons tout un ensemble de conceptions morales et d'habitudes acceptées et ancrées, qui régissent notre attitude les uns envers les autres. Ainsi, par exemple, si un Noir américain se trouve dans un quartier résidentiel blanc d'une ville américaine, il est fort probable que la police ne tardera pas à l'interpeller et à lui demander la raison de sa présence. A cela, le Noir en question répondra qu'il y travaille, qu'il y est appelé pour telle ou telle raison. En d'autres termes, il y a toujours une explication toute prête pour la présence d'un Noir dans une zone blanche.

Mais à partir du moment où on met le pied sur le continent européen, tout ce fatras de discrimination et de ségrégation est laissé bien loin derrière soi et c'est pourquoi le Noir et le Blanc américains se contemplent avec une espèce de perplexité troublée ; ils ne savent plus comment se conduire l'un envers l'autre ; les règles toutes faites n'existent plus. Ils ne sont pas assez Espagnols, assez Français, assez Italiens, assez Britanniques pour accepter cette situation nouvelle et se traiter en êtres humains. Et les Américains blancs restent groupés entre eux, formant de petites communautés qui restent à l'écart, tandis que les Noirs pénètrent profondément dans la vie française, vivent avec les Français, dans une fraternité presque totale. Contrairement aux Américains blancs, les Noirs américains sont aisément admis par les Français.

— Pourquoi cette exception en leur faveur ?

R. Wright. — Même si les Français sont anti-américains, ils reconnaissent instinctivement que l'Américain noir n'est pas leur ennemi, en somme, car ils se rendent compte que ce Noir n'a joué aucun rôle dans les événements politiques qui les touchent. Si un de ceux-ci tombe dans un milieu anti-américain, on lui dit : « Oh ! mais vous êtes Noir », ce qui veut dire : « Ce n'est pas votre faute ce qui arrive ». D'ailleurs, certains Américains ne devraient pas quitter leur pays. Ce n'est somme toute qu'une espèce de malaise psychologique, provenant en partie du fait qu'ils ne savent plus très bien quels sont les rapports que ce Noir entretient avec les Européens. Ils craignent que cela ne le « gâte » et que, lorsqu'il rentrera aux Etats-Unis, il ne soit plus adaptable, etc., vous comprenez ? Il est véritablement curieux de voir l'espèce de désarroi qui s'empare des Noirs et des Blancs américains quand ils ne sentent plus autour d'eux le cadre familier et rassurant des us et coutumes de là-bas, des attitudes stéréotypées qu'on prend tout naturellement. Par contre, dans les Forces Armées Américaines en France, on retrouve ce vieil équilibre d'outre-Atlantique, car bien qu'il y ait un effort d'intégration dans l'Armée, il y reste quand même assez d'atmosphère américaine pour donner un semblant de « normalité » aux rapports des Blancs et des Noirs américains.

MEUBLES DE BUREAU
AIGLE
EAGLE
EST OUVERT
PENDANT LES VACANCES
C'est le moment de choisir, en toute tranquillité, le mobilier dont vous avez besoin, en nous rendant visite au centre des affaires :
51, rue Vivienne, PARIS 2e GUT. 44-26 +

LA SEMAINE

Michèle Manceaux vous raconte

● ***Pourquoi Alexandre Astruc tourne son quatrième film en regardant sa montre.***

(Charpentier.)

ALEXANDRE ASTRUC DERRIÈRE SA CAMÉRA.
Trois ans de purgatoire.

DANS le monde du cinéma, il n'y a pas que de bruyantes histoires d'alcôve, largement répandues à tort et à travers par une presse friande. Il y a aussi, plus discrètes, de simples histoires d'amitié.

En voici une, dont on n'a pas parlé, bien que le héros en soit aussi un acteur séducteur, un peu « play-boy » sur les bords. Seulement, il ne s'agit pas d'enlèvement, de divorce ou d'adultère et, pour sa publicité, Christian Marquand aurait sans doute mieux fait de danser avec Soraya.

(Charpentier.)

C. MARQUAND ET A. ASTRUC.
Pas de salaire.

Tout a commencé en août 1957. Astruc venait de terminer « Une Vie », dont le tournage avait été une entreprise démentielle. Par suite d'une maladie de la vedette, Maria Schell, le plan de travail avait été décalé. Les scènes se passant en été furent tournées en hiver et inversement. Astruc, grisé par le cinémascope et la couleur, faisait et refaisait des plans qu'il ne trouvait jamais assez beaux. Résultat : un mois de dépassement et, au prix des heures de tournage, le budget de ce film atteignit 350 millions d'anciens francs.

C'était d'autant plus énorme que ce film lyrique et raffiné n'obtint qu'un succès d'estime. Présenté à Venise, il reçut un accueil glacial.

Astruc, effondré et sans argent, demanda à son interprète, Christian Marquand, s'il pourrait habiter deux jours chez lui, rue Bassano. Christian accepta. Trois ans après, Alexandre y est toujours.

Pendant ces trois années, Alexandre a sonné à toutes les portes, mais les producteurs se souvenaient de « Une Vie ». Ils renvoyaient, désolés, le brillant metteur en scène du « Rideau cramoisi », qui avait acquis une réputation de gaspilleur inconscient, de délirant mégalomane.

Pourtant, Astruc avait renoncé à ses gros cigares et à sa corpulence à la Orson Welles. Il ne jouait plus à l'enfant de génie. Il s'était assagi et amaigri. Il travaillait avec acharnement au scénario d'un film, dont il avait eu l'idée deux ans plus tôt avec Françoise Sagan. Ils ne s'étaient pas entendus tous les deux sur l'intention finale du film, et Françoise Sagan avait laissé tomber ce projet, qui s'intitulait alors « La Plaie et le Couteau », titre qu'elle avait trouvé dans Baudelaire. Astruc changea le titre, changea l'histoire, mais s'accrocha à ce sujet qui le passionnait : une femme d'aujourd'hui devant son indépendance.

Pendant ce temps, Christian Marquand, lui aussi, essayait de convaincre les producteurs. Trois fois, l'affaire faillit se monter, et chaque fois, au dernier moment, le producteur, affolé à l'idée de confier un film à Astruc, renonçait.

Christian décida alors de produire tout seul le film d'Alexandre et commença à tourner sans arrêt : trois films en Italie, trois films en France, pour amasser une somme suffisante.

Un autre ami, François Moreuil, voulait aussi tourner son premier film, « La Récréation », encore d'après Françoise Sagan. Sa femme, Jean Seberg, en serait la vedette. Christian, sur sa lancée, se dit : « *Pourquoi pas lui aussi ?* »

Mais la somme n'était pas suffisante, et finalement Christian n'est producteur de rien du tout. Seulement, il tourne deux films en même temps : celui d'Alexandre de midi à vingt heures, et celui de François, de deux heures à quatre heures du matin. Il est content et fatigué.

Dans « La Récréation », il a mis — et peut-être perdu — la moitié de ce qu'il avait gagné. L'autre moitié, il l'a déposée en garantie pour « La Proie pour l'Ombre ».

Le producteur Tenoudji, qui a finalement risqué 70 millions sur Astruc, a posé cette condition. Si Alexandre a une heure de dépassement, c'est Christian qui la paiera. Ni l'un ni l'autre n'ont de salaire. Ils se partageront 50 % de la part producteur, après que le film aura été amorti.

Il me semble qu'il le sera vite. « La Proie pour l'Ombre », au bout de quinze jours de tournage, et d'après les techniciens, prouve déjà qu'Astruc utilise le cinémascope d'une manière étonnante. Les techniciens m'ont expliqué pourquoi. Astruc aussi, mais je n'ai pas compris.

Daniel Gélin, qui joue également dans ce film, m'a dit : « *C'est étonnant, les acteurs font leurs raccords tout seuls. Tout est tourné en gros plan. Je crois que c'est un film où l'on ne verra jamais les pieds.* »

Pour moi, pour l'instant, cela ne signifie pas grand-chose.

J'ai constaté une autre prouesse : celle d'Annie Girardot. Dans un rôle pathétique et sensuel, elle peut être la révélation qu'a été Jeanne Moreau, dans « Les Amants ». Elle est bouleversante.

Tout le film est tourné en décors naturels. Si vous voyez un jour, dans Paris, une équipe de cinéma dirigée par un grand garçon inquiet, vous saurez que c'est Astruc, et pourquoi il regarde sans arrêt sa montre.

● ***Pourquoi Marilyn Monroe, pour la première fois de sa vie, arrive à l'heure.***

ON a également beaucoup parlé du tournage, à Hollywood, du « Millionnaire ». Un parfum d'idylle flottait entre les protagonistes. Marilyn Monroe allait-elle ravager le ménage Yves Montand-Simone Signoret ? Il semblait que ce suspense tenait le monde haletant.

Maintenant que Marilyn tourne sagement près de son mari aux environs de Reno (et puisqu'ils ne sont pas à Reno pour divorcer), l'attention se relâche. Personne ne vient déranger le metteur en scène John Huston (« Le Trésor de la Sierra Madre », « Plus fort que le Diable », « Moulin-Rouge », « Le Vent de la Plaine »), qui peut travailler tranquille, d'autant plus que Marilyn, intéressée à la production de ce film, arrive à l'heure pour la première fois de sa vie.

Le tournage du premier scénario de Henry Miller, « The Misfits » est pourtant une entreprise passionnante. Le magazine américain « Time » la raconte en détail cette semaine.

L'histoire, qui a d'abord été écrite et publiée par Miller sous forme de nouvelle, est celle de trois vagabonds de l'Ouest à la poursuite des « mustangs » (1). Ils empêchent les chevaux de sortir des montagnes en les effrayant avec des avions qui volent en rase-mottes. Ils les capturent ensuite pour les vendre à des fabricants de viande en conserve.

Deux des chasseurs évoquent une maîtresse commune, nommée Roselyn. Dans le film, Roselyn est devenue une figure centrale, et Miller reconnaît que ce personnage ressemble beaucoup à sa femme.

Comme Marilyn, Roselyn est une femme abîmée, maltraitée par les hommes, toujours à la recherche de chaleur humaine. Elle parle souvent de ses parents qui n'étaient jamais là, et elle a tout le temps peur.

En tournant, elle a peur aussi. Elle boit des litres de café et essaye de stopper le tremblement de ses mains et de sa voix. Elle répète sans cesse : « *Je ne me rappelle pas. Je ne me rappelle pas. J'ai peur, mais je ne devrais pas. Je ne dois pas avoir peur.* »

Miller fume la pipe et la rassure : « *Des choses merveilleuses passent dans tes yeux.* » Marilyn se calme un moment : « *Personne ne me parle jamais de mes yeux.* »

Paula Strasberg, épouse de Lee Strasberg (fondateur, avec Kazan, de l'Actor's Studio) passe aussi toutes ses journées à côté d'elle. Elle la guide, la conseille et se distrait en envoyant sans arrêt des cartes postales. Elle porte un manteau noir, un fichu noir, des lunettes noires et un grand sac noir qui contient toutes sortes de choses, surtout des « tranquillisants » et des bouquets de fleurs. Quand les scènes sont bonnes, elle jette des bouquets à son élève.

(Magnum.)

MARILYN MONROE ET ARTHUR MILLER.
« Personne ne me parle jamais de mes yeux. »

Marilyn n'est pas la seule à être nerveuse. Montgomery Clift a des crises de joie, pendant lesquelles il se roule par terre avec de grands cris, et des crises d'angoisse pendant lesquelles il loue un avion pour aller n'importe où écouter Ella Fitzgerald chanter. Le reste du temps, il boit des whiskies avec les cow-boys, pour bien s'initier à son rôle.

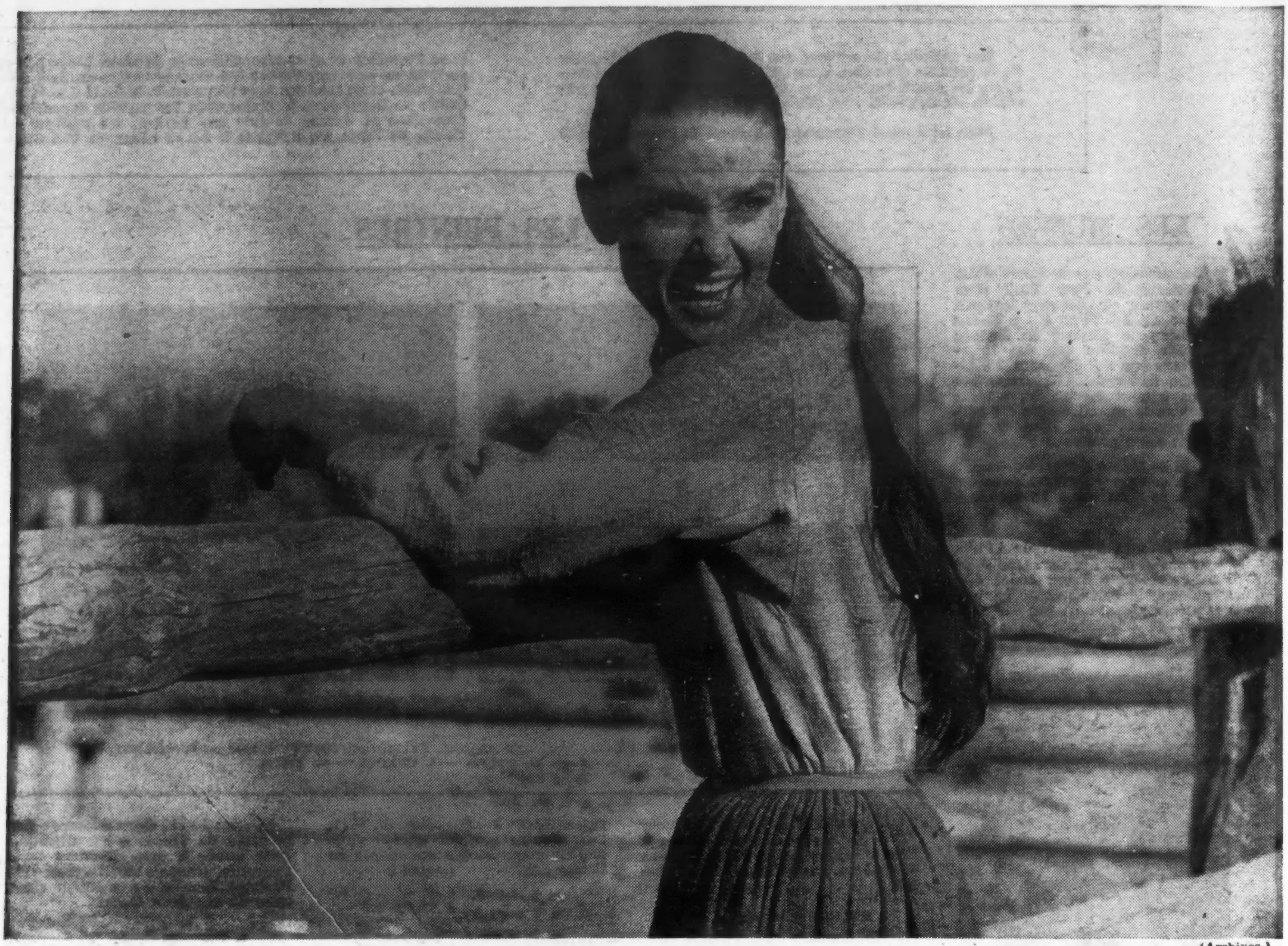
L'autre partenaire de Marilyn est Clark Gable, qui touche 750.000 dollars pour ce film, plus 10 % des recettes du film. Il a exigé son nom en tête d'affiche et des journées de travail terminées à cinq heures.

Flegmatique et satisfait, Huston surveille son équipe d'un air détaché. « *Il s'agit de gens qui vendent leur travail, mais pas leur vie* », explique-t-il.

MICHÈLE MANCEAUX.

(1) Chevaux sauvages du Far-West.

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ VOS PLACES
Ecrire : 8, rue Saulnier
PAR CORRESPONDANCE



(Archives.)

AUDREY HEPBURN DANS « LE VENT DE LA PLAINE ».
Qu'attendons-nous d'un bon western ?

CINÉMA

La chronique
de Bruno Gay-Lussac

● *« Le Vent de la plaine » : trois heures de chasse à l'Indien*

« MOI, *j'aime ça* » disait en quittant la salle une vieille dame, avec ce regard crémeux des gens qui sortent de chez le pâtissier. Mais le petit garçon qui l'accompagnait se taisait, l'œil vide et déjà distrait par les autos et ces paisibles passants qui ne tiraient pas de coups de pistolet sur leurs voisins. Le western ne plairait-il donc plus aux enfants ? Et si cela est vrai, le genre est-il donc définitivement épuisé, ou doit-on ne le réveiller qu'en été pour quelques adultes déprimés et ces mornes grappes d'étrangers qui vont au cinéma parce qu'il pleut dans la rue ? Le public du mois d'août, il est bien vrai, est un public de gens mûrs, tristes et mécontents qu'un bon western peut-être pourrait consoler.

Mais qu'attendions-nous autrefois d'un bon western ? Sans doute qu'il nous emporte et nous grise comme ces jeux de foire dont nous acceptons d'emblée tous les bruits, les couleurs et les cris, les coups de feu, la femme-tronc et l'accordéon qui chatouille le cœur. Alors se réveillait en nous, ce qu'il y a de plus bête et de plus gentil, un aventurier en chambre qui cavalcadait, aimait, se vengeait et, pour finir, se fatiguait dans son fauteuil comme s'il venait de chevaucher, tout au long du film, un pur sang. Ce n'est pas, hélas ! de cette saine fatigue dont nous écrase « Le Vent de la plaine ». Et si nous avons mal aux reins, c'est que le film nous tient assis près de trois heures. Tour de force, direz-vous? Il est vrai que, pas un instant, on ne songe à s'en aller. Pas un instant cependant ne remue au fond de nous ce noble chevalier qui pousse, dit-on, aujourd'hui encore, quelques spectateurs à se lever pour encourager de la voix le héros menacé.

Oui, il faut bien l'avouer, ce déluge d'images n'est pas si ennuyeux. Et l'histoire de ces Blancs qui tirent sur des Indiens comme sur des lapins a l'intérêt de nous démontrer pourquoi, aujourd'hui, il n'y a plus en Amérique que des Américains. Réflexe sans doute inopportun devant un film qui n'a pour but que de nous distraire et non pas d'apprendre aux jeunes gens qu'il n'y a pas si longtemps un homme de couleur n'était pour le Blanc qu'un carton de tir.

L'ombre de la peur

Mais le décor, en revanche, comble notre appétit de couleurs, de plein air et de mouvement. C'est pourquoi nous sommes si patients. Vents de sable, troupeaux de chevaux et, dans le clair de lune, l'ombre de la peur, le frisson très discret du désir. Car l'érotisme ici n'est pas le moteur de notre attention, et peut-être en sommes-nous un peu déçus. Bref, ce sont ces chevaux, ces courses folles dans le désert qui donnent à l'image une facile beauté souvent captivante. Les interprètes humains sont moins attachants. Burt Lancaster, dans un rôle de convention, n'est pourtant jamais ridicule, et toujours sympathique, même à la fin, quand il tue tous les Indiens. La sécheresse d'Audrey Hepburn ne nuit pas trop ici à cette jolie actrice dont le jeu de poupée simplifie une situation fort compliquée. On regrette peut-être qu'elle ne soit pas davantage malmenée pour voir ce qu'elle saurait alors nous inspirer. Bref, ce film chaste nous force à rengainer tristement tous nos mauvais instincts.

Une question reste à poser. Pourquoi John Huston a-t-il fait ce film ?

Nous sommes fort loin de « Red Badge of Courage » et même de « Moulin Rouge », mais plus proches sans doute des « Racines du Ciel » dont le mauvais souvenir n'est pas encore effacé.

BRUNO GAY-LUSSAC.

● cinéma

NOUVEAU

LE VENT DE LA PLAINE : un western sérieux de John Huston. (*Normandie, ELY.* 41-18.)

JAMAIS LE DIMANCHE : une comédie réussie tournée en Grèce par Jules Dassin, avec Mélina Mercouri, prix d'interprétation à Cannes. (*Avenue, ELY.* 49-34 ; *Lord-Byron, BAL.* 04-22.)

QUI ÉTAIT DONC CETTE DAME ? : le ménage Tony Curtis-Janet Leigh sauvé par le F.B.I. et l'imagination de Dean Martin. Pour les amateurs de comédie américaine. (*Marbeuf, BAL.* 47-19.)

LA DOUCEUR DE VIVRE : le nouveau Fellini, chronique violente et pure de la débauche romaine. Un monument. (*Français, PRO.* 33-88) ; *Marignan, ELY.* 92-82 *en V.O.*)

RECENT

PASSEZ MUSCADE : un excellent burlesque américain qui enchantera les amateurs. (*Calypso, GAL.* 10-68.)

PICKPOCKET : le dernier Bresson. Pas pour les amateurs de westerns. (*Temple, NOR.* 50-92 ; *Voltaire Gaumont, ROQ.* 65-10 ; *Reuilly, DOR.* 64-71 ; *Turin, EUR.* 79-06.)

DOSSIER SECRET (M. Arkadin) : le génie de Welles dans un film d'aventures grandiloquent (1955). (*Studio Cujas, ODE.* 89-22.)

ARTISTES ET MODÈLES : une brillante comédie américaine de Frank Tashlin. (*Noctambules, ODE.* 42-34.)

FRENCH-CANCAN : les gens du spectacle à la Belle Epoque vus par Jean Renoir. (*Fauvette, GOB.* 56-86.)

ANCIEN

LES VITELLONI : (1953) le premier film — et sans doute le meilleur — sur la jeunesse de l'après-guerre. Federico Fellini raconte, avec humour, la vie d'une bande de jeunes Italiens désœuvrés. (*Cinéma d'Essai-Caumartin, OPE.* 81-50.)

L'OMBRE D'UN DOUTE : (1943) de tous ses films, celui que Hitchcock préfère. (*Studio Bertrand, SUF.* 64-66.)

L'INCONNU DU NORD-EXPRESS : (1951) un train, deux hommes, un crime. Un suspense de Hitchcock. (*Agriculteurs, TRI.* 96-48.)

LE SILENCE EST D'OR : (1947) le temps du muet évoqué par René Clair. (*Reflets, GAL.* 99-91.)

LE MILLION : (1931) autour d'un billet de loterie, un film-ballet de René Clair. (*Studio République, OBE.* 58-08.)

FANNY : (1932) la deuxième partie de la trilogie de Marcel Pagnol, avec Raimu, Pierre Fresnay, Charpin, Orane Demazis. (*Lux, LIT.* 62-25.)

Cabarets Dancings
ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

Restaurants
LIDO 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE "AVEC PLAISIR !" de P.-L. GUERIN et R. FRADAY 30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne ELY. 11-61

GALERIE CHARPENTIER
76, Faubourg Saint-Honoré - PARIS
DUNOYER DE SEGONZAC

FERNAND HAZAN ÉDITEUR
Une collection nouvelle
STAËL
VIEIRA DA SILVA
LANSKOY
chaque porte-folio : 48 NF
12 planches en couleurs grand format

UN JEU DE VACANCES

FAITES - VOUS ATTENTION A

Des tableaux de maîtres ont été volés, un chef-d'œuvre de la peinture française a traversé mystérieusement l'Atlantique, un grand marchand a donné au Louvre, en compensation, un fragment d'un Monet...

Mais on a aussi découvert les Trésors de l'Inde et renoué avec Poussin ; on s'est réconcilié avec le style Louis XIV ; on a eu un peu peur devant des masques venus du fond des continents et du fond des âges ; on a eu de la fierté devant les succès de la peinture française dans les grandes expositions étrangères et devant la cote que gardent les maîtres de l'Ecole de Paris. On a appris à mieux connaître Van Gogh

LES MUSÉES

1 L'acquisition par le Musée d'Art Moderne de New York d'un chef-d'œuvre du peintre français Georges de La Tour « La Bonne Aventure », a soulevé en France une telle émotion que des interpellations ont été déposées à l'Assemblée nationale. Le prix qui a été payé pour ce tableau est inconnu, mais on sait qu'il a été particulièrement élevé. L'un de ces chiffres a été prononcé :

a. de 150.000 à 300.000 dollars.
b. de 500.000 à 850.000 dollars.
c. de 1 million à 1.250.000 dollars.

2 Les Trésors de l'Art de l'Inde, exposés ces derniers mois au Petit-Palais et qui ont attiré une foule considérable, comprenaient des pièces gigantesques et des merveilles de ciselures. Ce couple

d'amoureux sous un arbre, sculpté en pierre au XIe siècle dans l'Etat d'Orissa, a une hauteur de :

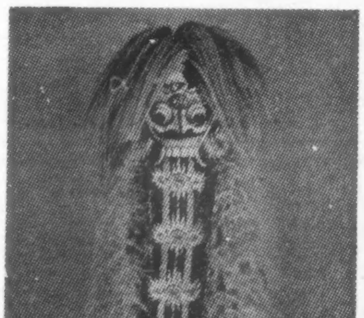
a. 0 m 12.
b. 0 m 32.
c. 2 m 23.
d. 3 m 57.

3 Parmi les innombrables chefs-d'œuvre sortis des « Réserves du Louvre » figure la décoration d'une salle de bains exécutée dans l'hôtel Robert, à Mantes, par :

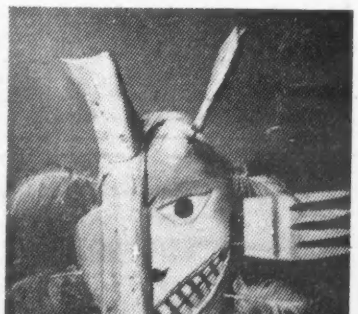
a. Delacroix.
b. Carpeaux.
c. Daubigny.
d. Corot.

Une exposition sur le Masque, au musée Guimet, a passionné, cette année, même les non-spécialistes.

Voici trois masques. Trouvez leurs auteurs : **a. les Esquimaux de l'Alaska. — b. les Pende orientaux de l'ex-Congo belge. — c. les indigènes de Bali.**



4



5

6

LES PEINTRES

7

8

9

10

Le talent d'un peintre, dit-on, c'est son regard. Reconnaissez-vous ces regards célèbres ?
a. Picasso. — b. Braque. — c. Chagall. — d. Villon.

11 Fernand Léger, dont le musée a été inauguré, cette année, à Biot, s'était également illustré dans le cinéma d'avant-garde. Il a réalisé :

a. Ballet mécanique.
b. Entracte.
c. Rythme 21.
d. Symphonie diagonale.
e. Retour à la Raison.

12 Gauguin, dont une exposition a révélé des centaines de travaux inconnus, abandonna son métier vers quarante ans pour se consacrer à la peinture. Auparavant, il était :

a. employé dans une compagnie d'assurances.
b. douanier.
c. employé chez un agent de change.
d. clerc de notaire.

13 Ces six peintres, gloires de l'art moderne, sont d'origine russe. Après la révolution de 1917, l'un d'entre eux fut quelques semaines commissaire du peuple en Union Soviétique. Lequel ?

a. Poliakoff.
b. Kandinsky.
c. de Staël.
d. Chagall.
e. Lanskoy.
f. Soutine.

14 Picasso s'est illustré sous le nom de sa mère. Son père s'appelait :

a. Ibanez.
b. Ruiz.
c. Giron.

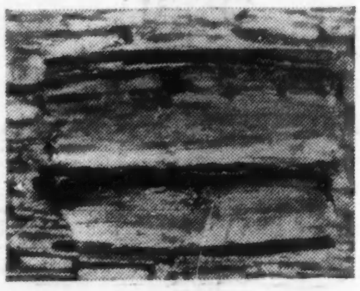
15 Nicolas Poussin, qu'on a redécouvert cette année, était fils d'un :

a. couvreur.
b. soldat-paysan.
c. ébéniste.
d. écrivain public.

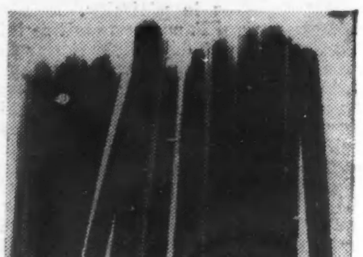
Le grand prix de la Biennale de peinture de Venise a été attribué, cette année à deux peintres non figuratifs français : Hartung et Fautrier. Rendez à son auteur chacune de ces deux œuvres.

a. Hartung.

b. Fautrier.



16



17

18 Seize tableaux de grande valeur ont été dérobés, cette année, à l'auberge de la Colombe d'Or, à Saint-Paul-de-Vence. Seul un des peintres suivants n'était pas représenté dans la collection volée. Lequel ?

a. Braque.
b. Picasso.
c. Rouault.
d. Matisse.
e. Léger.
f. Modigliani.

LA PEINTURE... ET A LA SCULPTURE ?

et Gauguin, on s'est convaincu de la vitalité de la jeune sculpture...

Vous n'avez pas vu toutes les expositions. Mais vous avez feuilleté des albums, des revues d'art et des journaux. Qu'ont retenu vos yeux ?

Voici 24 questions. Si vous arrivez au total idéal de 24 points, vous pourriez être, pour une galerie, un précieux conseiller, ou, pour un journal, un excellent critique.

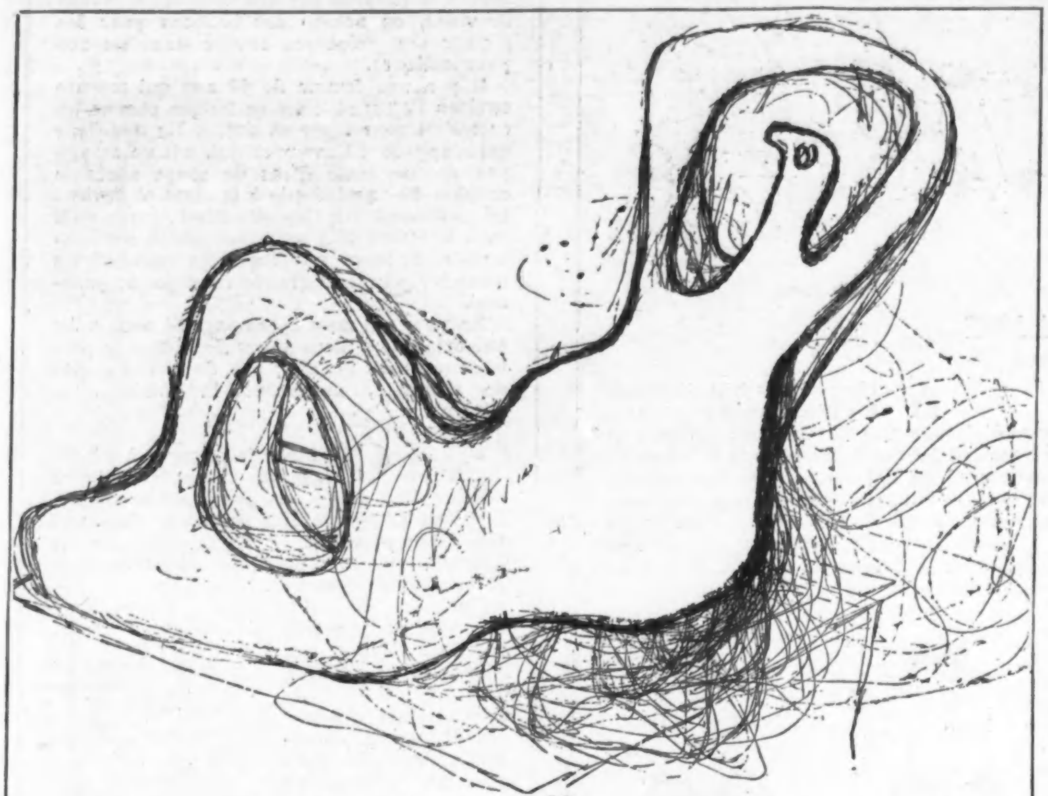
Si vous atteignez un score de 18 points, vous avez — au moins — l'âme d'un collectionneur.

A moins de 12 points... faites attention à la peinture...

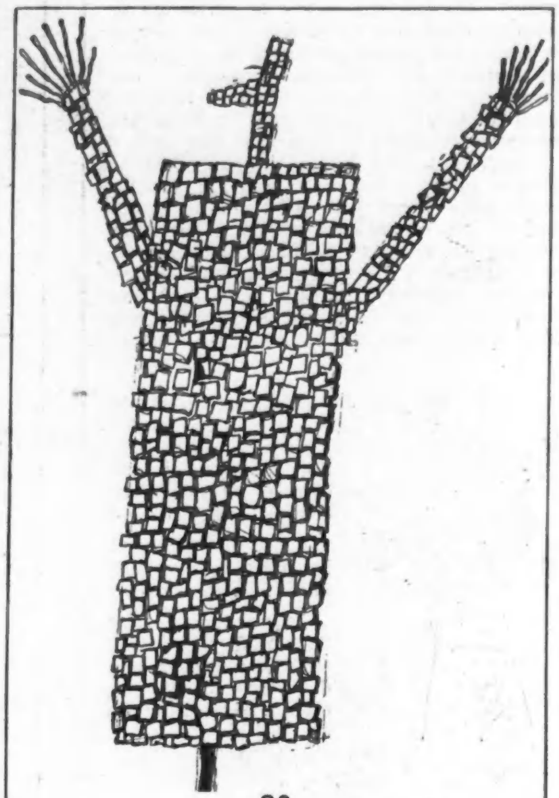
(Bulletin-réponse en bas de la page. Solutions en page 18.)

LES SCULPTEURS

Tim a imaginé que six sculpteurs d'avant-garde : a. Giacometti. — b. Arp. — c. César. — d. Moore. — e. Hiquily. — f. Calder, avaient reçu commande d'une statue du chef de l'Etat. La Commission de sauvegarde des monuments s'y retrouverait peut-être... Et vous ? Rendez à chacun l'œuvre que Tim a imaginée pour lui.

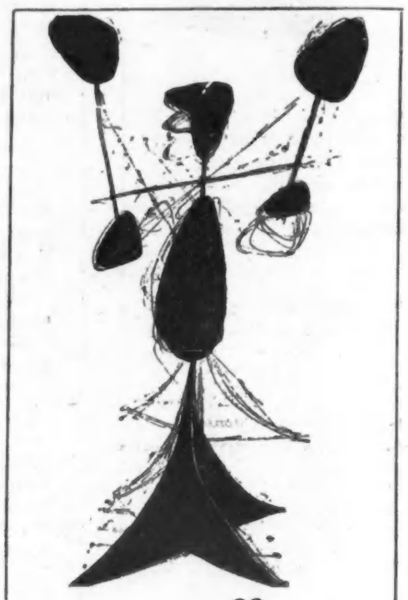


19

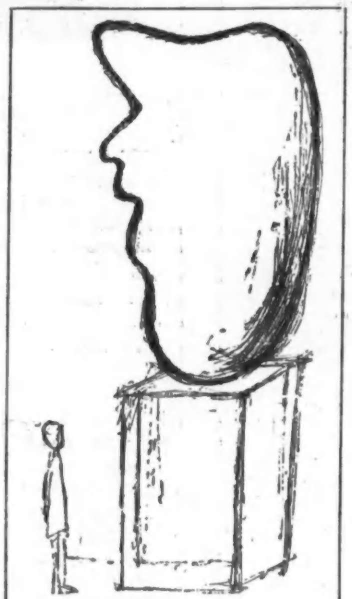


20

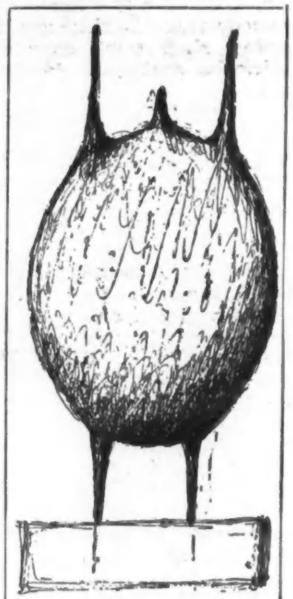
21



22



23



24

Découpez suivant le pointillé pour obtenir trois bulletins-réponses.

BULLETIN - REPONSE

1	....	13	....
2	....	14	....
3	....	15	....
4	....	16	....
5	....	17	....
6	....	18	....
7	....	19	....
8	....	20	....
9	....	21	....
10	....	22	....
11	....	23	....
12	....	24	....

BULLETIN - REPONSE

1	....	13	....
2	....	14	....
3	....	15	....
4	....	16	....
5	....	17	....
6	....	18	....
7	....	19	....
8	....	20	....
9	....	21	....
10	....	22	....
11	....	23	....
12	....	24	....

BULLETIN - REPONSE

1	....	13	....
2	....	14	....
3	....	15	....
4	....	16	....
5	....	17	....
6	....	18	....
7	....	19	....
8	....	20	....
9	....	21	....
10	....	22	....
11	....	23	....
12	....	24	....

L'AGENDA DE VACANCES DE SINÉ

Ici, chaque semaine, pendant le mois d'août, Siné s'en donne à cœur joie.

11 AOUT

JE suis rentré hier à Paris pour deux jours. A la rédaction de « L'Express », branle-bas de combat: les lettres affluent !... En deux semaines de « prose », plus de lettres qu'en deux ans de dessins. C'est curieux, je dis les mêmes choses mais les lecteurs le supportent moins bien ! Pourquoi ? Peut-être qu'un dessin est plus « comestible » parce que pris moins au sérieux qu'un texte... Peut-être parce que j'ai moins de talent comme écrivain que comme dessinateur (c'est vrai !)... Peut-être aussi ne comprenaient-ils rien à mes dessins (probable !). En tout cas, ce que je retiens de ce courrier, c'est que le gouvernement actuel ne m'a encore jamais poursuivi. En revanche, les lecteurs (en principe de gauche) me vouent aux pires gémonies. De là à faire un rapprochement et penser que les Français sont plus enclins au fascisme que leur propre gouvernement, il n'y a qu'un pas. Ce pas, j'hésite quand même à le franchir, car de nombreuses lettres sont enthousiastes et délirantes de reconnaissance. Peut-être que tout espoir n'est pas perdu !... Aux autres, les « choqués », il ne vous reste plus qu'une semaine à souffrir ! Souffrez donc en ce bas monde, vous serez heureux dans l'autre (je l'espère pour vous !).

IL y a un dicton populaire qui dit : « Il vaut mieux entendre ça que d'être sourd. » Je me demande si je ne préférerais pas être sourd que d'entendre tout le temps:

« Les Français sont les gens les plus spirituels de la terre » !

Je ne connais pas un peuple plus insensible à l'humour que celui-là. Il ne rit qu'aux histoires de cocus.

QUAND « Patate » de Marcel Achard ne reste que trois jours à l'affiche aux Etats-Unis, on dit que l'humour français s'exporte mal !... Moi, je constate simplement, dans ce cas, que les Américains sont moins idiots qu'ils n'en ont l'air.

13 AOUT

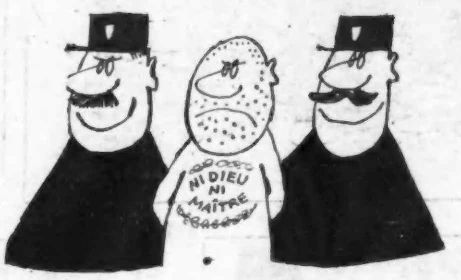
ON s'est amusé hier à la plage. Un ami avec une fausse barbe jouait le rôle d'un non-violent. Il était assis et ne voulait plus bouger. Avec ma femme, on lui donnait des coups de pied pour le faire tomber dans l'eau. On changeait de rôle à chaque fois. La dernière, c'était ma femme qui avait la fausse barbe... Elle était moche !...

LE ministre de l'Agriculture, M. Henri Rochereau, vient de déclarer au sujet de la chasse à courre : « Prêter un caractère de cruauté à la chasse à courre ne peut résulter que d'une information incomplète sur ce mode de chasse... d'ailleurs, la chasse à courre, à l'heure actuelle, est de plus en plus suivie par les ruraux aussi bien que les citadins de toutes conditions sociales, auxquels elle offre une occasion rare et bienfaisante de retrouver la vie saine et virile de la forêt. »

Je suis tout à fait d'accord ! Il y a d'ailleurs longtemps que je rêve d'une chasse à courre... au ministre de l'Agriculture !

14 AOUT

A chaque fois que j'entends les informations, je pense aussitôt à mon ami Boris Vian : qu'il aurait été content lui aussi des récents événements du Congo ! Je l'ai connu dans un cabaret, alors qu'il chantait une de ses chansons favorites : « Le déserteur », je l'avais aidé à recevoir les gens mécontents dans les coulisses après son tour de chant... il y avait du monde !

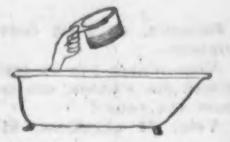


A la plage, je suis allongé à côté d'un type tatoué. C'est joli et j'aimerais assez avoir un petit tatouage aussi, je ne sais où... oh ! et puis non... en réfléchissant, je pense qu'il vaut mieux éviter. On échappe plus facilement à la police !

15 AOUT

ON m'a présenté hier à un ministre : « Siné ? Ah ! j'aime beaucoup vos dessins ! J'adore votre couple d'amoureux si poétique... » Pour qui a-t-il pu me prendre ?

LA torture est un procédé ignoble. D'accord ! Mais il y en a pourtant qui la mériteraient !



16 AOUT

JE viens d'aller visiter le Cottolengo à Turin pour la deuxième fois. C'est extraordinaire !

17.500 monstres « regroupés ». Personne ou presque ne le sait. 17.500 personnes dégénérées et choyées par des religieuses. Avant la visite, on achète des bonbons pour les donner aux créatures comme dans un zoo pour sadiques.

Il y a une femme de 40 ans qui mesure environ 70 cm et lance sa langue comme un caméléon pour laper sa soupe. Un monsieur qui s'appelle « Uovo » et qui, s'il ne mange pas ses quarante litres de soupe après le coucher du soleil, hurle à la mort et devient très méchant. On l'appelle l'œuf, parce qu'il en a la forme. Il y en a des gentils qui cassent avec leurs moignons les noix et les amandes pour une grande fabrique de panetoni.

La sœur qui nous accompagnait nous a dit en sortant : « Vous venez de visiter le plus beau pays du monde : pas de richesse, pas de pauvreté, seulement la misère... la misère... »

CELA me fait penser à l'émission de Jean Nohain : « Reine d'un jour », où, pour être candidate, il fallait au moins être orpheline, boiteuse, tuberculeuse, défigurée (si possible par un bombardement) et Française. Il fallait avoir de nombreux enfants en bas âge et malades, pas de logement ni d'instruction. La plus déjetée, choisie par un public délirant, gagnait une machine à laver, un réfrigérateur, une poupée, une voiture, un voyage à Tahiti et un bon pour aller chez le coiffeur...

Merci, cher Jean Nohain, d'être encore plus « affreux » que mes dessins... mais ce que je ne m'explique pas, c'est que vous, vous ayez une bonne réputation !

APRES un voyage épuisant, une nuit de train, une journée de bateau, un de nos jeunes amis vient nous voir en vacances. Il n'a qu'une valise. Il s'installe et on déjeune. Pendant le repas il a une phrase malheureuse :

— Oui, mais moi, mon père est mort à la guerre !

Il a refait sa valise et on a mangé son dessert !

JE viens de lire « Nord » de Céline. C'est un de mes auteurs préférés ! C'est admirable !... Dommage qu'il ait été aussi stupidement antisémite. Ça ne fait rien, je préfère mille fois Céline avec ses défauts qu'un autre avec ses qualités ! Quand les copains juifs me reprochent d'aimer Céline, je leur reproche de ne pas cracher sur leurs rabbins !

SINE.

L'EXPRESS

DIRECTION

Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Réd. en chef : Philippe Grumbach

91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88-61

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau

29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 69-20 (angle Champs-Elysées)

Les jours fériés : ELY. 03-02

VENTE AU NUMERO :

France et Afrique du Nord : 1,25 NF.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.

PAR AVION :

Algérie, Tunisie, Maroc : 72 NF.
Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U.R.S.S., Yougoslavie : 79 NF.
Belgique : 1 an : 625 francs belges. Souscription chez M. Henry STEVENART 35, avenue Wolvendael - BRUXELLES C.C.P. 7141-66 Bruxelles
Etats-Unis : 1 an : 12 dollars. Souscription chez HOWARD PUBLICATION 206 East 17th Street, New York 3 (N.Y.) Tél : Spring 7-0819

ABONNEMENTS (1 an) :

France et Communauté : 50 NF.
Etudiants, militaires : 40 NF.
Etranger : 60 NF. (Etudiants : 50 NF.)
(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris)

(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express)

INSTITUT DE CHAILLOT
93, rue Lauriston - PARIS (XVIe)
KLE. 46-24 et 24-04
(METRO BOISSIERE - VICTOR-HUGO)

Cours de Vacances

Préparation intensive à l'entrée dans les différentes classes, de la 6e à la 1re, au B.E.P.C. et au baccalauréat, session de septembre

Révision des programmes - Exercices d'entraînement Compositions de contrôle

★

EFFECTIFS LIMITES
EXTERNAT ET DEMI-PENSION
4 SEMAINES

22 août - 17 septembre